Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

L'Attaque D'Atlanta

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

L'attaque d'Atlanta

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan avait enfilé sa combinaison de combat noire, et il s'était maquillé le visage et les mains pour devenir encore plus invisible dans la nuit. L'énorme Auto-Mag sur la hanche droite, l'étonnant Beretta sous l'aisselle gauche, le torse bardé de bandoulières à munitions et explosifs, des grenades accrochées à la ceinture près des chargeurs supplémentaires, les poches pleines de gadgets meurtriers, une carabine M-16/ M-79 sur le dos, et un petit émetteur-récepteur CB – *Citizen's band* – qui lui permettrait de recevoir les communications entre routiers et, éventuellement, de leur parler, Bolan était fin prêt.

Malgré le poids de son attirail, malgré les possibilités infinies de la carabine à canons superposés qui vomissait soit sept cents balles de 5,56 mm par minute, soit des charges explosives, des grenades, des bombes fumigènes et des bombes à gaz, Bolan prit deux bazookas légers qu'il posa en équilibre, un sur chaque épaule. Puis il s'éloigna de la voiture qu'il avait louée pour effectuer sa période de reconnaissance, et partit à travers champs.

Il atteignit le sommet de la colline depuis lequel il allait préparer son attaque, à minuit juste. Le paysage s'éclairait par à-coups, car la lune jouait à cache-cache avec des fragments de cumulus qui traversaient le ciel à basse altitude, se heurtant, presque, contre les pics montagneux au nord.

Au sud, le ciel était illuminé par la ville d'Atlanta, distante d'une quarantaine de kilomètres. D'où Bolan se trouvait, il y avait sur sa gauche la petite ville de Marietta qui dormait paisiblement et sur sa droite la masse imposante de la montagne Kennesaw. Droit devant lui il y avait le siège d'une société de camionnage; un groupe de bâtiments faiblement éclairés, des entrepôts et des hangars de service.

Cet ensemble avait un aspect normal, innocent avec ses quelques bureaux d'administration, une maison, et plusieurs garages et ateliers. Le seul fait qui pouvait attirer l'attention était une clôture à mailles d'acier, surmontée de fils de fer barbelés et le portail de

gardiens. Il y avait également des agents de sécurité qui patrouillaient en groupes.

Bolan s'était rendu sur place deux fois. La première à bord d'un semi-remorque en plein jour, la seconde pour une mission d'infiltration et de reconnaissance la nuit.

Ce qu'il y avait vu l'avait décidé à monter son attaque.

Les agents de sécurité étaient des soldats de la mafia, et leur chef, qui s'appelait Thomas Lagossini, était un vieux de la vieille, un ancien combattant des guerres interfamiliales de New York. Le groupe armé se composait d'une vingtaine d'hommes. Trois hommes suffisaient pour monter la garde en temps normaux, mais lors d'une crise, ils se mettaient à huit pour assurer un maximum de sécurité.

Il n'y avait que des civils pour diriger les opérations de chargement et de déchargement, des innocents qui ignoraient tout de la marchandise. Seul le directeur des entrepôts, un nommé Harrison, devait savoir ce qui se passait.

Bolan, aussi, savait. Il avait examiné toutes sortes de marchandises de contrebande, des cigarettes, de l'alcool, des armes et même de la drogue.

Ce centre routier était le plus important de la région, mais il y en avait d'autres dont les opérations étaient moins dangereuses, leurs marchandises se composant généralement de télévisions, d'appareils stéréo et d'appareils ménagers, tous volés, tous recyclés à travers les entrepôts du Dixie Corridor afin de se revendre ailleurs. Il y avait aussi un énorme marché de voitures volées.

C'était un gros marché qui coûtait des milliards de dollars à l'économie américaine chaque année. Ce travail était facile pour la mafia qui en avait profité pour s'octroyer de nombreux territoires supplémentaires.

Bolan avait découvert le pot aux roses en suivant la piste des trafiquants d'héroïne qui se fournissaient au Mexique. Atlanta était devenue la plaque tournante pour la distribution de drogue aux Etats-Unis. Il y avait dans toute la région des laboratoires où la poudre blanche était traitée, conditionnée et expédiée dans les divers centres de gros à travers tout le pays pour ensuite atteindre la rue.

Mais c'était bien fini; Bolan en avait décidé.

Aussi ne s'était-il pas trompé d'heure.

Un convoi allait quitter l'enceinte. Six énormes semi-remorques venaient de sortir des hangars de chargement et se dirigeaient vers le

portail. Quelques secondes plus tard, ils roulaient sur la voie privée qui donnait sur la route d'Etat. Il s'agissait d'un envoi d'armes à l'I.R.A. en Irlande. Sous couvert de machines agricoles, les armes devaient transiter par le port de Savannah. Bolan n'avait pas perdu son temps.

Les chauffeurs ne savaient rien de ce qu'ils transportaient. On avait engagé des innocents. Bolan leur permit d'arriver à mi-chemin de la route d'Etat, puis il engagea une charge explosive dans la culasse inférieure de sa carabine et tira à trente mètres devant le convoi. Il tira une deuxième fois trente mètres derrière le dernier camion. Le convoi s'arrêta dans un fracas épouvantable.

— C'est pas vrai ! cracha aussitôt le récepteur de Bolan. Qu'est-ce qui se passe devant ?

Une autre voix annonça :

— Je ne sais pas, mais il y a la même chose derrière !

Bolan brancha l'émetteur.

— Le premier qui démarre en prend une dans la cabine, les gars, annonça Bolan. Descendez et disparaissez.

C'était prendre un risque. Bolan savait que la police écoutait régulièrement les émissions C.B. entre routiers. Dans une région montagneuse comme celle-ci, la réception était inégale, mais un flic intelligent se poserait quand même des questions. Pis encore, l'un des routiers pourrait envoyer un appel de détresse, le signal 10-34, et donner sa position.

Mais Bolan ne faisait jamais la guerre contre des civils.

— Nom d'une pipe ! entendit-il aussitôt.

Cette exclamation innocente était l'une des seules tolérées sur les airs.

Une voix plus flegmatique prit la relève :

— On a un problème, les gars.

— Il n'y a pas le moindre doute, annonça Bolan. Vous transportez de la contrebande. Je vous donne trente secondes pour rassembler vos affaires et quitter la zone de tir.

— Coiffez-vous, lavez-vous les dents, suggéra une troisième voix.

C'était le jargon des routiers pour signaler la présence d'un poste de radar de la police.

La voix flegmatique reprit :

— Et si on décrochait pour partir à vide ? Ces engins sont à nous, monsieur Etoile. Si vous nous les saisissez, on fait tous faillite.

— Je ne suis pas flic, dit Bolan. Et je ne vais pas les saisir, je vais les brûler. Ça vous prendra combien de temps pour décrocher vos remorques ?

— Pas longtemps.

— O.K. ! décrochez. Est-ce que votre base est sur cette fréquence ?

— Essayez plutôt sur la fréquence 14, dit la voix flegmatique. Et bonne chance, monsieur, qui que vous soyez.

Bolan sourit brièvement et brancha la fréquence 14.

— Vous me recevez, Bluebird Base ? demanda-t-il.

— Oui ! cracha tout de suite son récepteur. Qu'est-ce qui se passe dehors ?

— A votre tour de trinquer juste après les remorques. Faites évacuer les civils, je ne veux pas blesser des innocents.

— Attendez ! Attendez ! Identifiez-vous !

— Je suis le diable en personne et c'est l'enfer qui se prépare. Je vous donne soixante secondes pour évacuer.

Le camionneur flegmatique avait également branché la fréquence 14.

— Fais comme il te dit, Ned. Ils ont de l'artillerie lourde. Tu peux le prendre au mot.

— Dix-quatre [i], compris, répondit Bluebird Base d'une voix abattue.

Aussitôt des sirènes se mirent à hurler dans l'enceinte. Un risque de plus pour Bolan, car il y avait sûrement un système d'alarme relié au standard des pompiers les plus proches. Mais une douzaine de civils restait encore dans l'enceinte et Bolan tenait absolument à attendre leur évacuation.

Il leur donna un dernier ordre :

— Restez à l'écart des gardes. Ils sont dans la zone de tir. Rassemblez vos employés et cavalez vers l'arrière de l'enceinte. Vous ne risquerez rien. Entendu ?

— Dix-quatre, et merci. Nous sommes déjà partis.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda le camionneur flegmatique d'une voix traînante.

— Leur faire sauter la baraque, répondit Bolan.

— Tant mieux, dix-quatre. Dites, qui êtes-vous ? J'ai l'impression que… Comment est-ce qu'on vous appelle ?

— Ça dépend de qui m'appelle, rétorqua aimablement Bolan. J'espère que vous ne perdez pas de temps pour dételer.

— C'est déjà fait. Je suis le premier en voie de disparition. Vous me voyez ?

— Vu, dit Bolan. Bonne chance.

— Dites, on m'appelle le Cow-boy. A un de ces jours sur les ondes !

— Je ne crois pas, mais j'écouterai. Allez, filez maintenant.

— Entendu, je file. Mais laissez-moi deviner.

Le camionneur avait une idée derrière la tête et ne voulait pas se déclarer vaincu.

— Est-ce que vous ne seriez pas un certain M. B ? B comme belliqueux ? ou…

— Comme bombe, précisa Bolan en souriant. Salut, je coupe.

Il avait perdu trop de temps. Les six remorques étaient alignées devant l'enceinte. Tous les remorqueurs avaient atteint les hauteurs, sauf celui du Cow-boy qui traînait. L'ensemble des hangars s'était subitement illuminé et Bolan put distinguer une dizaine d'hommes qui couraient vers l'arrière de l'enclos. Les sirènes hurlaient toujours. L'un des gardes était sorti et faisait les cent pas devant la barrière de contrôle, armé d'un fusil. Deux autres gardes en uniforme accouraient, pistolet au poing.

Bolan se concentra sur une caravane qui était rangée derrière les bureaux. C'était là-dedans que se trouvaient les renforts. En effet, ils commencèrent à en descendre. Ils étaient plus ou moins habillés, mais tous tenaient une arme automatique.

L'alerte avait été donnée, les civils avaient été évacués. Le moment était venu de déclencher la guerre.

— Adieu, murmura Bolan en levant son arme.

CHAPITRE II

La première fusée cingla à travers la nuit dans une gerbe de flammes, s'écrasa contre la dernière remorque et explosa dans un bruit assourdissant. La remorque disparut dans une boule de feu. A cinquante mètres, le garde près du portail se jeta à terre par réflexe, rampa derrière le poste de contrôle pour se mettre à l'abri. Aussitôt une seconde explosion illumina la nuit et une pluie de débris enflammés s'abattit sur la zone de tir. Aucun doute, il y avait aussi des explosifs dans l'envoi d'armes. Ces charges sautaient les unes après les autres, détruisant toutes les remorques, secouant le sol sous les pieds de Bolan.

Il n'en avait pas espéré autant. Il avait cru intimider l'organisation de défense, mais il les avait mis en déroute. Il expédia la seconde fusée dans l'entrepôt où se trouvaient les caisses d'alcool volé. Dix mille bouteilles de bourbon éclatèrent, répandant leur contenu qui s'enflamma. Les hommes paniqués se précipitèrent dans une autre direction.

Bolan quitta son emplacement, avança à pied, tirant inlassablement avec le M-79. Une charge d'explosifs détruisit une partie de la clôture dont il s'approcha. Il s'immobilisa juste le temps de vider un chargeur de 5,56 mm en direction d'un mafioso surpris qui venait d'apparaître à l'angle du bureau d'administration. La chemise kaki du soldat se trempa de sang, et le fusil qu'il tenait à bout de bras, tonna inoffensivement lorsqu'il s'écroula. La décharge ouvrit un trou béant dans la cloison du bureau.

Deux hommes accoururent, sortant d'un entrepôt, les yeux écarquillés à la vue de l'homme en noir. Ils firent volte-face et détalèrent à toutes jambes sans ouvrir le feu. Bolan tira une charge d'explosifs derrière eux, puis partit dans le sens opposé.

Il entendit hurler dans l'obscurité :

— C'est lui ! C'est ce Bolan ! Je l'ai vu, en noir et tout ! C'est lui !

— La ferme ! tonna une voix autoritaire. Rapprochez-vous tous de moi ! Pete, téléphone pour dire ce qu'il nous a fait ! Dépêche-toi !

— Pas question ! répondit le nommé Pete d'une voix inquiète. Moi, je suis planqué, je ne bouge pas ! Et puis ça ne changerait rien,

Tommy. Planque-toi le mieux possible et riposte ! C'est tout ce qu'on peut faire !

L'autre voulut rétorquer, mais la cacophonie des explosions successives et ses mouvements empêchèrent Bolan d'entendre la suite. Il en avait suffisamment vu et assez entendu pour savoir que l'ennemi était abattu, résigné. Contre des faibles ce serait une autre histoire; les mafiosi se montreraient alors féroces. Mais contre plus fort qu'eux, ils battaient lamentablement en retraite. De plus, Bolan n'était pas venu pour les traquer les uns après les autres. Il ne disposait pas d'assez de temps, et n'en avait même pas envie.

Il continua à envoyer des charges explosives et des bombes incendiaires, rasant systématiquement l'ensemble de hangars et d'entrepôts. Mais le temps passait et bientôt la police arriverait sur place. Ce serait le moment de s'éclipser. Il n'avait pas l'intention de se battre avec les hommes en bleu qu'il considérait comme ses alliés. Le fait que la plupart des policiers américains l'abattraient sans hésiter ne changeait rien à ses sentiments. Il était hors de question de leur tirer dessus.

Quand on parle du loup ! Bolan entendit les sirènes malgré le bruit infernal qui s'élevait au-dessus de la zone de tir, venant des explosions et le crépitement du feu, des plaintes que poussaient les mourants et les blessés.

Les remorques brûlaient joyeusement, vomissant des flammes et des nuages de fumée noire. Les hangars et les entrepôts se consumaient rapidement, communiquant leur chaleur intense aux autres bâtiments qui s'embrasaient à leur tour. C'était un enfer. Il serait désormais impossible de sauver une seule planche des flammes.

La mission était réussie. Le moment était venu de battre en retraite, de céder la place aux policiers. Mais quelque chose l'incitait à pousser plus loin. Un instinct fou, insensé, déraisonnable le conduisit au cœur de la fournaise où il découvrit une épaisse porte en bois massif, solidement ancrée dans la paroi d'un bâtiment qui, par miracle, était encore intact. Il fit sauter la serrure d'un coup de l'Auto-Mag et entra.

Une odeur très particulière lui envahit les narines, et il comprit la situation avant même d'avoir allumé sa torche électrique. Un homme, plutôt ce qui en restait, était allongé sur une longue table, ficelé comme un saucisson. Son corps portait de nombreuses traces

de plaies profondes, témoins de la torture immonde qu'on lui avait fait subir.

Bolan retint son souffle et toucha l'homme disloqué espérant vaguement ne trouver aucun signe de vie, puis soupira d'aise en constatant que le supplicié était mort et qu'il ne connaîtrait plus la souffrance. Bolan redevint brièvement conscient de toutes les raisons pour lesquelles il haïssait la mafia. Il découvrit un pantalon sur une chaise en bois qui se trouvait dans un coin obscur de la pièce. Il trouva aussi un portefeuille, un couteau de poche et quelques pièces de monnaie. Poussé par une sourde rage, il quitta aussitôt ce bâtiment, rechargea le M-79 en parcourant la fournaise à la recherche des survivants. Il découvrit enfin le garage où la vermine s'était retranchée.

Il s'y enfonça sans hésiter, démolissant la porte d'une charge explosive et jetant tout de suite une grenade. Un type se leva après l'explosion, les mains en l'air, une expression idiote sur le visage. Bolan le fit décoller du sol avec un coup de l'Auto-Mag, puis se retourna pour lâcher une rafale de 5,56 mm sur un type qui tenait un P.M. et qui essayait de tirer en même temps qu'il sautillait sur place pour esquiver les balles de Bolan. C'était impossible. Une série de grosses balles déchiqueta le sol près des pieds de Bolan puis arracha un fragment de mur, tandis que l'homme s'écroulait sur le dos dans une mare de sang.

Deux autres mafiosi avaient été blessés par la grenade et se roulaient par terre, hurlant de douleur. Bolan les acheva avec deux balles rapidement tirées puis chercha d'autres cibles.

Un pistolet aboya au fond du garage, au ras du sol, puis un deuxième coup partit d'encore plus bas. Bien sûr ! Deux types s'étaient cachés dans la fosse de vidange. Bolan décrocha une grenade, la dégoupilla puis la fit rouler dans la fosse et entendit les cris déchirants des condamnés. Il avait déjà quitté le garage lorsque la grenade explosa, achevant les derniers survivants. Il se lança au pas de course vers l'arrière de l'enceinte puis ralentit pour évaluer la situation.

Tout brûlait. Un convoi de camions-citernes remontait la voie d'accès. Près des remorques incandescentes il y avait une voiture banalisée et deux voitures de patrouille.

La situation était précaire.

Il avait trop perdu de temps, et les résultats qu'il avait obtenus étaient insignifiants. D'autant plus qu'il était cerné, coincé par la police, sans aucune route de secours. Il contourna la clôture grillagée, fit sauter quelques mailles de la paroi sud et disparut dans la nuit.

Il lui restait un long trajet à faire à pied. Mais comme les civils allaient tout raconter aux flics et que les flics allaient tout comprendre, il ne lui resterait peut-être pas assez de temps pour finir son trajet.

Il avait mis la carabine en bandoulière. Il grimpait au sommet d'une colline couverte de buissons et d'herbes folles lorsqu'il entendit à nouveau les sirènes hurler. Distantes d'abord, elles semblaient s'approcher, inexorablement attirées vers lui. Les flics avaient déjà compris et avaient ameuté tous leurs collègues à dix kilomètres à la ronde. Ce n'était pas inhabituel. Un jour Bolan serait abattu par un flic; il en était certain.

Peut-être aujourd'hui.

Subitement, il se rendit compte que cela lui était égal. Il s'arrêta et alluma une cigarette qu'il fuma lentement en scrutant les collines qu'il venait de gravir. Il avait parcouru plus de deux kilomètres. Il ne pouvait plus distinguer les entrepôts, mais le ciel rougeoyait encore dans le lointain.

— Quel importance ? murmura-t-il.

Il avait fait tout ça pour découvrir un mort. Il avait écouté son instinct et il s'était trompé. Attiré par un mort.

Quel intérêt ?

Bolan fuma doucement la cigarette, observa le ciel rouge et conclut qu'un macchabée l'avait condamné à mourir à son tour. Stupide et ironique destin. Que lui avait dit l'aimable camionneur ? Bonne chance. Tu parles !

— Tant pis, murmura-t-il en écrasant la cigarette.

Il reprit son chemin et allait atteindre le sommet de la colline lorsqu'un mouvement dans l'ombre l'arrêta. La lune venait de se cacher derrière les nuages, la visibilité était nulle. Il se dissimula derrière quelques buissons groupés. Instinctivement, il avait dégainé l'Auto-Mag, sans même y penser, en attendant de savoir ce qu'il y avait devant lui. Puis il rangea la grosse arme et attendit patiemment un second mouvement. Il était sûr que la personne qui attendait dans l'obscurité n'était pas une personne à abattre.

Il attendit, s'efforçant de distinguer quelque chose dans la pénombre, sachant que c'était parfaitement impossible. Puis un caillou commença à dévaler la pente. Il entendit une respiration haletante. Quelqu'un grimpait dans la pénombre à l'aveuglette. Un homme.

La lune apparut dans le ciel, les nuages s'effacèrent et l'ensemble du paysage s'illumina. Une silhouette se découpa en contre-jour à quelques mètres de Bolan et l'homme s'écria à mi-voix :

— Nom de Dieu !

Bolan put distinguer les traits de l'homme qui avait un beau visage malgré les traits figés par la peur. Pourtant la frayeur céda peu à peu, remplacée par un petit sourire satisfait.

— Maintenant, je comprends pourquoi on dit que vous faites peur, dit l'homme d'une voix presque calme.

La voix était familière, Bolan la reconnut.

— Cow-boy ? demanda-t-il doucement.

— Tout juste, fit l'autre. Je suis content de vous avoir trouvé. Vous êtes dans la merde, monsieur Bolan. Il y a des flics dans tous les coins. Mais je crois pouvoir vous tirer de là. J'ai rangé mon tracteur sur un chemin de campagne près d'une ferme à deux minutes d'ici.

Bolan n'avait pas bougé d'un poil depuis qu'il avait vu le routier. A présent, il se détendit quelque peu.

— Vous prenez un risque, Cow-boy. Je ne porte presque jamais chance à ceux qui m'aident. Ça pourrait vous rapporter une balle dans la tête.

— Vous m'avez rendu service. Je vous en dois un en retour.

— Vous ne me devez rien du tout, répondit Bolan.

— Probablement plus que vous ne le pensez. Allez-vous m'accompagner ou pas ? On n'a guère le temps.

Le visage de Mack Bolan se transforma subitement. L'expression glaciale disparut et il contempla le Cow-boy d'un regard chaleureux et amical.

— O.K. ! fit-il doucement. Allons-y.

L'homme lui tourna le dos et grimpa jusqu'au sommet de la colline. Bolan le suivit sans aucune appréhension.

C'était bien étrange, le destin. Peut-être ne s'était-il pas trompé après tout.

CHAPITRE III

Le Cow-boy s'appelait Grover Reynolds. Il avait trente ans, il était sympathique et intelligent. Apparemment il voulait parler à Bolan mais ne savait pas exactement comment s'y prendre. Accessoirement il était passionné par les batailles de la guerre de Sécession, et connaissait de ce fait tous les recoins de la région où la terrifiante guerre civile avait sévi.

Bolan non plus n'avait pas particulièrement envie de bavarder; il était trop préoccupé. Il y avait donc de longs silences dans la cabine du camion-remorqueur. Cela ne gênait nullement Bolan mais semblait ennuyer le Cow-boy. Gêné, il désignait les endroits célèbres qui jouxtaient les chemins en terre sur lesquels ils roulaient. Il avait éteint ses phares pour plus de sécurité.

— La crête, là-bas, dit-il en désignant une colline. C'est là-dessus que Sherman a fait virer l'aile droite de sa cavalerie pour attaquer Kennesaw.

— Ah ! je vois.

— Je croyais que ça vous intéresserait.

— C'est exact.

Après quelques instants de silence le Cow-boy reprit :

— C'est là qu'il est passé à l'attaque. Une erreur qui lui a coûté deux mille cinq cents hommes, y compris le terrible Dan McCook.

— Qui a gagné la bataille ? demanda enfin Bolan.

— Personne. Johnston s'est retiré sur Atlanta. Sherman l'a rattrapé près du Chattahoochee, l'a contourné et cerné puis l'a poursuivi de l'autre côté du fleuve. Mais Sherman disposait de trois armées. Moralement on peut attribuer la victoire à Joe Johnston parce qu'il a réussi à tenir Atlanta pendant un bon bout de temps avec des effectifs très réduits. Il lui a fait une folle vie à travers toutes les collines avoisinantes depuis début mai jusqu'à la fin de l'été. Ensuite c'était… Ça ne vous intéresse pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Si, mais je suis préoccupé en ce moment. J'aimerais bien savoir comment vous m'avez retrouvé si rapidement, comment vous avez su où je serais ?

— Pas si compliqué, répondit le Cow-boy. J'ai grandi dans cette région. J'y ai passé toute ma vie sauf pendant les années du Viêt-

Nam. Aujourd'hui, je ne m'absente que pour travailler.

— Vos séjours à l'étranger ne semblent pas vous avoir laissé un souvenir impérissable, commenta doucement Bolan.

— Est-ce si étonnant ? On a tout perdu au Viêt-Nam, et la vie que je mène est celle d'un perdant. Parfois, je me demande à quoi ça sert.

— Quand vous aurez trouvé une réponse, dites-la-moi, marmonna Bolan. Mais en attendant expliquez-moi comment vous m'avez trouvé.

— C'était si facile que j'en ai un peu honte, s'esclaffa le Cow-boy. J'aurais préféré vous laisser croire que je suis une sorte de génie. J'ai vu arriver les flics à fond de train sur la route d'Etat et j'ai vu arriver les pompiers. Je me suis dit qu'on allait vous coincer dans la vallée. Alors j'en ai fait le tour et j'ai pris les chemins de terre. Je connais cette région comme ma poche, monsieur Bolan, et je me suis mis à votre place. Je savais où vous iriez. Mais je vous jure que vous m'avez flanqué une sacrée peur. Vous avez été beaucoup plus rapide et beaucoup plus silencieux que je ne pensais. Je venais d'arriver sur place et je cherchais un emplacement pour vous guetter lorsque vous m'avez surpris.

— Joli travail, dit Bolan d'une voix admirative. Heureusement que vous n'êtes pas flic.

— Je l'ai été.

Bolan lui jeta un regard surpris.

— C'est vrai ?

Le Cow-boy sourit et lui fit un clin d'œil.

— Absolument. *Deputy sheriff* de Cobb County. Une bonne organisation.

— Alors pourquoi n'en faites-vous plus partie ?

— Parce que je suis allé faire la guerre, annonça le Cow-boy dont la mine s'assombrit aussitôt. Lorsque je suis rentré j'en avais assez de porter les armes. Pendant un temps je suis devenu agriculteur. J'ai failli perdre ma chemise. J'ai tout vendu et il m'est resté juste assez pour acquérir cinquante pour cent de cet engin. J'ai un associé.

— Ça doit être difficile à deux, commenta Bolan.

— Ça ne serait pas plus facile tout seul. Mon associé est comme un frère. Shorty est… comme un frère, quoi. Nous nous entendons bien et nous faisons en général les parcours ensemble. Ça nous permet de nous partager les heures au volant. L'un dort, l'autre conduit. Mais les frais sont épouvantables. Il faut débourser plus de

cinq mille dollars juste pour les taxes et les divers permis. Lorsqu'on a fini de payer l'assurance et les frais d'entretien, nous en avons pour au moins dix mille dollars. Alors nous avons cherché des contrats supplémentaires et…

— Où est-il en ce moment, votre associé ? demanda Bolan.

— Eh bien ! justement c'est de lui que je voulais vous parler.

— C'est donc si difficile ?

— Je ne veux pas que vous ayez l'impression que je vous demande un service parce que je… Enfin, vous savez bien ce que je veux dire. Ce n'est pas comme ça. J'ai des ennuis, c'est certain, mais ce n'est pas à cause d'eux que je suis venu vous chercher.

— O.K. ! fit Bolan en le fixant. Vous n'êtes pas venu me chercher parce que vous avez des ennuis. Mais maintenant que vous avons établi ce détail, racontez-moi ce qui ne va pas.

— Bon, comme je vous ai expliqué, Shorty et moi effectuons ensemble la plupart de nos longs trajets. Deux ou trois fois par mois chacun fait un parcours en solitaire afin que l'autre puisse passer un moment à la maison. Si le parcours est petit, il se fait toujours seul. Ce soir je ne devais pas conduire. C'était le tour de Shorty, et Savannah est tout près. Puis à vingt-deux heures le *dispatcher* m'a téléphoné pour me dire que la remorque était chargée, prête pour la pesée. Le tracteur était sur place mais le chauffeur était introuvable. Ce n'est pas du tout le style de Shorty qui a le sens des responsabilités. D'abord j'ai pensé qu'il était question de la nouvelle chatte mais ensuite…

— Une chatte ?

— Oui, c'est le jargon des camionneurs. A la radio on appelle toujours une fille une chatte si elle est au volant d'un véhicule.

— Pas très flatteur, dit Bolan.

— Ce n'est pas méchant et personne ne le dit avec de mauvaises intentions. En tout cas, celle-ci est vraiment une chatte parmi les chiens. Une allumeuse de première.

Grover Reynolds, le Cow-boy, avait du mal à cerner le problème en quelques mots.

— C'est comme ça que Shorty l'a connue. J'ai l'impression qu'elle est un peu dérangée, bizarre. Une étudiante, genre vingt-deux, vingt-trois ans. Elle se promène sur une trottinette rouge…

— Une quoi ?

— Pardon, une voiture de sport, une Corvette, je crois. Je ne m'y connais pas bien en voitures. Mais elle a la radio à bord, et j'ai l'impression qu'elle aime secouer les routiers qui se trimbalent sur la nationale entre Atlanta et Marietta. Elle fait des aller retour en leur causant d'une voix sexy. Vous voyez ce que je veux dire. Il y en a qu'elle rend dingues. Parfois, elle vient se ranger tout à côté d'eux pour se montrer.

Bolan avait une bonne idée de ce qu'elle leur montrait, mais demanda néanmoins :

— Pour montrer quoi ?

Le Cow-boy sourit et haussa les épaules.

— Ça dépend de son humeur ou de son inspiration. Le haut, le bas, parfois tout. Shorty m'a juré qu'elle a ralenti à côté de lui et qu'elle ne portait pas un fil. En plein jour avec une décapotable.

— C'est amusant, dit Bolan. On a perdu beaucoup de camions ?

— Ne riez pas. Il y en a plus d'un qui a quitté la route.

— Vous deviez me parler de Shorty, fit Bolan.

— C'est ce que je fais. Un soir il est arrivé dans tous ses états. Il m'apprend qu'il vient de faire la connaissance de miss Super-chatte. Il a prétendu qu'elle l'avait suivi jusqu'aux entrepôts et…

— Bluebird ?

— Oui, là. Nous travaillons pour eux depuis l'année dernière, mais je n'avais aucune idée de leurs manigances. Toujours est-il que Shorty et miss Super-chatte s'envoient en l'air depuis quelques mois, et ça a l'air sérieux. Elle l'accompagne quand il fait un trajet en solitaire, et Dieu sait ce qui se passe dans la cabine quand il prend une pause-café sur le bas-côté de la route. Mais ça les regarde après tout. Shorty ne m'en a plus parlé. Il est devenu très discret, il s'est battu avec des collègues qui le charriaient au sujet de cette fille. Les types parlent et plaisantent, vous savez, mais Shorty le prenait très mal.

— Je ne vois pas très bien où nous allons, dit Bolan.

— Nous allons quitter ces sentiers un peu plus loin près de Kennesaw et déboucher sur la route d'Etat 41. De là vous irez…

— Je parlais toujours de Shorty, interrompit Bolan.

— Ah ! oui. Je ne sais pas vraiment quoi vous dire, avoua le Cow-boy. Pendant toute la soirée j'y ai pensé et j'ai essayé de comprendre. Ce n'est pas du tout dans le caractère de Shorty de poser un lapin quand il doit faire son travail. J'ai passé dix coups de téléphone puis

j'ai trouvé le numéro de miss Super-chatte. C'est à ce moment-là que tout m'a paru bizarre. Très bizarre. C'est le tour de Shorty de faire un petit trajet. Et il a toujours emmené sa nana sur les petits parcours, non ? Alors… Alors, je me suis dit que ça ne tournait pas rond.

— Est-ce que vous avez l'impression que sa disparition a quelque chose à voir avec ce qui s'est passé ce soir ?

— Dans un sens, oui. D'abord, je ne pensais qu'à Shorty et à sa nana. Ça m'ennuyait déjà assez, mais quand vous m'avez parlé de contrebande j'avais l'impression que le ciel m'était tombé sur la tête. Maintenant, je me demande si Shorty…

— C'est votre côté flic, dit Bolan.

— Non, c'est le passé, ça, fit le Cow-boy en souriant brièvement. Bolan… j'ai peur. J'ai peur que Shorty se soit laissé embringuer par ces fumiers.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Est-ce que le nom Sciaparelli vous dit quelque chose ?

— Evidemment, dit doucement Bolan en fixant le Cow-boy d'un regard froid. C'est le chef de Bluebird, il se cache derrière un homme de paille. Comment le connaissiez-vous ?

Grover Reynolds poussa un long soupir et alluma une cigarette. Enfin il répondit :

— Une impression. Vous venez de la confirmer. Je n'étais pas sûr.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette impression ?

— Le numéro de téléphone de miss Super-chatte. J'ai passé un coup de fil chez elle pour demander Shorty. Un type a répondu en précisant que j'avais appelé chez M. Sciaparelli. J'étais perplexe. La fille s'appelle Rossiter, Jennifer Rossiter. J'ai tout de suite cru que j'étais tombé en pleine intrigue amoureuse, que la fille était mariée ou quelque chose. Je me suis excusé et j'ai dit au type que je m'étais trompé de numéro. Ensuite je suis allé à l'entrepôt pour prendre le volant à la place de Shorty. C'est à ce moment-là que vous m'avez sonné avec votre histoire de contrebande, et j'ai commencé à m'inquiéter. Je vais être franc. La prochaine fois que vous irez chez ces types si vous y voyez mon petit copain, rappelez-vous avant de tirer qu'une nana peut faire des tas de choses pour changer un homme. Je veux dire…

— Ce n'est pas forcément le cas, dit Bolan. Je comprends bien ce que vous me demandez, mais je crois que vous vous êtes trompé.

— Tant mieux. Mon Dieu ! j'espère que vous avez raison.

— Ce n’est pas forcément tant mieux, dit Bolan.

— Comment ça ?

Bolan lui tendit le canif, le portefeuille et les pièces de monnaie.

— Regardez ça.

Le remorqueur ralentit, le moteur toussa, puis cala, tandis que Reynolds examinait les objets du pauvre bougre que Bolan avait découvert dans la salle de torture.

— Où est-ce que vous avez eu ses affaires ? chuchota le routier.

— Ce sont bien les siennes ?

— Oui. Où ?

— Votre associé est mort, heureusement pour lui, étant donné l’état dans lequel je l’ai trouvé. Ne m’en demandez pas plus à moins d’être prêt à écouter ce qui arrive aux gens qui tombent entre les mains du diable. Le diable c’est la mafia, Cow-boy. Ne m’en demandez pas davantage.

Grover Reynolds n’ouvrit pas la bouche. Le regard de Mack Bolan lui suffisait. Il mit le contact et démarra en silence.

Les lumières de Kennesaw étaient visibles lorsque Bolan lui adressa la parole.

— Je veux bien vous aider à vous venger, si vous y tenez vraiment, dit-il.

— Oui. J’y tiens. J’y tiens plus que tout au monde. Où allons-nous maintenant ?

Grover Reynolds, le Cow-boy, avait atteint le point de non-retour; il était prêt à défier l’enfer, le diable et la mafia.

— Un de plus pour l’abattoir, fit Bolan d’une voix sombre. On va à Acworth. J’ai installé mon Q.G. près du lac.

Bolan savait qu’il y avait quantité de chemins pour se rendre en enfer.

Hélas ! il les connaissait tous.

CHAPITRE IV

Bolan fit entrer le routier dans la petite cabane au bord du lac d'Allatoona, brancha la cafetière et prit une douche en vitesse pour se débarrasser de l'odeur de sang et de cendres qu'il traînait derrière lui. Le café était prêt lorsqu'il sortit de la salle de bains, et Reynolds le versait dans deux grosses tasses, les gestes lents, le regard vide.

— Vous êtes en pleine forme, dit-il doucement en levant les yeux. Comment faites-vous ?

— C'est un état d'esprit, répondit Bolan. Vous feriez bien de faire la même chose.

— Je suis encore sous le choc, j'avoue.

— C'est un état d'esprit aussi, dit Bolan.

Le Cow-boy sourit.

— Vous avez raison.

Il alluma une cigarette et goûta le café.

— Mais il est bon, s'étonna-t-il. Vous pourriez vous faire engager comme cuistot dans n'importe quel routier au bord de la nationale.

— Si vous voulez tenir, il faut vous fâcher, pas vous détendre.

— Ne vous y trompez pas, Bolan. Je souris peut-être mais la rage me brûle les tripes en ce moment.

— Tant mieux. Restez dans cet état, ça vous aidera à supporter ce que je vais vous raconter. Vous êtes sûr que vous y tenez ?

— Plus que jamais.

Bolan enfila des vêtements propres, se mit à table en face du Cow-boy, prit sa tasse de café, puis raconta minutieusement les dernières heures qu'avait vécues Shorty Wilkins. Il n'omit pas un seul détail. Lorsqu'il se tut enfin, Reynolds se leva, partit dans la salle de bains et vomit. Il resta longuement absent et quand il revint il avait encore plus mauvaise mine qu'auparavant.

— Toujours enragé ? demanda Bolan.

— Non, répondit le Cow-boy d'une petite voix. Vidé !

Bolan se leva, alla chercher une bouteille de vodka Eristoff dans le réfrigérateur.

— Tenez, ça vous fera du bien. Je vais vous chercher un verre. Le malaise passé, vous allez vous enrager de nouveau. Mais le malaise subsistera moralement au fond de votre subconscient, toujours prêt à

refaire surface au moment le moins propice. Vous aurez du mal à manger de la viande pendant quelque temps, et vos rêves ne vous plairont pas des mois durant. Mais souvenez-vous, que vous avez tout appris par une tierce personne. C'est pire quand on voit.

Reynolds gémit doucement puis contempla ses mains.

— Comment faites-vous ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Comment arrivez-vous à… à continuer comme ça ?

— Grâce à la rage que je ressens perpétuellement.

— Je vois.

— Ça va ? demanda brusquement Bolan.

— Ça ira.

Il alluma une autre cigarette.

— Est-ce que Shorty a souffert longtemps ? demanda-t-il enfin.

— Jusqu'au bout.

Le Cow-boy frissonna.

— Comment le savez-vous ?

— Ils se sont arrêtés lorsqu'il est mort, pas avant.

— Je vois. O.K. ! Maintenant, expliquez-moi pourquoi ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Bolan. Il se peut qu'ils l'aient puni pour une indiscrétion, ou bien qu'ils l'ont interrogé.

— Shorty n'était pas assez costaud pour subir cette sorte d'interrogatoire. Il leur aurait tout raconté dès la première gifle.

— Ça n'aurait rien changé, fit doucement Bolan.

— Comment ça, rien ?

Bolan secoua la tête.

— Leur but consiste à briser l'âme de leur victime grâce à la peur, le choc, la douleur, l'horreur, le traumatisme et la dégradation totale du corps. Ils dépècent la victime au rasoir, morceau par morceau. Ils savent qu'ils ont réussi lorsque la victime commence à leur raconter les méfaits oubliés de son enfance; la masturbation, les bonbons volés, les fantasmes secrets et les mauvaises pensées. Ils brisent l'âme, Cow-boy, et ils apprennent absolument tout ce qu'il y a jamais eu dans la tête du supplicié.

Reynolds partit rapidement dans la salle de bains. Quelques minutes plus tard il revint et dit fermement à Bolan :

— Continuez.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Je suis en train de découvrir la haine, froide et furieuse. Je ne m'en savais pas capable, et je veux voir jusqu'où ça va aller.

Bolan reprit son analyse d'une voix calme et clinique :

— Le corps lâche avant l'esprit. Le système nerveux, grâce auquel on contrôle les fonctions du corps, se désagrège. Plus aucun moyen de contrôler la salive, l'urine et les intestins. Tout ça ajoute à la dégradation, et la victime est encore punie pour avoir fait des saletés. Pourtant elle s'égosille à tout raconter, à faire plaisir aux bourreaux par n'importe quel moyen afin de les arrêter. Le bourreau prend la place de Dieu dans l'esprit du supplicié qui assiste au jugement dernier. Mais plus il parle, plus il hurle, plus on lui fait mal. Il n'y a aucune issue, aucun répit. Sinon la mort. Ces hommes savent parfaitement ce qu'ils font et comment s'y prendre. Ils savent quand ils peuvent couper et quand il faut panser ou cautériser. Ils l'exploitent jusqu'à son dernier souffle. Voilà comment se passent les interrogatoires de la mafia.

— Mais quel intérêt pour eux d'entendre toutes ces conneries sur l'enfance d'un type ? gémit Reynolds.

— Ils se disent qu'ils doivent tout savoir avant de croire qu'ils ont réellement appris quelque chose. Comme les gosses qui veulent tirer tous les bonbons à la framboise d'un paquet. Il ne suffit pas de fouiller au hasard dans le paquet, il faut le vider complètement.

— C'est inhumain, marmonna Reynolds.

— Evidemment, c'est inhumain. Mais je n'ai jamais prétendu vous parler d'êtres humains.

— Vous le pensez vraiment, n'est-ce pas ?

— Je le sais, dit Bolan.

— Combien de types avez-vous découvert dans le même état que Shorty ?

— Beaucoup trop. Mais Shorty a eu de la chance. Il n'a pas duré plus de quelques heures. Parfois les victimes traînent pendant des jours et des jours.

— Mais *comment* ?

— Je vous l'ai dit, ces types sont des experts. Ce sont des artistes qui savent exactement comment torturer tout en laissant la vie, si horrible soit-elle. Mais je vous ai raconté un interrogatoire, pas une séance de punition qui est bien plus horrible…

Le visage de Bolan s'assombrit, sa voix se cassa.

— Je connaissais une jolie fille qui… qui a survécu pendant cinquante jours.

— Ne me dites plus rien, fit Reynolds.

— Mais ça pourrait vous arriver.

Reynolds redressa la tête, les yeux écarquillés, comme si Bolan l'avait giflé. Bolan le contempla, l'examinant de près.

— C'est une idée à laquelle il faudra vous habituer si vous avez l'intention de vous mesurer à eux.

— Vous avez accepté cette idée, vous ?

— Il y a longtemps, dit Bolan. Après d'innombrables cauchemars.

— Pourtant vous continuez à remettre ça.

— J'y suis obligé.

Un silence pesant descendit sur les deux hommes. Bolan but son café en quelques gorgées et tritura sa cigarette. Le routier contempla ses mains en silence. Après un moment, il dit :

— Merci, Bolan.

— Pas de quoi, Cow-boy.

— Ça doit être difficile d'en parler.

— Pas facile.

— Oui, je comprends. Merci de l'avoir fait. Je veux continuer.

Bolan acquiesça en écoutant sa décision.

— De toute façon vous y serez peut-être obligé. Si ces types n'ont pas appris tout ce qu'ils voulaient savoir en interrogeant Shorty, ils se diront peut-être qu'il faudrait poser les mêmes questions à son associé.

Les yeux de Reynolds s'emplirent d'horreur mais il contrôla sa voix en répondant :

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit sur la colline tout à l'heure ? Que vous m'aviez rendu service ? Je parlais de la contrebande. Mais imaginez que je ne sois pas venu vous chercher. Je serais rentré à la maison et j'y aurais peut-être rencontré les types qui ont tué Shorty. Vous m'avez rendu un plus grand service que je ne l'imaginais.

— Le destin nous réserve à tous des surprises, dit doucement Bolan.

— O.K. ! qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je dois vous poser une question, dit Bolan en le fixant d'un regard implacable. La réponse n'aura pas d'effet sur notre amitié,

mais pourrait influencer notre avenir. Je veux connaître la vérité. Est-ce que vous et Shorty faisiez chanter ces types ?

— Pas que je sache, dit Reynolds d'une voix neutre.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne peux pas parler pour Shorty. Nos rapports n'étaient plus pareils depuis qu'il avait connu cette fille.

— Instinctivement ? demanda Bolan.

— Il y a quelques mois j'aurais répondu que non, sans hésiter. Aujourd'hui je n'en sais rien. Peut-être…

Bolan poussa un soupir et finit son café.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, ça va.

— Bon.

Bolan avança un petit enregistreur à cassette qui était posé sur la table.

— Restez où vous êtes et racontez tout ce que vous savez sur Shorty depuis qu'il avait fait la connaissance de la fille, tout ce qui vous a paru inhabituel ou anormal, ou ce qui vous semblait normal à l'époque mais bizarre maintenant. Dites tout ce que vous savez sur la fille, et tout ce que vous savez des opérations de Bluebird, les trajets inhabituels, les horaires, les destinations des marchandises. Vous vous en sentez capable ?

— Bien sûr, répondit Reynolds, mais ça va me prendre toute la nuit.

— Aucune importance, dit Bolan. Prenez votre temps et parlez. Ne bougez pas avant mon retour. Ne passez pas de coups de téléphone, ne répondez pas si quelqu'un appelle. Et ne sortez pas de la cabane !

— Vous repartez ?

— Pour un moment, oui. J'ai deux, trois courses à faire avant l'aube. Si j'ai besoin de vous parler, j'appellerai trois fois de suite et je laisserai sonner deux fois. Répondez au quatrième appel mais ne dites rien avant d'entendre ma voix.

— O.K. ! fit Reynolds qui paraissait inquiet.

Bolan enfila le harnachement du Beretta puis un veston, et mit quelques chargeurs dans sa poche.

— Je vais déplacer votre tracteur, au cas où on le rechercherait.

— Bien sûr, dit Reynolds en lui tendant les clefs. Vous saurez ?

— Je me débrouillerai, promit Bolan. Souvenez-vous, Cow-boy, ne sortez pas d'ici.

Reynolds sourit rapidement mais frissonna en même temps.

— Ne vous en faites pas.

Bolan sortit de la cabane et attendit que ses yeux se soient accoutumés à l'obscurité.

Grover Reynolds s'en remettrait. Parler tout son soûl lui ferait beaucoup de bien. Le lendemain il serait armé pour l'avenir.

CHAPITRE V

Il n'était que cinq heures du matin mais la grande villa de Paces Ferry Road était tout éclairée. Il y avait une douzaine de voitures rangées dans l'allée circulaire. Le chef des gardes du corps de Sciaparelli, Mickey Mellini, se promenait nerveusement sur le perron, une cigarette entre les lèvres. Il s'immobilisa subitement lorsqu'il entendit une voiture grimper vers la villa. Se dissimulant derrière une grosse colonne, il passa la main à l'intérieur de sa veste.

Un taxi s'arrêta devant les marches du perron.

Le client paya le chauffeur puis descendit du taxi. Il portait un costume de luxe en soie beige, des mocassins blancs et des lunettes ovales aux verres jaunes. Il portait un petit sac à la main sur lequel il y avait l'emblème d'une compagnie aérienne.

Le regard dur, les muscles bandés, Mellini descendit les marches pour le questionner.

Mais avant qu'il n'ait pu ouvrir la bouche, l'inconnu ouvrit son portefeuille et lui montra une carte à jouer miniaturisée sur laquelle il y avait un as de pique.

— J'arrive de New York, annonça l'inconnu. Qui est là ?

Mellini se sentit presque intimidé.

— Tous les représentants de la région, monsieur, dit-il d'une voix excitée. Ils sont tous là. Vous êtes au courant de cette nouvelle histoire Bolan ?

— C'est pour ça que je suis là. Je m'occupe exclusivement de lui. Tu es Mellini, non ?

Le garde du corps était aussi surpris que flatté.

— Oui, monsieur. C'est moi.

— On m'a dit du bien de toi, Mellini. Tu peux m'appeler Frankie.

— D'accord, Frankie. Et merci pour… merci.

— Tu as des hommes dans le parc ?

— Non, pas encore. Nous…

— Fais-en sortir quelques-uns. Mets deux voitures en patrouille dans le quartier. Vous avez la radio ?

— Evidemment.

— O.K. ! deux voitures dans les rues, en contact permanent. On doit savoir s'il se passe quelque chose d'anormal.

— Oui, monsieur. Heu !...

— Quoi ?

— Ça va nous réduire l'effectif dans la maison. Nous ne nous attendions pas à... je veux dire que tout a été calme jusqu'à présent. Nous ne sommes pas encore barricadés.

— Ça ne tardera pas.

— Je vois. C'est pour ça qu'ils disaient que... Vous êtes venu avec combien d'hommes ?

— Suffisamment. Ils vont arriver dès qu'ils se seront trouvé des chambres d'hôtel. Mets tes hommes en place. Ça ira pour le moment.

Ils commencèrent à monter les marches vers la villa.

— Je devrais peut-être attendre l'arrivée de vos hommes, suggéra Mellini. Il n'y aura presque plus personne à l'intérieur.

— Tu es là, Mickey, et je suis là.

Le garde du corps s'esclaffa fièrement et ouvrit la porte d'entrée pour l'homme de la *Commissione*.

— C'est vous l'expert, dit-il d'une voix mielleuse.

— Va dire à ton patron que je suis arrivé. Mais je ne veux pas que ça dérange la conférence. Dis-lui dans le creux de l'oreille que je lui ai apporté vingt types et qu'il peut se détendre. Il peut aussi en parler aux autres, et ils peuvent compter sur nous en cas de besoin. Tu lui diras aussi de continuer comme si je n'étais pas là.

— O.K. ! d'accord, fit rapidement Mellini qui se félicitait de l'arrivée de l'agent de la *Commissione*. Heu !... je lui dis que... de la part de qui ?

— Frankie de la part de la *Commissione*. Il n'a pas besoin d'en savoir plus long.

— Oui. Je comprends.

Le garde du corps le laissa sur place dans l'entrée et fila vers une grosse double porte au bout du couloir.

— Mickey !

Celui-ci s'arrêta aussitôt et se retourna.

— Oui, Frankie ?

— Où se trouve la cuisine ? Je vais aller prendre un café.

— Ah ! je suis désolé, j'aurais dû y penser, s'excusa Mellini. Henry !

Un vieux Noir, impeccablement vêtu d'un uniforme de valet, ouvrit une porte et sortit dans le couloir.

— Donnez un peu de café à M. Frank. Aidez-le à se mettre à l'aise.

Mellini s'arrêta près de la double porte pour regarder le vieil Henry et le tueur new-yorkais disparaître dans la cuisine. Puis il fit un signe pour conjurer le sort et entra dans le salon pour parler à son patron.

Mack Bolan prit la tasse de café brûlant que lui tendit le vieil homme.

— Merci, Henry. Est-ce que miss Rossiter est couchée ?

— Oh ! oui, monsieur. Certainement, monsieur.

Le vieil homme avait de la classe. C'était, à sa façon, un gentleman du vieux Sud.

L'expression du visage de Bolan était un mélange d'incertitude et de gêne.

— Bon ! il va me falloir aller la réveiller. Est-ce que vous… non, j'irai moi-même. Où est sa chambre ?

— Oh ! vous n'aurez pas de mal à la trouver, monsieur. Il y a un autre monsieur qui se tient devant la porte. On ne m'y laisserait pas entrer de toute façon.

Henry avait très nettement de la classe, et il était beaucoup plus fin que Mellini.

Les deux hommes se fixèrent un moment en silence, se comprenant parfaitement. Puis Bolan lui demanda :

— Depuis combien de temps travaillez-vous dans cette maison, Henry ?

— Eh bien ! monsieur, depuis… depuis pas longtemps.

— Y a-t-il d'autres domestiques ?

— Deux femmes de couleur, monsieur.

— Allez retrouver ces deux dames, Henry, et partez avec elles. Vous m'avez compris. Eloignez-vous de cette maison sans perdre de temps.

Le vieux Noir le regarda étrangement.

— Je savais bien qu'il y avait des ennuis, monsieur Frank.

— Plus pour longtemps, Henry. Ce sera bientôt fini, mais il vaudrait mieux que vous ne soyez pas là lorsque ça se passera.

— Non, monsieur, sûrement pas !

Bolan laissa le vieil homme dans la cuisine et monta au premier.

Un jeune voyou était affalé sur une chaise devant une porte qui se trouvait au centre du couloir desservant les chambres. Il se redressa

vivement en voyant arriver Bolan et tendit la main vers la tasse de café.

— Merci, dit-il. J'en avais drôlement besoin.

— Moi aussi, dit Bolan d'une voix glacée.

Il montra sa carte de visite au jeune homme et lança :

— Mickey te demande en bas.

Le voyou fit des yeux ronds en voyant l'as de pique. Il renversa la chaise en se levant d'un bond et marmonna des excuses à mi-voix en reculant respectueusement. Il s'arrêta un instant près de l'escalier, se retourna et fit un petit signe de la main puis dégringola les marches à toute allure.

Bolan n'avait aucun plan. Il n'en avait jamais eu. Il avait simplement suivi son instinct depuis qu'il était entré dans la maison. Son but consistait à s'emparer de la fille et de filer, et c'est ce qu'il avait l'intention de faire.

Une petite lampe de chevet illuminait doucement une superbe chambre à coucher très féminine. Le lit était défait et vide. Miss Super-chatte s'était confortablement installée dans un gros fauteuil près de la fenêtre. Elle était longue, svelte, superbement blonde et entièrement nue.

Elle avait de grands yeux lumineux et elle l'observa avec intérêt, ne paraissant aucunement surprise ni dérangée par sa présence.

Bolan posa la tasse sur une table basse et s'approcha de la fenêtre.

— Vous êtes nouveau, vous, déclara la fille qui se trouvait derrière lui.

Elle avait une voix douce qui ne dénotait ni la colère ni la peur, mais qui n'était pas tout à fait normale tout de même.

— Il n'y en aura plus après moi, dit-il. Je peux vous faire sortir d'ici si vous voulez.

Elle n'avait fait aucun effort pour se couvrir.

— Où m'emmèneriez-vous ?

Il se retourna pour la fixer.

— Dehors, ailleurs. Après, ce serait à vous de me dire où.

— Enfin, soupira-t-elle, mon prince charmant est arrivé. C'est un nouveau numéro ou quoi ? Vous ne vous lassez jamais, vous autres ?

Bolan l'examina d'un long regard. C'était étonnant qu'il n'y ait pas eu d'accidents sur la route 41; elle était vraiment très belle.

Elle ne réagit pas sous l'œil scrutateur de Bolan.

Il se pencha en avant, posa doucement la main sur son ventre. Elle ne fit pas un geste, n'eut pas un mouvement.

Lorsqu'il retira la main, il y avait une médaille sur le nombril de la fille.

— Justement je suis très las, dit-il doucement. Je n'ai pas l'intention de vous baratiner. Si vous voulez me suivre, faites-le. Si vous n'avez pas confiance, restez.

Elle prit lentement la médaille et la tint tournée vers la lumière.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une médaille de tireur d'élite.

Il vit briller une expression nouvelle dans les yeux de la fille.

— Comment y croire ? fit-elle doucement.

Bolan haussa les épaules et lui dit :

— Je n'en sais rien. C'est à vous de juger.

— Comment me ferez-vous sortir de la maison ?

— A pied, en marchant lentement. Sans histoires, sans problèmes.

— Comme ça ?

Il lui sourit brièvement.

— Oui, comme ça.

— Et ma sœur ?

— Quoi, votre sœur ?

La fille soupira.

— Laissons tomber. Elle ne viendra jamais, elle ne le quittera pas.

— Votre sœur est la femme de Sciaparelli ?

— Comme si vous ne le saviez pas !

Bolan frissonna. Subitement il se rendit compte de la situation telle qu'elle apparaîtrait à un tiers. Il avait l'impression d'être scindé en deux; le premier vivait cette aventure irréelle, le second observait le premier. Il se tenait devant une sublime jeune femme blonde qui restait immobile dans un fauteuil, complètement nue, et ils parlaient de banalités alors que la mort les entourait. Ni l'un ni l'autre ne se comportait comme s'ils savaient qu'elle était nue.

Bolan sursauta puis s'entendit dire :

— Non, je ne le savais pas, mais ça explique bien des choses. Shorty est mort. Ils l'ont eu.

Elle écarquilla ses grands yeux puis baissa la tête.

— Je suis désolé, dit Bolan. Mais je pense qu'il vaut mieux que vous le sachiez.

Elle leva la tête, les yeux humides, le regard peiné.

— Oui, chuchota-t-elle. Je m'y étais résignée.

Sa phrase agaça Bolan.

— Tant mieux pour vous, grinça Bolan. A présent Shorty peut reposer en paix.

— Je sais bien que ça paraît dur, mais ce n'est pas ce que je ressens, fit-elle en soupirant de nouveau. Je voulais seulement dire que…

— Je n'ai plus de temps, interrompit Bolan. Je dois partir, avec ou sans vous.

Elle quitta aussitôt le fauteuil, courut comme un chat vers l'armoire, choisit une robe et l'enfila.

— Partons, fit-elle.

Bolan lui lança des sandales.

— Elles vous seront sûrement utiles, dit-il.

Elle le contempla pensivement puis se chaussa. Il lui prit la main et ils sortirent dans le couloir.

— Il faut que je le dise à Suzy, chuchota-t-elle.

Bolan secoua la tête.

— Téléphonez-lui plus tard.

Il la conduisit jusqu'au bout du couloir et lui fit descendre l'escalier. Ils avaient presque traversé le hall lorsque Sciaparelli sortit du salon.

Il avait la quarantaine, un regard méchant et une silhouette fine. Son regard froid tomba d'abord sur la fille puis s'arrêta sur Bolan.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Tu le sais très bien, rétorqua froidement Bolan. Ne rends pas les choses plus délicates.

Sciaparelli ne bougea pas.

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Tu sais parfaitement ce qu'on lui veut, Sciaparelli. Ne t'en fais pas, elle ne subira aucun affront. Nous voulons seulement lui parler.

— Tu peux lui parler ici, Frankie. Elle ne sort pas.

— Ce n'est pas malin, ce que tu fais, lui dit Bolan. Et ça la fout mal vis-à-vis de tout le monde.

La fille paraissait de plus en plus surprise, confuse et ébranlée. Elle s'adressa à son beau-frère :

— Qui est cet homme, Charles ?

— La gestapo, dit Sciaparelli qui commençait à flancher. Coopère avec lui. Il n'a pas épousé ta sœur, lui.

Sciaparelli fit demi-tour et rentra dans le salon.

Bolan reprit le chemin de la sortie en entraînant la fille vers la porte.

— Formidable, chuchota-t-il à l'oreille de la fille. Vous avez été formidable.

Mais la fille n'était pas du même avis. Elle n'avait aucunement joué la comédie. Elle s'arrêta net et voulut se libérer de Bolan. Elle poussa des cris en se tortillant.

Mellini débarqua en courant.

— Arrête, Jenny ! cria-t-il. Calme-toi !

Il fit un clin d'œil amical à Bolan et leur ouvrit la porte.

Bolan lui fit un clin d'œil en retour, prit la fille dans ses bras et la porta dehors. Elle avait cessé de lutter, mais Bolan sentait cogner son cœur.

— Vous aurez besoin d'une voiture, dit le garde du corps en les suivant à l'extérieur. Voulez-vous la sienne ? C'est un vrai bolide.

— O.K. ! fit Bolan. Amenez-la.

Le garde du corps s'éloigna en trottant comme un jeune chien satisfait, revint quelques instants plus tard en faisant crisser les pneus sur le gravier et vrombir le puissant moteur. Il tint la portière à Bolan qui posa la fille sur le siège, puis il fit claquer la portière et se tint presque au garde-à-vous tandis que Bolan prenait place derrière le volant.

Bolan le regarda juste avant de démarrer. Le garde du corps le fixait.

— On est vraiment plus très nombreux, Frankie, dit-il.

— Ne t'en fais pas, lança Bolan d'une voix rassurante. Mes hommes vont arriver d'une seconde à l'autre.

— Qu'est-ce que je leur dis quand ils me demanderont où tu es ?

— Dis-leur qu'il ne faut pas demander, fit Bolan en engageant la première.

Dès qu'ils eurent quitté la maison la fille se tut, devint boudeuse. Lorsqu'ils traversaient Peach Tree Road, Bolan lui dit :

— Vous vous attendiez à quoi, Jennifer ? Que je leur montre une médaille de tireur d'élite puis que je les abatte tous ? Je vous avais dit que nous partions sans histoires, à pied, comme ça.

— C'est à n'y rien comprendre, fit-elle d'une voix lasse.

— Ne vous croyez pas la seule à n'y rien comprendre. Imaginez la stupéfaction de ces gens quand ils vont se rendre compte que je les ai

bernés.

Elle y réfléchit et commença à glousser. Bolan lui prit la main.

— J'aime mieux ça, fit-il.

— Je suis navrée mais je ne peux pas m'en empêcher.

Elle lui saisit le bras et s'accrocha fermement à lui.

C'était mieux ainsi, pensait Bolan. Une petite crise de nerfs était peu de chose comparée à ce qu'avait enduré le pauvre Shorty Wilkins. D'autant plus que Bolan était sûr qu'un sort identique avait été prévu pour la fille.

— Ne t'en fais pas, dit Bolan d'une voix rassurante. Tout ira bien.

Elle se pencha vers lui et se cacha le visage au creux de son épaule.

Cette guerre, se dit Bolan, promet d'être intéressante.

CHAPITRE VI

Bolan apporta un gobelet de café à la fille. Il l'observa depuis la cabine téléphonique tandis qu'il composait le numéro de Hal Brognola à Washington.

Après la cinquième sonnerie une voix endormie lui répondit.

— C'est moi, dit Bolan. Je n'ai pas beaucoup de temps. Réveille-toi.

— Attends ! fit l'autre dont la voix était devenue subitement claire. Donne-moi ton numéro que je te rappelle.

— Pas le temps, fit Bolan. Si on ne peut même pas parler sur ta ligne privée, où va le monde ?

— On ne sait jamais ces jours-ci. Attends une seconde, je peux faire le branchement ici.

Bolan se tut pendant que Brognola, qui était le flic numéro deux des Etats-Unis, triturait son système de brouillage personnel. C'était compréhensible. Les rapports de Bolan et de Brognola étaient strictement officieux et extrêmement risqués pour l'homme du *Justice Department*.

— O.K. ! dit Brognola après une série de couacs et de petits bruits sifflants. On peut parler. Comment est-ce que ça se passe en Géorgie ?

— Tu es déjà au courant ?

— Naturellement. Dès que tu poses le pied quelque part, mon vieux, ça se sait. Que me vaut l'insigne honneur de t'entendre de si bon matin ?

Bolan s'esclaffa doucement.

— A te dire vrai, je n'aime pas plus que toi ces appels, Hal. Mais il faut que tu me rendes un service en vitesse.

— Tout ce que tu voudras, exception faite de ma femme, mon job ou ma vie.

— Il me faut un contact sur place. Connais-tu un indigène qui me donnerait un coup de main sans ameuter la terre entière ?

Après un court silence Brognola dit :

— Je crois. Peut-être, oui. Mais il faudra le contacter toi-même. S'il propose de t'aider, tu peux lui faire confiance.

— Un type du F.B.I. ?

— Non, surtout pas ! Je suis bien trop éloigné de ces gars-là par la bureaucratie administrative. As-tu de quoi écrire ?

— Oui, je t'écoute.

Brognola lui dit un nom et lui donna un numéro de téléphone puis ajouta :

— Il est jeune, il est intelligent et il en veut. Ça se pourrait qu'il soit ton homme, mais ne lui parle pas de moi, mon vieux, et sois prudent.

— Entendu, dit Bolan. Et merci.

— Je t'en prie. Je vais surveiller cette région comme un faucon dès demain matin. Fais-moi signe si notre homme ne te convient pas.

— Je n'y manquerai pas.

— C'est vraiment la nuit des coups de fil clandestins. Notre ami mutuel m'a téléphoné il y a quelques heures. Il voulait absolument te joindre.

— Je n'étais pas près du poste, expliqua Bolan. Que voulait-il ?

L'ami dont ils parlaient s'appelait Léo Turrin. Il était à la fois un important mafioso dans la famille de Pittsfield et un agent du F.B.I. travaillant sous les ordres de Brognola.

— Te prévenir, gronda Brognola, que les vieux de la *Commissione* complotent de nouveau ta mise à mort. Ils ont mis sur pied une fabuleuse équipe d'assassins pour défendre leurs intérêts à Atlanta.

— C'est tout ?

— Non. Le chef est un as de pique qui s'appelle Domino. Lui et ses hommes doivent atterrir à six heures. Dans moins d'une heure.

— Exactement.

— Eh bien ! voilà, mon vieux. Ils te cherchent. Notre ami m'a dit qu'ils étaient environ vingt-cinq, triés sur le volet.

— Comment se déplacent-ils ? En avion privé ?

— Oui, celui de la *Commissione*. Tu veux le numéro de vol ?

— Pourquoi pas ?

Bolan annota le numéro et dit :

— Merci, Hal. Je vais voir si je ne peux pas t'offrir un petit cadeau.

— Chaque fois que tu souffles sur ces fumiers, tu me fais un cadeau. Fais gaffe à tes fesses.

— Ce ne sont pas mes fesses qui les intéressent, Hal. Je ne suis pas assez joli.

— Alors fais gaffe au reste, et appelle notre ami dès que tu le pourras. Il s'inquiète, tu sais.

— Pas comme nous.

— Non, pas comme nous.

Bolan sourit en pensant à quel point leurs conversations se ressemblaient toujours puis raccrocha et regagna la voiture dans laquelle se trouvait la fille.

C'était bel et bien une Corvette – Reynolds avait visé juste – qui était tellement gonflée qu'elle semblait posséder sa propre identité. Elle ne se comportait absolument pas comme une voiture normale et donnait l'impression constante d'une bête féroce qui voulait rugir, se cabrer et s'envoler.

Il sourit à la fille, mit le contact et quitta le parking du supermarché sur les chapeaux de roue. Lorsque la force de l'accélération qui les plaquait aux sièges se fit un peu moins sentir, Bolan demanda :

— Combien de temps faut-il pour aller à l'aéroport ?

— Vous allez m'envoyer quelque part ?

Bolan secoua la tête.

— Non, mais je voudrais m'y trouver pour accueillir un vol qui arrive à six heures.

La fille jeta un coup d'œil sur l'horloge du tableau de bord.

— Prenez la 285. Heu !... tournez à droite au prochain feu.

Les rues étaient désertes et, en trois minutes, ils avaient rejoint la nationale. Pendant ce temps la conduite absorbait tellement Bolan que la conversation était réduite au strict nécessaire.

— Comment y êtes-vous arrivé ? demanda enfin la fille.

— A quoi ?

— Vous êtes entré dans cette maison et vous en avez pris le contrôle. Ils étaient tous à faire des courbettes et obéir à tout ce que vous leur disiez. Charles vous a appelé par un autre nom. Comment y êtes-vous arrivé ?

— Comme un illusionniste, expliqua Bolan. Je crée une image qu'ils attendent d'un certain personnage. Je me sers de leurs stupides habitudes contre eux. C'est le prix qu'ils payent pour leurs intrigues.

— Mais ils vous regardaient et il n'y en a pas un qui vous ait reconnu.

— Qu'est-ce qu'un visage ? Rien d'autre qu'un ensemble de traits. Il faut y adjoindre une personnalité. C'est à ce moment-là que je

compose une personnalité qui leur paraît familière.

— Moi, je ne pourrai jamais oublier votre visage, dit-elle.

— Eh bien ! moi, je ne pourrai jamais oublier votre corps, fit Bolan en s'esclaffant. Vous aussi vous êtes illusionniste.

Elle se mit à rire puis lui confia :

— Ça les obligeait à garder leurs distances. Je jouis d'un certain standing dans la maison de Charles. Pas un n'osait me mettre la main dessus.

Cela expliquait sa nudité lorsque Bolan l'avait découverte, mais ne répondait pas à toutes les questions qu'il se posait à son sujet.

Lorsqu'ils se trouvèrent sur la rampe d'accès de l'autoroute et commencèrent à dépasser les quelques voitures qui roulaient à la vitesse légale, la fille prit le micro et brancha la radio C.B.

— D'accord ? fit-elle. Je me servirai d'une autre identité. Il vaudrait mieux savoir s'il y a des flics sur l'autoroute. Ce n'est pas le moment de se faire arrêter pour un P.V.

— Pourquoi pas ? fit Bolan en souriant.

Sa voix et son visage subirent une étonnante transformation tandis qu'elle s'adressait aux divers routiers.

— Ici l'Etoile matinale, chuchota-t-elle d'une voix sensuelle. Je cherche un gros semi sur la 285, direction nord…

Un type lui répondit aussitôt dans le jargon qui était particulier aux routiers radiophoniques.

— C'est le Hibou hurlant qui t'écoute et te parle, ma jolie. Je viens de quitter Orlando et je fonce au nord, pied au plancher. Reviens donc m'éclairer de tes feux.

La fille sourit à Bolan puis reprit sa voix sexy :

— Tu me plais, Hibou hurlant, et j'aime ton allure. Je roule vers le sud pour tout éclairer au passage. Regarde derrière toi, dis-moi ce que tu vois…

— Bonté divine ! s'écria le routier. Je t'ai demandé de m'éclairer de tes feux, pas de me chasser de la route ! Que conduis-tu, jolie chose ?

— Les affaires avant tout, fit-elle avec insistance. Regarde derrière toi, mon Hibou…

— Je ne sais plus, ma jolie, j'ai un torticolis… Non, t'en fais pas, je ne te mentirai pas. Il n'y a pas une seule voiture à damiers sur la chaussée. Tu peux filer jusqu'à la frontière de la Floride dans ton bolide – à moins que tu ne préfères prendre un verre ?

La fille s'esclaffa doucement dans le micro.

— On se retrouvera un jour, mon Hibou. Merci pour les infos et bonne route. Fais comme si je t'avais roulé un patin et pense à l'Etoile qui file au sud…

— Je ne ferai que ça, belle chose. Bonne chance…

La fille posa le microphone et s'adressa à Bolan :

— Vous pouvez y aller, il n'y a pas de flics.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, dit-il sans pourtant accélérer. Nous avons bien assez de temps pour arriver à l'heure.

— Vous avez la trouille, dit-elle en plaisantant. Et en plus vous n'appréciez pas mon petit numéro au micro.

Bolan haussa les épaules.

— Ça doit être marrant pour les routiers.

— Ce n'est qu'un jeu pour s'amuser, dit-elle en se détournant pour fixer la route.

— Dites, c'est votre voiture et votre radio. Ce n'est pas à moi de critiquer.

— C'est vrai, dit-elle. Ni à vous ni à d'autres. Mais où est le mal ? Dites-le-moi. Ce n'est qu'un jeu, et tout le monde le sait. Je ne pourrais jamais parler comme ça à un homme face à face. J'éclaterais de rire. Mais à la radio c'est anonyme et le nom de code vous permet d'adopter une seconde personnalité. C'est ce qui rend la chose amusante. Vous vous servez souvent de la C.B. ?

— Non, pas tellement, dit Bolan.

— C'est pour ça que vous ne comprenez pas.

— Mais si, je comprends, protesta-t-il.

— Pas du tout, insista-t-elle. J'ai une théorie. Je crois que la C.B. révèle la vraie nature de l'homme.

— Ah oui ?

— Le phénomène de la C.B. tend à montrer qu'il y a un type bien qui se cache soigneusement derrière le visage renfermé de l'homme de la rue. Tout le monde se montre gentil, ouvert et chaleureux à la radio. Avant, je me posais des questions à ce sujet. J'étais persuadée qu'il n'y avait que des types bien qui parlaient sur les ondes. Puis un jour, j'ai eu la surprise de ma vie. J'ai découvert que l'un de mes meilleurs copains anonymes était un monsieur odieux qui habite la même rue que moi. Un type franchement désagréable. Il fait peur aux enfants. Une horreur, quoi ! Mais il devient un amour dès qu'il branche sa radio. Son nom de code est Chaton. Sa personnalité est

complètement différente. Vous voyez, quand il commence à communiquer dans l'anonymat, il révèle sa personnalité profonde, parce que personne ne sait qu'il a affaire au Monstre de Paces Ferry Road.

— C'est votre théorie ?

— En bref, oui. Tout le monde préférerait se montrer doux et gentil. C'est l'instinct naturel. Mais nous adoptons tous des personnalités agressives pour faire face aux autres. Un psychologue pourrait sûrement expliquer le phénomène. A la radio nous ne sommes qu'une voix anonyme et personne ne nous reconnaît, alors on peut se laisser aller à être aimable et gentil. C'est de l'illusionnisme comme vous disiez, mais dans l'autre sens.

— C'est intéressant, avoua Bolan. Je vais y réfléchir.

— C'est la même chose avec la sexualité.

Bolan lui jeta un bref coup d'œil.

— Comment ? fit-il bêtement.

— C'est meilleur de faire l'amour quand c'est anonyme.

Bolan s'esclaffa.

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais essayé. Vous, oui ?

— Moi, oui, lança-t-elle d'une voix presque menaçante.

Elle se tut aussitôt et ne semblait pas prête à lui donner de plus amples détails. Bolan n'insista pas. Ce sujet ne le concernait pas – pour l'instant.

Ils roulèrent en silence. Lorsqu'ils virent apparaître l'aéroport tout éclairé, elle lui dit :

— C'est là. Prenez la prochaine sortie.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Vous n'avez pas un nom de code ?

— J'en ai plusieurs, mais pas pour les transmissions C.B.

— Je pourrais vous en donner un. Supermec.

— Merci bien, fit Bolan.

— De rien. Au fait, pourquoi allons-nous à l'aéroport ?

— Je veux voir un groupe de chasseurs de têtes.

— Quoi ?

— Il y a des types qui arrivent dans le seul but de me couper en petits morceaux, expliqua Bolan. Je veux savoir qui ils sont.

— J'ai peut-être tort, dit-elle.

— Comment ?

— Ma théorie ne doit pas s'appliquer à tout le monde de la même façon.

— On parle de quelle théorie, à présent ?

— Des deux. Je verrai bien. Je vous tiendrai au courant.

Bolan sourit et prit la rampe qui menait à l'aéroport.

Cette conversation ne lui avait rien appris d'utile pour sa mission, mais il avait bien le temps de se renseigner ultérieurement. Il était plus important qu'il ait établi des rapports amicaux avec la belle-sœur du capo d'Atlanta.

Cette guerre, se dit Bolan, est de plus en plus intéressante.

CHAPITRE VII

L'aéroport qui desservait Atlanta était l'un des plus importants aux Etats-Unis mais à six heures moins le quart il n'y avait presque pas de passagers et très peu d'activité. Bolan se promena parmi les rares voyageurs et vit enfin un agent de sécurité. Il l'épingla au passage, l'attira dans un coin tranquille et lui montra une carte d'identité en annonçant :

— Je n'ai pas beaucoup de temps. Il faut que je sache dans quel coin les passagers d'un avion particulier débarqueraient. Un gros avion.

Le flic le contempla d'un air bête et endormi.

— Il faudrait consulter les lignes, dit-il.

— Je vous ai déjà dit que c'était un avion privé, mon vieux. Où débarquent-ils leurs passagers ?

— Ben ! je n'en sais rien. Il faudrait demander à la tour.

— Qui est l'officier de service ? grinça désagréablement Bolan.

— Le capitaine Newly. Jim Newly. Vous descendez d'un niveau et vous…

— Je trouverai, gronda Bolan.

Il fixa l'écusson numéroté de l'agent de sécurité comme s'il voulait s'en souvenir puis parut changer d'avis. Il baissa la voix, devint confidentiel :

— Entre nous, que pensez-vous de Newly ? Est-ce que je peux compter sur lui pour faire un coup fédéral ? J'ai besoin d'aide et je n'ai pas le temps d'alerter mes collègues.

L'agent hésita entre une grimace et un sourire.

— Dites-lui de sortir son pétard. Il adore ça. Il fera tout ce que vous voudrez.

— Il en veut, hein ?

— Comme personne.

Bolan lui envoya une tape amicale sur l'épaule et le planta là. Effectivement, il ne disposait plus de beaucoup de temps et il fallait bien trouver un plan quelconque. A moins dix il découvrit le bureau du chef de sécurité. Deux officiers en uniforme vérifiaient la feuille de service qui était épinglée au mur et une jeune femme en blouse tachée rangeait des papiers dans un tiroir de bureau. La porte d'un

petit bureau était restée ouverte et Bolan put apercevoir un type en complet froissé qui avalait un café et des beignets en lisant son journal.

Bolan examina le capitaine Newly tandis qu'il passait devant les deux types en uniforme. C'était un homme d'environ quarante ans, de taille et de corpulence moyennes, un peu gras peut-être, mais avec un visage de loup à peine apprivoisé.

— C'est vous Newly ? demanda Bolan.

— C'est moi. Que puis-je pour vous ?

Bolan ouvrit son portefeuille et le tendit rapidement.

— Mackey, du Trésor, annonça-t-il en refermant le portefeuille qu'il rangea aussitôt dans sa poche intérieure. Ne vous levez pas – juste un petit service à vous demander.

Il tendit une feuille de papier au capitaine.

— Un avion privé qui arrive en provenance de New York. Il doit être en contact avec la tour en ce moment. J'aimerais savoir où il va débarquer les passagers.

— Facile, répondit le capitaine en prenant le téléphone.

Il parla un moment à la tour, apprit ce que voulait savoir Bolan, puis raccrocha et lui donna les renseignements.

— Rien d'autre, heu…

— Mackey.

— C'est ça.

Bolan fit semblant d'hésiter puis se lança :

— Ecoutez, c'est une simple surveillance de routine. Mais si vous pouviez me prêter deux ou trois hommes, ça m'arrangerait. Quoique je ne pense pas rencontrer de résistance mais…

Le capitaine se mit à sourire et se leva.

— Aucun problème, dit-il. Je vais venir aussi. J'ai encore oublié votre nom.

— Mackey.

— C'est ça. Vous voulez un beignet, Mackey ?

Bolan refusa poliment.

— Alors on va se mettre en route, dit le capitaine.

Il saisit son gobelet de café et ameuta les deux hommes en uniforme au passage en sortant de son bureau.

Une fois qu'on lui avait donné le signal du départ, le capitaine ne perdait pas de temps. Bolan lui emboîta le pas.

— Vous me rendez service, Newly. Je vous suis reconnaissant.

— De rien. Vous êtes chez moi ici, sur mon territoire. Je ne voudrais pas qu'il s'y passe des choses sans être mis au courant. Hein ?

— Normal, affirma Bolan.

— Dites-moi franchement, Mackey, que se passe-t-il au juste ? Et ne me racontez pas de sornettes.

Bolan fit un grand numéro en insistant sur la discrétion de sa mission.

— Disons que nous voulons seulement vérifier l'identité de ces passagers, conclut-il.

— Tu parles, Charles ! lança le capitaine à qui on ne la faisait pas. Vous êtes dans quel département du Trésor ? Et ne me dites pas aux Renseignements parce que ces types-là, je les vois à mille bornes.

Bolan sourit puis lui dit en toute confiance :

— Vous savez qu'il se passe des choses très déplaisantes en Irlande.

Etant donné la lueur subite dans le regard du capitaine, Bolan conclut qu'on pouvait tout obtenir de lui à condition de ne pas lui dire quoi que ce soit de précis. Le capitaine avait l'esprit vif et ne tardait jamais à arriver à ses propres conclusions.

— Des armes, n'est-ce pas ? Vous prétendez donc qu'ils vont les faire passer par cet aéroport.

Bolan prit du recul.

— Je n'ai jamais dit ça, capitaine. Mais les possibilités sont… disons… possibles. D'après nos renseignements…

— Il faudrait un peu de muscle, non ? Ici, tout de suite. Pourquoi pas ? On devrait jeter un coup d'œil dans la soute à bagages.

Bolan faillit sourire quand il entendit le « on ».

— Ce serait un peu gros à ce stade, dit-il. Remarquez, Newly, si pendant que je les surveillais, vous découvriez une violation quelconque au règlement…

Le capitaine avait déjà mordu à l'hameçon et s'apprêtait à l'engloutir.

— Qui sont ces gens, Mackey ? Et pas d'histoires à dormir debout. Vous êtes dans mon aéroport, j'ai le droit de savoir ce qu'on veut y faire passer. Alors ?

Ils venaient d'arriver dans l'endroit désigné. Cette partie du hall était complètement vide. Une grande baie vitrée en saillie surplombait une rampe d'accès et une aire de service. Il y avait une

porte en acier près de la fenêtre qui donnait sur l'aire. Ils se trouvaient au rez-de-chaussée.

— Ils vont passer par cette porte ? demanda Bolan.

— Non, ils vont débarquer de ce côté de l'avion puis ils en feront le tour par l'arrière pour entrer dans cet autre bâtiment. Vous ne m'avez toujours pas répondu, Mackey. Qui sont ces gens ?

— La mafia, Newly.

Le capitaine écarquilla les yeux de plaisir et jeta un coup d'œil sur ses deux hommes en souriant largement.

— Voilà une belle prise ! s'extasia-t-il.

— Ça pourrait vous sauter à la figure, Newly, dit Bolan. N'essayez pas d'abattre ces hommes. Ils sont dangereux.

— On parle de combien de types ? demanda le capitaine.

— Un groupe. Nous croyons qu'ils sont venus pour une rencontre régionale.

Les yeux du capitaine s'illuminèrent de nouveau, mais cette fois son regard était inquiet. Sa voix, pourtant, était parfaitement calme et il dit :

— C'est logique. Vous avez entendu parler des histoires d'hier soir ?

— Nous sommes au courant, dit doucement Bolan.

Le capitaine prit le micro du petit émetteur accroché à sa ceinture et commença à demander des renforts en urgence.

Bolan fit semblant de se fâcher.

— Mais que faites-vous ?

— Doucement, le Trésorier ! gronda le capitaine. Cet aéroport est sous ma responsabilité. Faites votre boulot, je ferai le mien, il se peut que je fasse le vôtre en même temps. Vous êtes venu jeter un coup d'œil, contentez-vous de ça. Mais est-ce que ça vous plairait d'avoir leurs empreintes digitales ?

— Ça pourrait vous coûter cher, Newly.

— Je m'en fous, je suis riche, grinça le capitaine. Ne vous mêlez plus de mes affaires, Mackey !

L'avion était en vue et arrivait lentement sur l'aire de débarquement.

Les agents en uniforme ameutés par Newly arrivaient de tous côtés et prenaient place. Deux voitures avec gyrophare fonçaient sur l'avion dans l'intention de lui barrer la route.

Bolan s'adressa à Newly :

— Ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu, Newly. A moins que vous ne fassiez reculer cette horde de flics de pacotille, je n'aurai pas d'autre choix que de me retirer. Je ne plaisante pas.

— Je vais vous montrer ce dont les flics de pacotille sont capables, gronda Newly.

Il lança des ordres dans le micro de son petit émetteur, installa ses hommes et s'assura de chaque détail.

Il était peut-être un peu trop vif et il en voulait sûrement trop, mais il était d'une extraordinaire efficacité. Newly connaissait bien son boulot. Il sortît du hall, aboyant d'autres ordres. L'avion s'arrêta.

Bolan sourit, alluma une cigarette et prit position près de la grande baie vitrée en saillie.

Il n'y aurait pas de fusillade. Bolan en était sûr. L'ennemi était trop professionnel pour ça. Cela n'aurait aucun sens d'échanger des coups de feu avec les agents de sécurité d'un aéroport, surtout pour les hommes du calibre de ceux qui se trouvaient à bord de l'avion. Ils souffriraient l'humiliante fouille sans offrir de résistance.

Mais l'incident leur ferait perdre du temps, les énerverait et donnerait peut-être une possibilité d'action à Bolan.

Il se tint immobile et observa les hommes de Newly pendant le débarquement des chasseurs de têtes.

Le premier type qui descendit l'escalier portait une arme sous sa veste. Bolan le fixa avec attention pour se souvenir de son visage et le regarda pendant la fouille. Le type arborait une expression de lassitude, comme s'il était ailleurs et indifférent aux gestes brusques des policiers.

A six heures vingt les policiers avaient fouillé et interrogé vingt-trois hommes, et quelques agents étaient montés dans l'appareil pour le fouiller.

Newly entra dans le hall et s'approcha de Bolan en souriant d'aise.

— Je ne pensais pas que vous seriez encore dans le coin, Trésorier. Je vous croyais parti.

— Vous êtes un pro, Newly, dit Bolan. Et maintenant ?

— Rien, fit le capitaine d'un air détendu. Ces mecs possèdent tous des permis de port d'arme. Je n'en reviens pas. Le type qui leur a accordé le permis est un juge fédéral. Ils ont le droit de tirer sur les gens. Légal et tout. Néanmoins, je vais faire fouiller la soute et faire

faire une liste de tout ce qui s'y trouve. Passez dans mon bureau demain, je vous remettrai un double.

— Très bien, dit Bolan qui continuait à observer l'avion.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Il y en a un qui n'est pas encore sorti, dit Bolan. Leur chef.

C'est à cet instant que Bolan l'aperçut, sortant de l'avion entre deux agents en uniforme.

Cet homme qu'il n'avait jamais vu était sans aucun doute un as de pique. S'il avait eu une étiquette sur le front, cela n'aurait pas été plus évident. Son anatomie de tueur était due à son maintien, à la façon dont il se déplaçait, à la coupe de ses vêtements, à la façon dont il ne semblait jamais fixer un point précis mais qui observait néanmoins avec acuité tout ce qui l'entourait.

Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde et Bolan eut très nettement l'impression que l'autre l'avait également reconnu.

— Voilà votre homme, Newly, dit-il au capitaine. Passez-le à la moulinette. Découvrez sa véritable identité et vous aurez de quoi vous souvenir d'aujourd'hui.

Le capitaine regardait tour à tour le tueur puis Bolan, l'un dehors, l'autre dans le hall à ses côtés. Son regard était perplexe, intrigué. Des pensées confuses agitaient son cerveau.

Mais Bolan avait trop de respect pour le capitaine pour le berner encore. Il lui tendit la main.

— Bravo, Newly. Bon travail.

Puis il s'éloigna d'un pas rapide.

La guerre d'Atlanta se corsait. Bolan devait encore établir ses lignes. L'ennemi pouvait toujours l'encercler.

Il lui fallait partir en reconnaissance et glaner quelques renseignements avant que la police n'envahisse le territoire qu'il comptait raser.

Il lui fallait aussi protéger deux alliés qui avaient confiance en lui, et qui pourraient en pâtir s'il ne prenait pas toutes ses précautions.

Il monta dans la Corvette et dit à la fille :

— Allons-y, miss Super-chatte. Prenez le micro. C'est le moment de s'en servir.

CHAPITRE VIII

Récemment nommé chef du groupe antigang fédéral en Georgie, David Ecclefield était peut-être un peu jeune pour son poste, mais aucun des hommes sous ses ordres n'y trouvait à redire. L'esprit vif et les réactions fougueuses du jeune chef garantissaient qu'Ecclefield n'était pas fonctionnaire à s'enliser ni à sombrer dans la sénilité précoce. Il était dur, et faisait peu de cas des règles normalement respectées par ses pairs. Mais les choses ne s'étaient pas forcément améliorées depuis son arrivée en Georgie.

Quelques jours plus tôt il s'était rendu à Washington pour consulter ses supérieurs et il avait fini par frapper la table de son poing en expliquant que le vieux Sud avait changé, surtout dans les milieux du crime.

— Oubliez le folklore ! s'était-il rageusement écrié. Les plantations, le coton et les esclaves ont disparu ! Scarlett O'Hara est un personnage dans un bouquin démodé ! *Autant en emporte le vent* n'est plus dans le coup ! Essayez de comprendre que le maire d'Atlanta est *noir* ! La région d'Atlanta est l'une des plus populeuses des Etats-Unis. C'est la capitale de toute l'industrie du Sud-Est, et le centre culturel le plus important. Elle possède des équipes de football, de basket et de base-ball de renommée mondiale. Des auteurs, des peintres et des sculpteurs s'y sont installés. C'est une ville du vingtième siècle, messieurs. Il y a plus de mille industries de toutes sortes. On y construit des avions, on y fabrique de l'engrais, on y monte des voitures, on y fait des conserves, des produits surgelés, du papier et des meubles. Trois routes nationales s'y croisent. L'aéroport est l'un des plus actifs des Etats-Unis. Il y a trois journaux quotidiens, trente-huit stations de radio et de télévision. C'est un centre financier, le siège d'une des banques de la Réserve fédérale. C'est une ville complexe, en plein essor. C'est pour ça que la mafia s'y est installée. Vous ne pensez pas qu'elle y soit venue pour goûter les délices de la cuisine sudiste, tout de même.

Se donnant à peine le temps de reprendre son souffle, il avait poursuivi :

— La région métropolitaine d'Atlanta se compose de quinze comtés et d'une multitude de petites villes. Le nombre d'organismes policiers est incalculable et il m'est pour ainsi dire impossible de les contrôler tous. Je ne peux rien faire d'efficace avec une poignée d'agents et quelques experts légaux. Vous me demandez pourquoi le crime organisé augmente ? Regardez vos statistiques. Dans l'index du crime, Atlanta se situe quelque part entre New York et Washington. Combien d'agents fédéraux y a-t-il à Washington ? Combien à New York ?

Ce discours n'avait pas été mal pris, mais certains avaient froncé les sourcils. Ecclefield n'avait rien obtenu. On lui avait fait quelques vagues promesses et offert des excuses.

On avait fait valoir que le département avait de nombreux problèmes à ce moment-là – des problèmes graves. Le *Justice Department* n'avait jamais autant attiré l'œil des critiques. La seule solution était de se faire oublier temporairement. Le public demandait qu'on réduise l'effectif du gouvernement fédéral; il était donc impossible de lui envoyer des agents supplémentaires.

Le lendemain de son retour de la capitale, Ecclefield se trouvait à son bureau et potassait les rapports de police ainsi que ceux établis par les pompiers, concernant l'incident qui s'était passé la veille près de Kennesaw. Ecclefield lisait rapidement et retenait presque tout grâce à sa fabuleuse mémoire. Néanmoins, il avait parcouru les rapports plusieurs fois, lorsque le téléphone se mit à sonner.

La voix de son interlocuteur était polie mais froide, et le ton qu'il avait en imposait. Ecclefield écouta.

— Ecclefield à l'appareil.

— Est-ce que votre ligne est propre, Ecclefield ?

— Je l'espère. Qui est à l'appareil ?

— Il vaut mieux que je ne vous le dise pas. Vous comprendrez en me parlant.

— Formidable. De quoi allons-nous parler ?

— Le crime organisé est votre spécialité, non ?

— Exact. Quelle est la vôtre ?

— La même que vous, mais je m'y prends un peu différemment. Est-ce que le nom de Charles Sciaparelli vous dit quelque chose ?

— Nettement, mon ami.

— Alors voici un détail de plus pour vos dossiers. Sciaparelli dirige l'opération Bluebird grâce à un homme de paille. C'était son

Q.G. de contrebande. Il s'en servait pour transporter des armes, de l'alcool et des drogues. Vous me suivez ?

— Pas à pas. Est-ce que je peux m'appuyer sur ces renseignements pour agir ?

— Oui, mais vous ne découvrirez rien qui rattache Bluebird aux affaires de Sciaparelli. Les revenus sont recyclés à travers diverses sociétés puis blanchis dans des affaires légales. Recherchez un certain Walters qui est un petit génie de la finance. C'est lui qui s'occupe des détails. Vous découvrirez les transactions dans ses livres de comptes, si vous arrivez à les éplucher, et si vous arrivez à les saisir.

— Attendez, je prends des notes. Walters… avec un S ?

— C'est ça. Son bureau se trouve près de Five Points.

— Entendu. Revenons à Bluebird. Que pouvez-vous me dire là-dessus ?

— Que ça a bien brûlé.

Ecclefield s'esclaffa.

— Bon ! je vois. O.K. ! C'est donc vous ?

— C'est moi, oui. Vous ne vous sentez pas souillé ?

— Pas le moins du monde. Très honoré, au contraire. Pourquoi moi ?

— Parce que je dois observer certaines règles de conduite. Si je me trompe ça peut me coûter la vie, alors je fais très attention. On m'a laissé entendre que vous ne me seriez pas forcément fatal.

— Ah ! Je vois. Non, d'ailleurs, je ne vois pas. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Une trêve. Une collaboration entre vos hommes et moi dans le but d'un échange de renseignements.

— Ça me paraît… voyons, ça me paraît…

— Moi, ça me paraît impossible. De mon point de vue en tout cas.

— Non, non. J'essayais de me rendre compte de ce que ça pourrait me coûter.

— Rien du tout. Ou beaucoup. Ça dépend de vous. Il faut que je sache tout de suite, Ecclefield. C'est oui ou c'est non ?

— C'est oui. Peut-on se voir ?

— Dans Grant Park dans une heure. Allez-y en voiture de patrouille équipée d'une radio V.H.F. Donnez-moi la fréquence, je vous trouverai.

Ils établirent un code de communications et Bolan raccrocha.

Ecclefield posa lentement le combiné, sortit de son bureau et appela son assistant. Il annula toutes les directives précédentes et fit mettre ses hommes en attente. Puis il passa deux coups de téléphone à l'hôtel de ville. Il parla d'abord à un juge fédéral et ensuite à un avocat fédéral. Les deux conversations le rendirent extrêmement optimiste.

Aussitôt il téléphona à Washington et finit par obtenir son chef suprême.

— Je me trouve dans une situation assez extraordinaire, monsieur Brognola, dit-il. Sans entrer dans le vif du sujet, je me demandais si vous ne pourriez pas me conseiller.

— Vous n'avez pas d'amis à Washington, David, lui répondit Brognola.

— Je le sais, monsieur. Justement, à ma grande surprise, je crois que j'en ai découvert un, ici, à Atlanta.

— Tant mieux pour vous, dit Brognola. Ne le prenez pas à la légère.

— Merci, monsieur. Je suis heureux que vous compreniez.

— C'est, hélas ! tout ce que je peux faire,

— Oui, monsieur.

Ecclefield raccrocha, fit tourner sa chaise et contempla le soleil qui se levait sur Atlanta. Il posa les pieds sur le rebord de la fenêtre, alluma une cigarette et considéra la journée sous un angle nouveau.

Il y avait d'autres policiers qui discutaient dans un autre quartier d'Atlanta. La conférence allait bon train, mais le ton était assez différent. Au nombre de douze, les participants venaient de différents comtés et villes avoisinantes. Certains portaient un uniforme, d'autres étaient en civil. Il n'était pas question de rang entre ces hommes, ils étaient tous égaux dans les affaires qu'ils menaient ensemble. Leur rencontre se passait dans un grand espace vert où normalement les jeunes de la ville faisaient du sport.

Ils se trouvaient près de leurs voitures et ils fumaient et se repassaient une bouteille de scotch tout en parlant du problème qui les concernait.

— C'est insensé ! Qu'est-ce qu'on peut faire contre ce type ? Tous les poulets de New York, tous ceux de Chicago et tous ceux de Los Angeles n'en sont pas arrivés à bout.

— Il est rayé ton disque, Billy Bob.

— Oui, mais vous m'avez compris.

— Ce qui ne change rien. Il faut l'arrêter avant qu'il ne fasse sauter la baraque.

— Il s'est peut-être arrêté de lui-même. Il a fait son coup quand ? Il y a déjà huit heures, neuf heures ? Il est possible qu'il soit déjà loin.

— Randy a peut-être raison. Je possède un dossier sur ce type. Il passe à l'attaque puis il disparaît aussitôt. Dès qu'on s'aperçoit qu'il est quelque part, il en est déjà parti.

— Non, malheureusement. Ils ne vont pas s'en tirer aussi facilement. S'il a eu connaissance de Bluebird, c'est parce qu'il connaît toutes les autres opérations. Ils sont inquiets.

— Il y a de quoi. Bluebird était le grand centre. Je parie qu'ils ont perdu gros hier soir.

— Des millions. D'autant plus qu'ils ne sont sûrement pas assurés.

— Evidemment. Comment veux-tu assurer de la marchandise volée ?

— A mon avis, ces gars s'assurent comme ils veulent. Tu parles ! je te parie qu'ils ont même des cabinets d'assurances dans leurs affaires.

— Possible. Ils ont un peu de tout.

— Résumons-nous, les gars. Il n'y a pas un seul de nous qui plaint ces types. On se fout bien de ce qu'ils ont perdu, sauf dans la mesure où ça commence à nous coûter du fric personnellement. Après tout, c'est sur *nôtre* territoire que ce type fait du grabuge.

— Le chef a raison. Il faut nous décider à faire quelque chose.

— Moi je ne sais pas ce que je deviendrais sans mon territoire. Je viens d'acheter cette nouvelle bagnole – une pure merveille – qui me coûte la peau des fesses. Sans mon territoire je ne pourrais plus payer l'entretien et ne parlons pas des remboursements.

— Voilà l'ennui. Nous en dépendons tous. Qu'est-ce qui va se passer si tous nos territoires tombent ? Le banquier d'Henry est tombé hier soir à Kennesaw. Où est-ce qu'il va trouver son enveloppe à la fin de la semaine, Henry ? Au cimetière ?

— Oh ! je me débrouillerai. Ne vous en faites pas pour moi.

— Mais ce n'est pas juste, Henry. Tu le sais bien. Je propose qu'on fasse une collecte pour qu'Henry touche sa part. Nous sommes tous dans le coup ensemble, pour le meilleur et pour le pire.

— On en reparlera tout à l'heure, Billy Bob. Pour l'instant le problème à résoudre s'appelle Mack Bolan. Il faut l'abattre.

— Je n'aime pas beaucoup cette façon d'envisager la chose, chef.

— Non, le chef a raison. Autant en parler librement.

— Tu as raison et Henry a raison. Dieu sait, on ne parle pas de commettre un meurtre. Nous ferons simplement notre devoir de policier.

— Exactement. Mais on le fera avec un peu plus de conviction.

— On est complètement couverts. L'ordre du jour est de tirer à vue. Il suffit d'avoir la foi.

— Il suffit de se décider.

— Exact.

— Heu !... on dit qu'il ne tire jamais sur des flics.

— J'espère pour toi, Billy Bob, que tu ne prends pas ces sornettes au sérieux. Et j'espère que tu ne sortiras pas ce soir avec ton écusson bien en vue dans le très vague espoir de ne pas morfler.

— Déconne pas ! Faut pas charrier ! Vous savez bien ce que je voulais dire.

— Nous savons parfaitement ce que tu voulais dire, Billy Bob. Tu n'as aucune envie de le descendre, ce type. C'est humain. Nous te comprenons, nous sommes tous humains, mais nous savons aussi qu'il faut absolument l'arrêter. N'est-ce pas, Billy Bob ?

— C'est bien ce que je disais tout à l'heure.

— D'accord. Donc, ce n'est pas une décision que nous avons à prendre. C'est un ordre et nous devons obéir. Cette rencontre est une réunion pour discuter de la stratégie à adopter. Nous connaissons tous les points chauds. C'est un atout pour nous. Nuit et jour on les garde sous surveillance. Comme d'habitude, mais avec un peu plus de sérieux.

— Il faut tout de même pas nous faire remarquer par un surcroît de zèle. Si les fédéraux comprennent notre manège, ils seront aussi mauvais que Bolan.

— Le chef a raison. Il faut être méfiants.

— O.K. ! Voyons le programme.

— Vas-y. Prends mon carnet. J'ai déjà établi la patrouille.

— Je vois. Bon ! si on...

Ainsi se déroula le premier matin de la guerre d'Atlanta.

Si ces policiers arrivaient à leurs fins, il n'y aurait pas un second lever de soleil pour Mack Bolan.

CHAPITRE IX

La réaction officielle de la police fut d'organiser une unité de riposte et d'attaque, composée de divers organismes des forces de l'ordre et du bureau local du F.B.I.

Mais le centre de contrôle n'existait, en fait, que sur papier, malgré le Q.G. qui était installé à la préfecture d'Atlanta.

Théoriquement l'unité d'attaque était un groupe impressionnant dont les possibilités d'action paraissaient infinies. Mais les hauts fonctionnaires savaient qu'on se leurrait étant donné que les différentes agences ne voudraient jamais coopérer. En effet, le passé avait prouvé que les forces de l'ordre avaient souvent du mal à s'entendre.

Néanmoins, le R.C.C. – *Reaction Control Center* – établit des plans de guerre dès neuf heures du matin.

Vers les neuf heures vingt un homme armé passa comme la foudre dans plusieurs bureaux dans le quartier de Five Points où se trouvaient les banques et les organismes financiers de la ville. Cette série d'agressions prouva une fois pour toutes que la police n'était pas à la hauteur. A neuf heures trente les rangs des dirigeants du crime organisé à Atlanta avaient été décimés. Cinq hommes avaient été exécutés avec leurs gardes du corps.

L'officier de service du R.C.C. se plaignit à ses supérieurs :

— Impossible de réagir avec une rapidité suffisante. Nous n'avons pas les structures nécessaires. Le premier rapport nous est arrivé à neuf heures vingt-six. Les autres ont suivi quelques minutes plus tard. Il aurait fallu couvrir tout le quartier. En cinq minutes nous avons encerclé le quartier, mais ce salaud avait déjà disparu.

Les stratèges de la police regagnèrent leur salle de conférences en constatant qu'il leur était impossible de tout prévoir.

Au même instant et faisant allusion à la catastrophe, un sous-lieutenant du Milieu appela chez Sciaparelli :

— Je ne sais pas comment il a fait. Mais il l'a fait. Nous avions tout prévu. Il y avait un garde supplémentaire avec chaque homme. Il a même tué les gardes. Je n'ai jamais vu ça. Où sont ces New-Yorkais

qu'on nous a promis ? Moi, je ne pourrai jamais résister seul à ce type !

Sciaparelli reçut un second appel quelques minutes plus tard.

— Il a pillé votre bureau de Five Points, monsieur ! Il a vidé le coffre et il a mis le feu. On essaie encore de tirer ce qu'on peut des cendres… comment ? Je ne sais pas, monsieur. Ils s'en sont aperçus à neuf heures dès l'ouverture des bureaux.

A dix heures précises, devant le monument du *Civil War Cyclorama* dans Grant Park, David Ecclefield ouvrit la portière de sa voiture de patrouille et un grand type en costume beige, qui portait des lunettes de soleil aux verres jaunes, monta près de lui. La rencontre avait été réglée quelques minutes plus tôt grâce à des indications codées, données sur la fréquence de la police.

— Dégageons, dit le grand homme en s'installant.

Ecclefield démarra aussitôt. Ils quittèrent le parc et roulèrent le long de Southeast Boulevard.

Bolan posa un attaché-case sur la banquette arrière et expliqua :

— Je vous donne quelques munitions. Ne me demandez pas comment j'ai obtenu ces dossiers. Je ne vous dirai rien qui puisse vous mettre en danger. Encore un ou deux faits et vous pourrez boucler Sciaparelli et ses hommes à tout jamais. Vous aurez besoin des livres de comptes de Walters et malheureusement je ne sais pas où il faudrait les chercher. Plus tard, peut-être.

Ecclefield scrutait Bolan d'un regard franchement curieux. Pourtant, malgré ses mains moites, il ne voulait pas donner l'impression qu'il était fortement impressionné par l'homme qui se trouvait à ses côtés.

— Qu'est-ce qu'il y a dans l'attaché-case ? demanda-t-il d'une voix moins assurée que d'habitude.

— Des codes financiers. Vous y trouverez sûrement la clef du code des comptes de Walters. Il faudrait que vous sachiez aussi que les livres de comptes officiels ont été brûlés; ils n'existent plus. Les employés de Sciaparelli ne pourront jamais les reconstituer parce qu'ils n'étaient qu'un tissu de mensonges et de manipulations. Si vous parvenez à découvrir les livres de Walters, saisissez-les. Ils ne pourront jamais s'innocenter.

— Incroyable, s'émerveilla Ecclefield. J'ai déjà pris des renseignements sur Walters et mes gens ont démêlé l'aspect légal de la chose. Heu !… qu'avez-vous fait depuis une heure ?

— Il vaut mieux que vous ne l'appreniez pas, suggéra Bolan.

— Ah ! bon. D'accord. Mais je viens d'entendre certaines choses assez stupéfiantes. D'après la radio, le quartier de Five Points a été blitzé il y a une demi-heure.

— Incroyable, ironisa Bolan.

— Vous êtes un drôle de personnage, monsieur… Mais vous ne vous êtes jamais présenté.

— Certains m'appellent Striker – celui qui attaque.

— Ça vous va bien. Ça pourrait coller à des tas de gens, d'ailleurs. Moi par exemple.

Bolan lui sourit rapidement.

— Je vous l'avais déjà dit, Ecclefield. Nous faisons le même métier. La différence entre nous est la méthode employée.

— La différence entre nous, rétorqua Ecclefield, est l'efficacité. Je vous envie votre liberté, mais pas les dangers que vous encourez. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Striker ?

— Vous pouvez détruire l'empire de Sciaparelli. Moi, je peux tuer, et c'est assez efficace, mais ce n'est pas permanent. Comme la salamandre, l'organisation renaîtra de ses cendres. Vous, vous pouvez aller jusqu'au bout et disperser les cendres.

— Je vous promets de faire de mon mieux, dit Ecclefield. En fait, je suppose que je suis davantage éboueur que bourreau. Mais je suppose également que vous vous donnez moins d'importance que vous n'en avez. Ce n'est pas si simple que ça, n'est-ce pas, de tuer ? Qu'est-ce qui vous pousse à continuer, Striker ?

— La pourriture, David. Ce sont les vies perdues, les rêves brisés, les hommes corrompus par douzaines qui me tordent les tripes. C'est cette organisation qui détruit et brûle tout ce qu'elle touche qui me tord les boyaux. Je continue, que voulez-vous que je fasse d'autre ?

— Je crois avoir compris, soupira Ecclefield.

C'est ce que je pensais. Vous n'êtes pas un mercenaire.

— Je n'ai jamais prétendu l'être.

— Mais parfois la presse vous attribue ce rôle. Parfois elle vous décrit comme l'assassin qui se prend pour Dieu. Je n'avais pas plus cru la première version que la seconde. Je vous avais toujours pris pour un homme qui se consumait de rage et qui avait trop de courage pour abandonner le navire.

— Merci pour ce joli compliment, fit Bolan. Vous pouvez me déposer à présent. Là où vous m'avez pris.

— O.K. ! Mais lorsque vous m'avez téléphoné, vous m'avez parlé d'un échange de renseignements. Pour l'instant c'est à sens unique. Que voulez-vous savoir ?

— Il se peut que je le sache déjà.

— J'aimerais pourtant faire plus que ça. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir.

— Quand le moment sera venu, David, vous le saurez.

— O.K. ! J'attendrai.

Ils roulèrent en silence puis Ecclefield annonça :

— J'ai parlé à Brognola.

— Tant mieux.

— J'ai entendu des choses sur lui.

— Pas de ma part en tout cas.

Le jeune homme soupira.

— Non, pas de vous, c'est vrai.

Il soupira de nouveau et tapota le volant.

— Un jour, j'espère qu'on m'acceptera dans le club, Striker.

— Vous avez déjà été admis. Une fois qu'on commence ce petit jeu, il n'est plus question de faire machine arrière.

Ecclefield arrêta la voiture et Bolan en descendit. Il se pencha près de la fenêtre pour dire :

— Bonne chance.

Puis il claqua la portière et s'éloigna rapidement, disparaissant presque aussitôt.

— Bonne chance, murmura Ecclefield.

Il savait que la chance lui avait souri; il s'était découvert un ami. Peut-être même plusieurs amis.

CHAPITRE X

Il était un peu plus de dix heures lorsque le convoi de limousines repassa devant la grande villa de Paces Ferry Road. Mellini l'avait observé lors de sort premier passage. Les types dans les grosses voitures avaient longuement observé la maison et les hommes qui se trouvaient dans le parc.

Comme une colonne funéraire, les cinq voitures noires s'immobilisèrent devant l'entrée puis commencèrent à pénétrer dans le parc, empruntant l'allée circulaire qui menait de la rue jusqu'à la maison.

Mellini claqua les doigts en faisant les cent pas sur le perron.

— Allez ! Allez ! Venez ! marmonna-t-il impatiemment.

La première voiture était à peine entrée dans l'enceinte lorsque trois portières furent brusquement ouvertes. Des hommes jaillirent de la voiture et partirent en éclaireurs tandis que le cortège reprenait son allure d'escargot.

Tendu et extrêmement énervé, Mellini dégringola les marches du perron et courut vers les éclaireurs en gueulant :

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? Dépêchez-vous de monter ici !

Un homme aux traits froids le contempla avec dédain puis fit signe aux véhicules d'avancer.

Deux hommes partirent faire le tour de la maison, et deux autres continuèrent jusqu'au fond du parc.

Mellini n'avait jamais rien vu de pareil. Qu'est-ce qu'ils se croyaient, ces mecs ? Les gardes du corps du président des Etats-Unis ?

Aussitôt après, les voitures bondirent en avant, se serrant les unes contre les autres et arrivèrent sous le portique, pare-chocs contre pare-chocs, dans un crissement de pneus. Toutes les portières s'ouvrirent simultanément, les hommes surgirent tous de leurs sièges en même temps. Le groupe parut exploser. Deux hommes montèrent les marches et passèrent devant Mellini sans lui dire un mot. D'autres partirent en groupes au fond du parc. Un petit noyau se planta au bas des marches pour observer la situation.

Mellini retrouva sa voix et s'adressa au petit groupe à ses pieds :

— Je vous ai vu passer la première fois. Vous ne m'avez pas entendu gueuler ? Mais où donc étiez-vous passés ? Putain ! Frankie avait dit que…

— Qui es-tu ?

L'homme qui avait posé la question avait un visage dur. Il se tenait au centre du groupe.

— Je suis Mellini.

Encore sous l'influence des éloges de Frankie, Mellini éprouva une certaine déconvenue.

— Et après ?

— Heu !… je suis le chef d'équipe. Mais où donc étiez-vous passés ? Frankie nous a dit que vous arriviez tout de suite. On n'est déjà pas nombreux ici, et ce type a foutu le bordel dans toute la ville.

L'homme à la voix froide monta les marches.

— Qui est Frankie ?

— Comment, qui est Frankie ? Mais vous n'êtes pas…

Mellini se rendit subitement compte qu'il avait affaire à un second as noir.

— Domino, dit l'homme en guise de présentations. Qui est Frankie ?

C'était à s'y perdre. C'était beaucoup trop pour un homme qui avait enduré les crises de nerfs de tout le monde depuis plus de dix heures d'affilée.

— Eh merde ! gronda Mellini.

— Dis à ton patron que nous sommes là.

Sciaparelli sortit de la maison et annonça :

— Son patron sait déjà que vous êtes là. Et il en est drôlement content. Entrez.

Domino présenta ses acolytes.

— Voici Paul, James et John.

Mellini marmonna, mais personne ne prit la peine de l'écouter :

— Très biblique.

— Sciaparelli, dit celui-ci. Vous pouvez m'appeler Ship, ainsi que tous mes amis. Entrez, entrez. C'est la première fois que vous venez à Atlanta ? Dommage que ce soit dans ces conditions.

Le groupe traversa le perron et entra dans la maison. Les deux hommes qui avaient gravi les marches avant les autres, restèrent postés devant la porte.

Mellini se sentait de plus en plus mal à l'aise, il prit son patron par le bras et chuchota :

— C'est pas catholique, tout ça ! On devrait vérifier !

Sciaparelli se tourna vers Domino avec un sourire neutre.

— Etant donné les circonstances, je voudrais voir vos papiers.

Domino lui tendit sa carte.

Ils entrèrent dans la bibliothèque.

Sciaparelli s'installa derrière son bureau et prit le téléphone.

Les autres se placèrent autour du bureau en silence tandis que le *capo* d'Atlanta parlait au représentant de la *Commissione* à New York.

La conversation fut brève. Sciaparelli lut quelque chose au dos de la carte puis se gratta la joue en écoutant vibrer l'appareil.

— Alors qui est Frankie ? demanda-t-il sérieusement.

L'appareil vibra encore.

— Aucune importance, dit Sciaparelli. Nous nous en chargerons.

Il raccrocha, tendit la carte à Domino et lui demanda :

— Qui est Frankie ?

Domino haussa les épaules en rangeant sa carte.

— Il y a des tas de Frankie, Ship.

— Il avait une carte comme la tienne. Il est entré chez moi en seigneur. Il est ressorti en emmenant quelqu'un qui m'est très important.

— C'était quand ?

Sciaparelli jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Il y a quelque cinq heures. Il était soi-disant venu avec une équipe… comme la tienne. On commençait à se poser des questions.

— Tu n'as pas vérifié ?

— Combien de fois t'a-t-on demandé tes papiers, Domino ?

Le tueur écarta les bras et sourit.

— A quoi ressemblait-il ?

— Il était grand avec des épaules de sportif et des hanches fines. Froid, autoritaire. Il était vêtu d'un… d'un costume beige… oui, beige. Des lunettes jaunes.

Domino jeta un coup d'œil à l'homme qui se tenait à sa gauche. L'autre hocha la tête mais ne dit mot.

La voix de Mellini se brisa lorsqu'il s'écria :

— Non ! C'est pas vrai !

— Ça se pourrait, dit Domino qui fixait toujours son sbire. Ce type a une classe folle. Il serait capable de venir jusqu'ici. Nous faisons une étude de tous ses subterfuges. Voilà, James. Une fois rentrés, si ça ne marche pas ici, il faudra se souvenir qu'il se fait passer pour un as noir. Il ne faudra pas l'oublier.

Personne ne lui répondit.

Mellini s'écria :

— Je n'y crois pas !

— Mais si, ronronna Domino. Tu finiras par t'y habituer. Mais il y a autre chose. Il y a une faille au sommet de l'organisation. On nous attendait.

— Quoi ? fit Sciaparelli.

— Il nous attendait à l'aéroport. Le même type.

— Quand ?

— Nous avons atterri à six heures.

— Mais il y a quatre heures de ça !

— Comment ça, il vous attendait ? gémit Mellini.

Personne ne prit la peine de lui répondre. Domino continua à fixer Sciaparelli.

— Ce type nous a balancé les flics sur le dos. On a passé toute la matinée à la préfecture.

— Mais comment a-t-il fait ? demanda Sciaparelli d'une voix presque admirative.

— Comment a-t-il fait pour entrer ici, Ship ? Puis pour en ressortir ?

— C'est effrayant, marmonna Mellini.

— Alors vous ne savez peut-être pas, dit Sciaparelli. Il a fait sauter mes bureaux à Five Points, il y a une heure. Il a descendu cinq de mes *caporegimi*. Ils avaient tous des gardes du corps. Pas un n'a survécu. Je suis rudement content que vous soyez venus. Je ne suis pas équipé pour m'opposer à ce type, je n'ai pas honte de l'avouer. Si vous devez raser la ville pour le retrouver, faites-le, je n'en ai rien à foutre. Je ne veux plus de ce mec sur mon territoire. D'autant plus que je ne suis pas le seul perdant. Ceux qui t'ont envoyé perdent gros aussi. Je suis content que tu sois là, ah ! oui, vraiment. Fais comme chez toi dans cette maison; la ville t'appartient. Mais descends ce type.

Sciaparelli se leva et quitta la bibliothèque.

Mellini se leva pour le suivre.

— Reste là, chef, ronronna Domino.

Mellini s'arrêta net.

— Frankie, tu dis ?

— C'est ce qu'il m'a dit de l'appeler.

L'un des acolytes de Domino s'esclaffa doucement.

— Evidemment, reprit Mellini, j'aurais dû me méfier, mais il m'a eu jusqu'au trognon. Il a eu Ship aussi. Je veux dire qu'il l'a vraiment intimidé. Ship s'est dégonflé alors que l'autre emmenait quelqu'un qui est très important pour Ship. Mais j'aurais dû…

— Pour te remonter le moral, dit Domino, il m'a eu aussi. Je l'ai pris pour un agent du F.B.I. Oublions ça, c'est le passé. Il faut penser à l'avenir à présent. Tu vas me dire tout ce que tu sais de notre Frankie.

Mellini s'était mis à transpirer. Il n'était pas dupe, malgré les paroles calmes et la voix douce. Ces hommes seraient capables de le griller à feu doux. Ils seraient capables de lui verser un kilo de sel au fond de la gorge, de lui filer du ciment dans le cul. Qui le leur interdirait ? Ship ? Non pas; il venait de leur offrir pleins pouvoirs.

Les tueurs de New York n'étaient pas comme les *amici*. Ils étaient comme des robots avec une seule idée en tête : préserver la *Commissione* de tout danger.

Ces hommes n'étaient pas des amis pour Mellini ni même pour Sciaparelli.

Ils avaient une mission à accomplir : tuer Mack Bolan. Ils avaient l'intention de ramener sa tête à la *Commissione,* pas de la remettre à Sciaparelli.

Ils se foutraient bien du nombre de morts qu'ils feraient en chemin.

Mellini se racla la gorge et essaya de contrôler sa voix.

— Dites, j'ai envie de buter ce type autant que vous. En fermant les yeux, j'arrive à le voir jusqu'au dernier détail. Je peux décrire la voiture qu'il conduisait quand il est parti d'ici, et vous donner le numéro de la plaque. J'ai des photos de la fille qu'il a emmenée, et je peux vous raconter des détails à son sujet que vous ne croirez pas. Vous voulez connaître ses traits, ses gestes, ses manies ? Installez-vous, je vais vous les donner. Installez-vous bien…

Parfaitement ! Mellini allait leur dire tout ce qu'il savait, tout…

Après tout, ils étaient du même côté, non ?

Mais, au fond de lui-même, Mellini pensait que Frankie était bien plus sympathique.

CHAPITRE XI

Bolan était au volant de sa caravane. C'était sa vraie maison. Elle représentait un énorme investissement, dont les fonds lui avaient été fournis par le butin de guerre qu'il avait arraché à l'ennemi. Le véhicule possédait tout l'équipement nécessaire pour une mission de reconnaissance, pour passer à l'attaque, pour soutenir un siège [ii].

Bolan passait devant la propriété de Sciaparelli, et avait branché ses systèmes d'espionnage optiques et auditifs extrêmement sophistiqués.

Il n'osait pas passer une deuxième fois et se dirigea vers le nord pour regagner la route nationale. Rien ne lui avait paru anormal dans le parc ni aux abords de la maison, mais il comptait sur l'équipement électronique de la caravane qui était plus efficace que l'œil et l'oreille.

Tout en roulant, il appuya sur une série de boutons afin de programmer l'ordinateur à côté de lui. Ainsi, les enregistrements inutiles seraient automatiquement éliminés. Seul lui restait un condensé qu'il pourrait consulter dès son arrivée sur la rive du lac Allatoona.

La caravane rangée dans le petit parking en face de la cabane qu'il avait louée, Bolan régla les micros directionnels pour surveiller les deux personnes qu'il avait laissées seules. De vagues murmures lui parvinrent aux oreilles, déformés par une cacophonie d'insectes, de petits coups de vent et de bruits de moteurs éloignés. Bolan régla la tonalité et put supprimer tous les bruits environnants pour mieux entendre les voix humaines.

Ce n'était pas pour espionner ses amis, mais pour s'assurer que tout allait bien. Une longue et dure guerre avait profondément marqué Mack Bolan. Pourtant, tout semblait normal. Le Cow-boy et miss Super-chatte paraissaient s'entendre amicalement. La voix grondante du Cow-boy perça le brouhaha :

— Je commence à reprendre haleine; je n'ai même plus sommeil. Mais mon estomac… bonté divine !

La voix de la fille ressemblait à celle d'une poupée parlante dans le haut-parleur :

— Je pourrais vous faire des sandwiches ou faire chauffer une soupe. J'en ai vu parmi les conserves.

— Non, non, merci. Mais un verre de vodka Eristoff bien frappée ne serait pas de refus. Revenons à nos moutons. Vous dites que Shorty s'est rendu chez vous mardi dernier. Reprenez à partir de là.

— J'en ai marre ! Mais qu'est-ce que j'en ai marre ! Moi aussi, je vais prendre une Eristoff, mais avec du jus d'orange.

Bolan sourit et baissa le son. Il se concentra sur les renseignements électroniques. Les prises vidéo étaient bonnes, mais les enregistrements sonores ne révélaient rien d'intéressant. Il découvrit un homme posté sur le toit de la maison, d'autres dissimulés derrière des buissons et d'autres encore qui se promenaient dans les sentiers du parc. Un visage de femme apparut à l'une des fenêtres à l'étage. Il y avait une ressemblance frappante avec Jennifer Rossiter. C'était donc la sœur de Jennifer, Suzy Sciaparelli. Son visage était marqué par un regard absent, fantomatique.

Bolan poussa un soupir puis commença à évaluer les renseignements. Il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour terminer son analyse. Ensuite il brancha le système de sécurité de la caravane et partit rejoindre ses alliés dans la cabane.

*

* *

Les problèmes de la mission étaient nombreux et compliqués. Il y avait eu une escalade dans la guerre d'Atlanta. Lorsque Bolan était arrivé en Georgie, il avait seulement l'intention d'interrompre le commerce de stupéfiants. Depuis le Mexique il avait suivi un transport d'héroïne qui l'avait mené en Georgie. Mais il s'était rendu compte qu'il y avait aussi un immense trafic d'objets volés et de contrebande. Sciaparelli lui-même était un ennui supplémentaire. Il n'avait apparemment pas de passé. Il ne faisait pas partie du clan des vieux de la vieille, et il ne faisait pas partie de la horde de jeunes loups. Qui était-ce ? D'où venait-il ?

Les sources habituelles avaient peu révélé. Il avait été l'objet d'une série d'enquêtes discrètes qui n'avaient pas abouti. Il n'avait jamais été inculpé. On soupçonnait qu'il entretenait des rapports avec Vannaducci de New Orléans, mais il était impossible de le prouver. Un journaliste d'un quotidien d'Atlanta avait écrit néanmoins plusieurs articles sur la mafia sudiste et le nom de

Sciaparelli avait bien été cité, mais toujours avec d'infinies précautions. Rien de concret. Sciaparelli n'avait pas de casier judiciaire; il n'avait jamais eu de P. V. pour excès de vitesse; il n'y avait rien qui le rattachait au Milieu; il était blanc comme neige.

Et pourtant, il n'y avait pas le moindre doute dans l'esprit de Mack Bolan que Charles Sciaparelli était bel et bien le capo d'Atlanta.

Le seul indice était son passé d'homme d'affaires. Il était diplômé de l'université de Columbia, accrédité à la Bourse de New York et le gérant d'un fonds important. L'avait-on contacté au cours des années qui avaient précédé ses études à Columbia ? La mafia avait subventionné bon nombre de jeunes hommes prometteurs qui, par la suite, avaient œuvré pour blanchir l'argent noir du Milieu.

Les grandes familles de New York avaient subi de grosses transformations depuis quelques années. Certains de leurs membres avaient changé de camp, d'autres avaient été transférés et beaucoup étaient morts. Du reste, Mack Bolan y était pour quelque chose. Il avait créé une ambiance chaotique. A un moment, au cœur du tumulte, le personnage de Charles Sciaparelli avait vu le jour.

Bolan le soupçonnait d'être le représentant d'un des vieillards de New York – Marinello peut-être, ou l'un des autres vieux capos – d'être une sorte d'extension du pouvoir au-delà des frontières acceptées par la *Commissione*. Ce n'était pas impossible; il y avait eu des précédents. Le plus drôle était que les autres capos savaient toujours qu'ils se faisaient blouser par l'un des leurs, mais leur code ridicule les obligeait à se taire et à collaborer en silence avec celui qui les volait. La mafia avait des coutumes étranges. Les mafiosi se faisaient des vacheries, se mentaient et se volaient, mais proclamaient haut et fort leur loyauté fraternelle. Parfois l'un d'eux allait trop loin; on lui tapait sur les doigts ou on le supprimait pour de bon. La situation se répétait inlassablement. Ainsi, Bolan était conscient de ce que pouvait représenter Sciaparelli.

Ecclefield n'avait pas eu tort lorsqu'il avait dit que Bolan n'était pas un simple mercenaire. Il n'était pas question de faire table rase en décimant systématiquement tous les mafiosi qui lui tombaient sous la main. Bolan avait une profonde conviction qu'il fallait trouver les causes de la corruption et les supprimer afin que d'autres ne viennent pas grossir les rangs des criminels.

Pas simple du tout.

Mais Bolan n'était pas un homme simple.

*
* *

La fille le contempla d'un regard impressionné lorsqu'il retira sa veste et son harnachement.

— Grover m'a expliqué votre passé, dit-elle.

Bolan lui sourit.

— J'espère qu'il m'a suffisamment noirci, lança-t-il.

Le Cow-boy s'esclaffa.

— Je suis un stratège amateur, dit-il. Ça fait pas mal de temps que je suis votre carrière.

Il haussa les épaules.

— Jenny m'a posé des questions, je lui ai répondu.

— Qu'avez-vous conclu au sujet de votre camarade défunt ?

La fille et le Cow-boy échangèrent un regard puis Reynolds commença à rire, un peu gêné.

— Commençons par les rectifications, suggéra-t-il. Primo, ils n'étaient pas amant et maîtresse. Secundo, elle a tout fait pour le dissuader de rencontrer Sciaparelli. Tertio, ceux qui prétendent qu'elle se baladait à poil dans sa voiture, sont de sacrés menteurs. Elle n'est pas suffisamment bête pour ça ni dépravée ni désespérée au point de vouloir à tout prix attirer l'attention sur elle. Et enfin, je crois fermement à la vérité des trois points énoncés.

Bolan avait connu des situations semblables.

— La réputation des gens est parfois créée par des optimistes qui espèrent que leurs rêves vont se réaliser. Vous êtes bien sûr du point numéro trois ?

Reynolds s'esclaffa.

— Hélas ! oui.

— Ça me ferait assez plaisir, interrompit la fille, si vous vous arrêtiez de parler de moi comme si je n'étais pas là.

Elle fustigea le Cow-boy du regard.

— Je peux assurer moi-même ma défense en cas de besoin, ajouta-t-elle.

— Je rectifiais le tir, dit Reynolds pour l'apaiser.

Puis s'adressant à Bolan :

— Que se passe-t-il ?

— Plein de choses, gronda Bolan.

Il entoura la fille de ses bras en la serrant fort contre lui puis il la relâcha aussitôt pour aller faire sa toilette dans la douche.

Jennifer se laissa tomber dans un fauteuil et Reynolds s'adossa contre la porte ouverte afin de pouvoir converser avec Bolan qui se frottait vigoureusement avec un gant de crin.

— Je recommence à penser comme un flic, dit-il. Ecoutez, il m'a fallu également rectifier le tir concernant Shorty. Il faut dire que je ne l'en aime pas moins et que j'ai toujours l'impression d'avoir perdu un frère, mais ce petit con avait vraiment été trop loin.

— Heureux de vous l'entendre dire, dit Bolan. J'avais eu des soupçons dès le début.

— J'aurais dû en avoir aussi, fit Reynolds. Ce n'était pas bête de me faire réexaminer mon passé. Mon optique était déjà suffisamment transformée pour que je puisse l'accepter lorsque Jenny m'a dit que Shorty la voyait pour lui soutirer des renseignements sur Sciaparelli.

— Nous étions devenus copains, lança la fille qui avait entendu.

Elle s'était rendue dans la cuisine.

— Copains grâce à la radio, expliqua Reynolds. Ils se sont rencontrés au cours d'une pause-café avec vingt autres types. Tout le monde s'était donné rendez-vous dans un endroit et Shorty faisait partie du nombre. Parfois elle l'accompagnait sur les petits trajets.

— Seulement pour m'amuser, lança-t-elle. Pas pour m'envoyer en l'air.

Reynolds reprit :

— Shorty avait sans doute compris qu'il existait un rapport entre Bluebird et Sciaparelli. Il posait des questions à Jenny sur les possibilités d'un rapport avec le Milieu, et sur les diverses entreprises de son beau-frère. Mardi dernier il s'est rendu chez eux et il a forcé la porte du bureau de Sciaparelli. Jenny prétend qu'ils ont longuement parlé et que Shorty est reparti apparemment très satisfait de lui.

— Un chantage, peut-être ?

— Oui, sûrement. Il y a toutes les indications. Je ne vois pas comment il aurait pu en tirer quelque chose autrement.

Bolan posa une serviette sur ses épaules et fixa le Cow-boy, le regard intrigué.

— Est-ce que Shorty était un ex-flic aussi ? demanda-t-il doucement.

— Oui. Je croyais vous l'avoir déjà dit. Nous étions ensemble. Ensuite je suis parti au Viêt-Nam. Shorty est resté ici. Quand je suis rentré il était devenu routier. Il ne restait que Billy Bob.

— Qui est Billy Bob ?

— Le troisième mousquetaire. Nous avons grandi ensemble tous les trois. Nous avons fait nos classes ensemble, nous avons été flics en même temps. Apparemment Billy Bob était le seul d'entre nous qui était vraiment destiné à faire ce métier. Il est toujours flic.

— Vous êtes toujours amis ?

— Bien sûr. Nous avons fait une partie de bowling lors de mon dernier arrêt de travail. Mais c'est rare qu'on en ait le temps. Il fait un autre boulot à côté, et moi je suis parti la plupart du temps. Mais nous sommes encore proches. Pourquoi ? Vous pensez qu'il peut y avoir un rapport ?

Bolan haussa les épaules.

— Je ne sais pas, mais ça pourrait signifier quelque chose. Un contact à l'intérieur ou à l'extérieur ne fait jamais de mal. Mais pour le moment je voudrais que nous soyons seuls à connaître les faits. En plus j'ai déjà un contact.

— Hé ! fit la fille. Dites, les gars…

— Oui ? fit Bolan en lui souriant.

— Je suis encore là, vous savez.

— Vous aviez quelque chose à me dire ?

— Beaucoup, lui promit la fille.

— Essayez toujours.

— Je viens de décider que Suzy devra assumer ses propres responsabilités. Je ne veux plus les partager avec elle. Je vais tout vous raconter, sergent.

Bolan prit une chaise qu'il posa en face d'elle, lui prit les mains et lui dit :

— C'est ce que j'ai entendu de plus encourageant depuis ce matin.

CHAPITRE XII

Jennifer Rossiter était la clef qui pouvait ouvrir toutes les portes de l'empire Sciaparelli, et Bolan s'en était toujours douté. Il s'était également douté qu'elle lui révélerait tout ce qu'elle savait lorsqu'elle en aurait envie; il ne fut pas déçu.

Suzy était sa sœur aînée de quelques années, il y avait une importante différence d'âge entre Suzy et son mari. Après quatre ans de mariage, elle était encore fascinée par son époux. Jennifer refusait de croire qu'elle l'aimait réellement.

— C'est un porc, dit-elle avec dédain.

Elle acceptait néanmoins que sa sœur puisse être fascinée, bien que ses propres réactions fussent diamétralement opposées. Sciaparelli la dégoûtait profondément.

Suzy se comportait curieusement depuis quelques années et agissait comme une névrosée, déchirée par son engouement pour l'homme qu'elle avait épousé et son désir d'équilibre mental. Il y avait des moments durant lesquels elle haïssait son mari, mais elle s'emportait rageusement lorsque Jennifer lui suggérait de le quitter. Depuis un an Jennifer vivait chez les Sciaparelli. Pourquoi ?

— Pour que Suzy ne déraille pas complètement. Je pensais pouvoir lui donner quelque chose que son mari ne lui donnait pas… La compréhension, peut-être. Une épaule sur laquelle pleurer. Maintenant, je n'en peux plus. Après deux jours enfermée dans ma chambre, je n'en peux plus.

Jennifer avait observé la routine de ceux qui venaient chez Sciaparelli et elle avait beaucoup parlé avec sa sœur. Elle en savait long sur Sciaparelli.

Elle vida son sac, répondant parfois aux questions directes de Bolan, mais la plupart du temps parce qu'elle avait envie de parler. Bolan découvrit diverses clefs avec un plaisir évident.

Bolan comprenait le monde de la mafia, et, en poussant le raisonnement jusqu'au bout, il comprit tous les détails de l'empire Sciaparelli ainsi que les forces occultes qui le gouvernaient.

Lorsqu'elle parut avoir terminé son récit, Bolan lui demanda :

— Pourquoi étiez-vous enfermée dans votre chambre ?

— Ça me paraissait évident. Il voulait que je lui dise tout sur Shorty. Je ne pouvais que lui donner son nom. Charles continuait à insinuer qu'il y avait un complot contre lui, qu'il y avait des gens qui voulaient sa perte et que je m'étais laissée embarquer dans une sale histoire à mon insu – ou encore peut-être volontairement. Je pensais qu'il voulait me forcer à lui dire quelque chose au sujet de Shorty. Mais comme je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait, je ne pouvais rien lui dire et je me suis tue. Alors il a décidé que je resterais dans ma chambre jusqu'à ce que j'aie décidé de coopérer. Du coup, je me suis déshabillée et je les ai défiés d'entrer.

Bolan s'esclaffa.

— Est-ce que ça a marché ?

— La plupart du temps.

— Et lorsque ça ne marchait pas ?

Elle leva de jolis bras puis les fit retomber à ses côtés.

— Je fermais les yeux et je poussais des hurlements jusqu'à ce qu'ils ressortent de ma chambre.

— Vous n'avez pas hurlé lorsque j'y suis entré.

— C'était un jeu stupide. Je m'en suis lassée.

— Vous prétendez qu'ils vous ont enfermée il y a deux jours.

— Oui. Aujourd'hui aurait été le troisième jour.

Bolan s'adressa à Reynolds :

— Où se trouvait Shorty il y a deux jours, Cow-boy ?

— Avec moi dans le semi-remorque. On revenait de Détroit. On est arrivés hier.

O.K. ! c'était logique. Shorty se trouvait sur la route lorsque Sciaparelli, ou d'autres, ont décidé de le supprimer.

— Sciaparelli a voulu planquer Jenny, marmonna Bolan.

— Quoi ? demanda la fille.

— Je ne pense pas qu'il ait eu l'intention de vous faire du mal. Bien au contraire. Je crois qu'il voulait vous protéger.

La fille le regardait d'un air incrédule.

Reynolds annonça subitement :

— Evidemment ! Il ne voulait pas qu'elle prenne une balle perdue ! Shorty était déjà condamné !

— Shorty s'était condamné lui-même, dit Bolan lugubre. Il s'est trompé de numéro. Il a voulu faire l'impossible.

— Avec Sciaparelli, bien sûr.

— Peut-être, peut-être pas. Qu'est-ce qu'il pouvait lui faire comme chantage ? Imaginez un peu l'homme auquel il s'adressait. Il devait sûrement se rendre compte qu'il n'y parviendrait jamais. Comment est-ce qu'un flic – même un ancien flic – peut être aussi naïf ?

— Alors qu'est-ce que vous pensez ? demanda Reynolds.

— Je n'en sais encore rien. Il va falloir que j'y réfléchisse encore. Tout finira par tomber en place. Mais j'ai l'impression que Sciaparelli attendait quelqu'un de New York avant même que je sois à Atlanta. J'ai également l'impression qu'il redoutait cette rencontre, ou plutôt cette confrontation. Je l'ai obligé à battre en retraite ce matin lorsque je suis sorti de la maison avec Jenny. Il n'aurait jamais dû me laisser faire, vu sa position. Mais il a agi comme un homme qui se sent menacé et qui se sait vulnérable. Ce n'était pas…

Bolan se tut brusquement et se concentra. Une pensée vague, insaisissable, lui traversait l'esprit.

— Qu'y a-t-il ? demanda Reynolds d'une voix inquiète.

— Rien. Au contraire. Jenny ?

— Oui, répondit-elle.

— Est-ce que vous vous êtes installée chez votre sœur et son mari de votre propre chef ?

— Oh ! sûrement pas ! Je vous ai dit que je ne l'avais fait que pour Suzy.

— C'est elle qui vous l'a demandé.

— Elle m'a tannée pendant une semaine. J'ai fini par céder.

— Où est votre famille ?

— Ma mère est morte il y a deux ans.

— Et votre père ?

— Il est mort quand j'étais petite. Je ne me souviens presque pas de lui.

— Vous êtes donc seule.

— A part Suzy.

— A part Suzy, répéta Bolan.

L'idée vague se définissait imperceptiblement.

— Qui est Henry, Jenny ?

— Henry Jackson ? C'est un merveilleux vieil homme. Il est mon… mon…

— Votre quoi ?

— Mais pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Parce que c'est important. Qui est Henry ?

— Eh bien ! je ne sais pas comment le définir. Je n'y avais jamais pensé. C'est comme s'il était ma gouvernante. Une fille ne peut pas avoir de valet. Il était avec ma famille depuis des années. J'en ai hérité.

— Quelle famille ?

— La mienne. Lorsque ma mère est morte, il ne me restait plus que lui, à part Suzy qui était déjà embringuée dans son histoire avec Charles. Je faisais encore mes études. Henry est resté auprès de moi et il s'est occupé de tout. Il ne lui est rien arrivé, au moins ?

— Espérons que non. Donc Henry est votre homme, si j'ose dire, pas celui de Sciaparelli.

— Oui. Il m'a accompagnée lorsque je me suis installée chez eux il y a un an. Charles lui donnait un salaire, c'est tout. Henry s'occupait essentiellement de Suzy et de moi. Charles employait déjà des gardes en guise de domestiques pour le servir personnellement. Est-ce que Henry est en danger dans cette maison ? Mais, mon Dieu ! Suzy s'y trouve aussi. Elle ne permettrait pas qu'on lui…

— Je ne pense pas qu'il coure un danger, dit rapidement Bolan pour la calmer. D'ailleurs, s'il m'a écouté, je ne pense pas qu'il soit encore dans la maison. Il a dû en partir depuis longtemps. Où aurait-il été ?

La fille cligna des yeux.

— Je n'en ai aucune idée. Chez moi peut-être.

— Vous avez encore une maison ?

— Bien sûr. A Decatur. Mais que se passe-t-il ?

— Je cherche des clefs, Jenny. Calmez-vous. Henry est donc avec votre famille depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Depuis la mort de mon père. Tout de suite après.

— Votre mère travaillait ?

— Elle n'était pas en très bonne santé. Je présume que mon père nous a laissé de quoi vivre confortablement. La maison nous appartenait et il y avait toujours suffisamment d'argent. Quelle sorte de clefs ?

— La clef du passé, marmonna Bolan.

Il se leva et remit le harnachement du Beretta.

— Je vais vous demander de rester ici quelques heures de plus. Si je ne suis pas revenu d'ici là, il faudra vous débrouiller seuls, je ne pourrai plus venir. Et il faudra faire attention.

— Attendez un instant, gronda Reynolds. Si ça va être tellement dangereux, je tiens à venir.

— Non, ça n'arrangerait rien, et j'aurai besoin de vous ultérieurement pour autre chose. Jenny, je voudrais emprunter votre voiture.

— Prenez-la, dit-elle doucement. Mais ramenez-la en bon état, et vous aussi.

Il lui sourit.

— Je ferai de mon mieux, promit-il.

— Expliquez-moi un peu, demanda Reynolds d'une voix inquiète. Ce n'est peut-être pas aussi grave que j'en ai l'impression.

— J'ai bien peur que si, répondit Bolan d'une voix sinistre. Faites ce que je vous ai dit.

Il se dirigea vers la porte et entraîna Reynolds, lui parla à voix basse :

— Elle est sûrement en danger. Si je ne reviens pas, appelez un type qui s'appelle Ecclefield. Vous le trouverez à la préfecture d'Atlanta. Dites-lui de planquer la fille. Il saura ce qu'il faut faire.

Le Cow-boy commençait à ressembler à un flic. Il fixa Bolan d'un regard franc.

— Fais attention, Mack, dit-il.

Bolan le contempla un instant puis sourit brièvement et acquiesça :

— Toi aussi, Cow-boy.

Il ouvrit la porte pour sortir mais la fille bondit subitement à travers la pièce, fit claquer la porte et se planta fermement devant Bolan pour l'empêcher de sortir.

— Eh bien ? fit-il.

— Je viens de comprendre quelque chose, dit-elle. Je ne veux plus jamais de ces rencontres, ces rapports anonymes. Laisse-moi quelque chose jusqu'à ton retour.

Il la prit dans ses bras et lui donna un long et tendre baiser.

— Dans ce genre-là ? demanda-t-il.

— Exactement, fit-elle avant de partir dans la salle de bains en courant.

Reynolds lui sourit.

— Eh bien ! ironisa-t-il. La vie vaut parfois la peine d'être vécue.

— Tant qu'elle dure, marmonna Bolan en sortant.

Maintenant il possédait enfin une clef.

Mon Dieu ! que la mafia était bizarre !

*

* *

Bolan se rendit dans la caravane et consulta le fichier électronique qui ne lui apprit rien de valable. Frustré, il décrocha le téléphone et composa un numéro à Pittsfield. Il lui fallut recommencer trois fois avant d'entendre la voix de Léo Turrin qui paraissait extrêmement tendue.

— C'est La Mancha, dit Bolan. Tu peux parler, Léo ?

— Oui. Nom de Dieu ! mais où étais-tu ? J'ai essayé de te joindre toute la journée.

— Je n'étais pas sur place, Léo. Je viens de rentrer. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai l'impression que le monde va s'arrêter et qu'ils veulent tout descendre. Je crois que je suis dans la merde aussi, sergent. Ecoute, je vais disparaître quelque temps. J'ai déjà fait partir ma femme et mes enfants.

— Qu'est-ce qu'il y a, Léo ?

— Une purge. Je sens qu'elle s'approche de mon côté.

— Je devrais avoir fini d'ici demain, dit Bolan. Planque-toi et ne bouge pas. Est-ce que tu as prévenu Hal ?

— Oui, mais je ne veux pas encore abandonner la partie. J'ai encore des chances de m'en tirer. Ce serait trop bête d'abandonner.

— Fais gaffe, dit Bolan. Mais ne t'en fais pas, on trouvera une solution.

— Merci, Mack. J'espérais que tu dirais quelque chose dans ce goût-là. Je tiendrai le coup. Je t'appellerai toutes les deux heures jusqu'à ce que nous puissions parler de nouveau. Comment est-ce que ça se passe dans le Sud ?

— Comme partout ailleurs, Léo. Chaudement. Est-ce que tu as encore une minute ?

— Vas-y.

— Lorsque j'ai parlé à Hal ce matin, il m'a dit que tu l'avais prévenu pour les chasseurs de têtes.

— C'est ça. Je n'arrivais pas à te toucher. Il m'a dit qu'il t'avait eu au bout du fil.

— Exact. Mais je me pose des questions… Quand as-tu prévenu Hal ? Avant ou après que tu aies su où j'étais ?

— A peu près au même moment. J'étais au téléphone avec un mec de la *Commissione* lorsque le téléscripteur s'est réveillé. Le type me l'a lu au fur et à mesure où ça arrivait sur la machine. Il m'a dit que ça allait chauffer à Atlanta parce que Domino et son équipe étaient déjà en route.

— C'est exactement ce qu'il a dit, hein ? Ce qui laisse supposer que Domino avait déjà été envoyé. Non ?

— Eh bien ! non. Ben ! peut-être, oui. Je n'y avais jamais pensé sous cet aspect. Mais c'est possible, après tout. A moins que Domino ait été là à attendre un signal concernant ta présence. Sinon, j'aurais eu vent de tes activités avant lui.

— O.K. ! Léo, ça colle. Merci. Et fais attention à tes fesses, tu veux ? J'arrive, je te le promets.

— Je t'attends, dit Turrin.

Bolan coupa la communication et composa aussitôt un numéro à Washington. On répondit dès la première sonnerie.

— Ici Striker, dit Bolan. Brouille.

Il y eut quelques déclics et deux couacs puis Brognola annonça :

— Ça y est, tu peux parler. Que se passe-t-il ?

— Je viens de parler à notre ami.

— J'espère que tu lui as fait entendre raison.

— Oui, je lui ai dit de se planquer et que je viendrai demain.

— Parfait, c'est tout ce dont j'ai besoin. On va me faire la peau à Washington demain, Striker.

— Peut-être pas. Qu'est-ce qui menace notre ami ?

— J'ai l'impression qu'une purge se prépare. Tout est extrêmement tendu à New York. Les répercussions risquent de balayer notre ami. J'ai bien peur qu'il perde son parrain. Tu sais ce que ça signifie.

— Trop bien, commenta Bolan. O.K. ! ça me paraît logique. J'ai l'impression que les répercussions sont déjà en train de se faire sentir ici, Hal. Je n'ai pas assez de temps pour te l'expliquer, mais les choses ont commencé à bouger avant mon arrivée. J'ai très peu de temps, alors j'aimerais que tu me donnes un renseignement immédiat si tu le peux. Ce n'est pas la peine d'aller fouiller dans tes archives si tu ne t'en souviens pas. Je te parle de l'époque à laquelle Jake Pelotti était un sous-lieutenant dans la famille de Saranghetti à New York, il y a une quinzaine d'années ou plus.

— D'accord. Continue.

— Un type a voulu descendre Jake quelques jours avant qu'il soit nommé capo.

— C'est exact. Mais le type a raté son coup. Jake a été légèrement blessé et il s'est planqué pendant un certain temps en attendant que ses hommes aient réglé l'affaire.

— Bien. Qui était l'homme qui a essayé de le descendre ?

— Quelle question ! Il y a plus de quinze ans de ça, et personne n'en est encore vraiment sûr. On a repêché un macchabée en pièces détachées qui flottait dans la East River quelques jours après l'attentat. Il était encore possible de l'identifier grâce aux empreintes digitales, et l'impression générale à l'époque était que le mort était celui qui avait raté l'attentat. Mais rien n'a jamais été prouvé. C'était un indépendant.

— J'ai compris. Son nom, Hal ?

— Comment ? Tu ne t'en souviens pas ? C'est pourtant un nom qu'on n'oublie pas facilement.

— Donne !

— Très particulier. James. John Paul James.

— Tu en es sûr ?

— Certain, je m'en souviens parfaitement.

— D'accord, merci. Je crois avoir quelque chose sur lui dans mes dossiers. Une photo ou un article de journal. Je le retrouverai. Hal, aide notre ami tant que tu pourras, hein.

— Tu t'inquiètes, à présent ?

— Mais non, voyons. Pas du tout.

— Pas du tout, ironisa Brognola.

Bolan raccrocha et brancha aussitôt son fichier. Une photo, oui. Assez curieusement, il y avait pensé lorsqu'il parlait à Jennifer Rossiter, mais il n'avait pas compris pourquoi. Il avait subitement pensé à Jake Pelotti qui était à présent le capo d'une famille de New York.

Mais les renseignements ne se trouvaient pas dans le dossier consacré à Pelotti, il avait vérifié. Enfin, il découvrit une fiche marquée John Paul James.

Il y avait un bout de microfilm sur lequel il y avait une coupure de journal : une photo et un titre. La photo représentait un homme et une femme souriants en compagnie de deux petites filles.

La photo avait mal vieilli et les visages des quatre personnes étaient peu reconnaissables.

Mais le titre expliquait beaucoup de choses.

VICTIMES DE LA GUERRE DES GANGS

John P. James, son épouse, Elizabeth, et ses filles, Susan et Jennifer

Oui, c'était une drôle de clef.

CHAPITRE XIII

A présent Bolan savait ce qu'il fallait faire. Mais comment allait-il y arriver ? La réponse était simple et inquiétante. Il n'y avait qu'un seul moyen de procéder. Une petite mise en scène préliminaire pourrait lui faciliter la tâche, mais cela ne serait quand même pas une partie de plaisir.

Il fallait s'introduire dans la maison de Sciaparelli en plein jour, sans pouvoir pour autant faire sauter la baraque.

Il fallait passer à travers une horde de chasseurs de têtes.

A moins que... Le type lui avait dit qu'il était à sa disposition. Bolan fit un numéro sur le cadran et lui posa la question.

— Bien sûr que je suis toujours d'accord, répondit sans hésiter Ecclefield.

— O.K. ! Ne me demandez pas de détails, les réponses vous embarrasseraient. Ne me faites pas de baratin, je n'ai pas le temps. Dites seulement oui ou non; j'ai besoin qu'on vienne officiellement frapper à la porte de Sciaparelli dans une heure exactement.

— Exactement ?

— Oui.

— D'accord, mais ça m'aiderait peut-être de savoir un peu ce que vous comptez faire.

— Vous n'en dormiriez plus. Ça marche de votre côté ?

— Très bien, fit Ecclefield d'unie voix ravie. J'ai déjà fait une saisie, et j'aurai les mandats dans un moment.

— Effectivement, vous avez fait vite, dit Bolan.

— J'ai des amis qui foncent, s'esclaffa le flic. Dans une heure très exactement.

— Vous ne me verrez pas, j'espère.

— Je suis sensé faire quoi ?

— Une descente, mais en douceur. Pas de violence, mais une force puissante. Soyez prudent sinon vous risquez d'encaisser du plomb.

— Je vais apporter une convocation.

— C'est ça, et vous allez vous faire accompagner parce qu'on ne sait jamais.

— Je comprends. Je vais faire diversion.

Bolan éclata de rire.

— Oui, c'est ça. J'aurai besoin de cinq bonnes minutes à partir du moment où vous serez chez Sciaparelli.

— Bien, vous les aurez. Vous pouvez y compter.

Bolan raccrocha et commença à se préparer. Malgré l'assistance d'Ecclefield, cela ne serait pas facile.

Mais il en avait l'habitude.

*

* *

Bolan portait un vieux jean, une chemise de sport et un vieux blouson de chasse. Il avait chaussé des tennis noirs. Il était armé du gros Auto-Mag et portait le Beretta sous l'aisselle gauche. Il portait également quelques gadgets dans un petit sac accroché à sa ceinture.

Il était prêt à s'infiltrer dans le parc. La végétation environnante l'avait aidé mais il lui avait bien fallu une vingtaine de minutes pour atteindre l'endroit où il se trouvait. Il n'y avait pas trop de patrouilles dans le parc, mais les hommes étaient extrêmement bien placés.

En plus du garde sur le toit qui pouvait observer tout ce qui se passait autour de la maison, il y avait un groupe de tueurs à l'arrière de la propriété, postés en triangle. La pointe du triangle se trouvait à l'opposé de la maison, au-delà c'était la brousse. Une épaisse végétation sauvage couvrait un terrain vallonné qui était entrecoupé par des ruisseaux à sec. Les deux gardes composant la base du triangle se trouvaient juste à l'intérieur de la partie cultivée du jardin, sur le gazon. La maison se dressait à une soixantaine de mètres derrière eux. Cet espace était un no man's land. Il n'y avait pas un seul arbre, juste quelques massifs de fleurs, la piscine et, plus loin, quelques petits bâtiments, entre autres, une cabane.

Les gardes étaient tous armés d'un fusil et disposaient de talkies-walkies. De plus, ils pouvaient tous se voir.

Dans un sens c'était plus pratique pour Bolan; il pouvait les tenir à l'œil tous en même temps. Mais il lui faudrait bouger rapidement pour tromper leur vigilance.

Puis il subsistait un problème. Où donc se trouvait le planqué ?

Il y en avait toujours un quelque part. Les hommes postés aux confins du jardin n'étaient pas des tueurs chevronnés; ils étaient un appât pour attirer les premières balles de Bolan, et ils ne le savaient même pas, à moins d'avoir déjà survécu à une situation identique. Il y avait quelque part un tueur d'élite qui pouvait voir les trois gardes

et toutes les approches de la maison. Il attendait comme une araignée que la mouche se laisse prendre dans sa toile.

Ce n'était pas facile; c'était un jeu de gladiateurs et Bolan était content d'avoir fait ses classes dans les jungles du Viêt-Nam. Il était encore plus content parce qu'il avait découvert le planqué.

Il n'avait vu qu'une ombre, qu'un tressaillement infime quand le type changeait de position. Mais il l'avait aperçu.

Le planqué se trouvait dans la petite cabane de l'autre côté de la piscine. Le soleil était à l'ouest et la porte ouverte donnait à l'est. La planque était parfaite. La lumière la rendait virtuellement invisible et elle se trouvait légèrement plus haut que l'ensemble du parc.

Bolan soupira et consulta sa montre.

Il ne lui restait plus qu'une minute à attendre.

Il prit sa décision. Il allait abattre le triangle. Il n'avait pas le choix. Sinon il serait pris dans un feu croisé et contraint soit à se terrer, soit à battre en retraite.

Il choisit la cible la plus éloignée, calcula la distance et fit une compensation d'élévation pour le Beretta. Le silencieux lui compliquait le tir. Les balles perdraient de la vitesse à cause de l'effet absorbant du gros bulbe au bout du canon.

Néanmoins il allait commencer en silence.

Le moment de viser juste était arrivé. Il n'y avait presque pas de vent, mais la trajectoire descendante de la balle rendait le tir compliqué, d'autant plus que les balles perdraient de la force. Il lui fallait absolument toucher un organe vital.

Il s'allongea, prit la crosse à deux mains et visa un mètre au-dessus de la tête de l'homme le plus distant. Il respira à fond, bloqua sa respiration, relâcha un peu d'air, se bloqua de nouveau la poitrine et appuya sur la détente. Le Beretta toussa à peine.

A soixante-dix mètres de Bolan, le garde lâcha subitement son arme, porta les mains à son ventre, poussant un cri de détresse. Puis il tomba sur les genoux.

— Je suis touché ! cria-t-il d'une voix effrayée.

Le type qui se trouvait à vingt mètres de Bolan poussa un grognement de surprise et se retourna rapidement avec le fusil levé. La grosse pièce tonna aussitôt et son collègue blessé cessa de vivre, le corps secoué par l'horrible décharge.

Le troisième garde quitta son poste, se mit à courir vers les deux autres en hurlant :

— Non, Harry ! Il n'y a rien de ce côté !

Puis il se mit à courir vers la maison.

Bolan se déplaça aussi, profitant de l'instant de panique. Il traversa le jardin à toute vitesse, se dissimula dans un massif de grosses fleurs jaunes et plongea derrière un tas d'engrais juste au moment où le planqué se découvrit, levant le canon d'une Thompson et lâchant une longue rafale.

Les balles soulevèrent un nuage de fumier et déchiquetèrent le gazon. Mais le planqué n'eut guère le temps de rectifier son tir. Le garde nerveux, qui avait déjà abattu son collègue, se tourna brusquement sur lui et vida le chargeur de son fusil automatique aussi vite qu'il pouvait appuyer sur la détente.

Il ne fallait pas être tireur d'élite pour atteindre une cible avec un douze automatique. Malgré le canon excessivement court et la distance, les trois décharges de chevrotines atteignirent la zone voulue.

La mitraillette Thompson tomba sur le carrelage près du bord de la piscine tandis que le planqué jaillissait de son trou en titubant, les mains sur le visage, le corps transpercé de plomb, du sang giclant en tous sens.

— Espèce de con ! hurla-t-il d'une voix haut perchée.

Puis il tomba à l'eau.

Justice poétique que Bolan n'eut guère le temps d'apprécier. Il posa un genou à terre, leva l'énorme Auto-Mag et le fit tonner deux fois.

La première grosse balle déchiqueta la tête du garde maladroit et nerveux. La seconde atteignit le garde le plus éloigné qui s'était brusquement rendu compte qu'il courait vers la mort.

Il n'y avait plus personne derrière la maison.

Pourtant le garde sur le toit ne s'était pas montré depuis le début du combat.

Bolan passa devant la cabane en courant et comprit subitement pourquoi. Un talkie-walkie abandonné au sol grésillait :

— Cessez le feu ! Cessez le feu, vous autres ! Les fédéraux sont là ! Planquez-vous ! Ne tirez plus !

Il était l'heure. Ecclefield n'avait que cinq secondes de retard.

*

* *

Elle s'était approchée de la fenêtre dès les premiers coups de feu, mais elle ne vit qu'un convoi de voitures qui paraissaient vouloir entrer dans la propriété, et certains des hommes de M. Domino qui accouraient.

Un autre groupe d'hommes s'était mis en travers de l'allée pour empêcher les voitures d'entrer.

Un jeune, à l'aspect plaisant, muni d'un attaché-case, était descendu de la première voiture. Il parlait aux gardes.

Les coups de feu avaient paru surprendre tout le monde, même les hommes dans les voitures. Plusieurs en étaient descendus et avaient sorti leur pistolet en regardant tout autour d'eux. L'homme à l'attaché-case se retourna et leur cria quelque chose. Les hommes dans la rue remontèrent dans les voitures.

Les coups de feu cessèrent aussitôt.

L'un des hommes de Charles descendit l'allée en expliquant ce qui s'était passé :

— Des gardes nerveux ! Ils pensaient qu'il s'agissait d'autre chose !

Les voitures montèrent vers la maison.

Elle entendit un bruit dans son dos et se retourna vivement. Elle vit un grand homme en blouson et en jean, armé jusqu'aux dents, qui avait un visage absolument féroce. Mais sa voix lui parut très douce et rassurante.

— N'ayez pas peur, Suzy. Je vais vous emmener jusqu'à Jenny.

— Mais je n'ai pas quitté cette chambre depuis deux ans, dit-elle. Je ne peux pas en partir.

— Pourquoi ?

— Venez ici, dit-elle. Je vais vous montrer pourquoi.

L'homme parut hésiter, tendu. Puis il tendit l'oreille comme s'il écoutait ce qui se passait en bas, referma la porte et la fixa.

— Venez, dit-elle.

Il la rejoignit près de la fenêtre et lui prit les mains.

— C'est la vie ou la mort, expliqua-t-il. Il faut partir.

— Connaissez-vous M. Domino ?

— D'une certaine façon, oui, répondit-il.

Elle désigna les hommes dans le jardin sous la fenêtre. Ils avaient entouré le jeune homme qui portait l'attaché-case. Charles sortit sur le perron et descendit les marches.

— Vous voyez M. Domino ? demanda-t-elle.

— Oui, je le vois. Venez, Suzy.

Il la tira doucement par le bras. Elle résista.

— Les trois hommes qui se tiennent derrière M. Domino, reprit-elle. Ils s'appellent John, Paul et James. C'est étrange, n'est-ce pas ?

— Je suis au courant de John Paul James, lui dit l'inconnu à la voix rassurante.

Elle frappa le sol du pied, coléreuse, et lui dit :

— Alors vous devez savoir pourquoi je ne peux pas partir !

— Allez-vous passer toute votre vie dans cette chambre, Suzy ?

— Probablement, répondit-elle tristement.

Elle vit s'abattre son poing mais n'eut pas le temps d'éviter le coup. Elle ne sentit rien d'autre qu'une subite lassitude; elle ne sentit aucune douleur. Elle eut l'impression de flotter dans l'espace puis elle comprit qu'elle était à l'envers.

L'homme la portait sur l'épaule.

Il l'emmenait !

Elle voulut hurler mais aucun son ne passa ses lèvres. C'était un cauchemar ! Elle dormait et elle rêvait… Elle se détendit. Elle avait déjà eu des cauchemars comme celui-là. Bientôt elle se réveillerait. Elle savait que les cauchemars n'étaient pas dangereux, qu'il fallait attendre qu'ils passent.

Mais le rêve ne se dissipa pas. Il se renouvela. Elle se força à se calmer.

Elle vit deux hommes à l'envers en haut de l'escalier. Elle se sentit tourner et eut l'impression d'une ombre devant le visage, une ombre qui ressemblait à une main, et elle entendit deux soupirs puis les hommes retombèrent en arrière dans l'escalier.

Elle se trouvait maintenant dans la chambre de Jenny. Elle se sentit flotter par la fenêtre ouverte, longer un mur, la corniche peut-être, elle se retrouva sur le toit du perron à l'arrière de la maison.

Quelques secondes plus tard, elle eut conscience de flotter à travers le jardin vers les bois. La maison qui était à l'envers, paraissait s'éloigner, et elle remarqua à cet instant des pieds qui couraient au-dessus de sa tête.

Il n'y avait plus de bruits dans son rêve, et le silence lui parut agréable. Elle avait vaincu sa frayeur.

C'était plaisant, sensuel, presque érotique.

Des bras puissants l'enserrait; elle ne s'était jamais sentie en pareille sécurité depuis l'enfance. Elle n'était plus à l'envers. On la

portait comme un enfant bien-aimé, un enfant chéri. Puis un bruit vint déranger son rêve. Un battement. Le battement d'un cœur, lent et sûr.

Elle se blottit contre le cœur, cherchant avidement à se rapprocher de ce rythme apaisant.

— Papa, gémit-elle dans son rêve. Oh, papa !

— Ce n'est rien, lui dit une voix douce. Tout ira bien…

Et elle comprit que c'était vrai.

CHAPITRE XIV

Domino fixa durement le jeune agent fédéral et lui dit :

— Je vous ai dit que vous ne pouviez pas lui remettre la convocation, un point c'est tout. M. Sciaparelli est sous la protection de la First District Court de New York. Comme témoin convoqué par la cour de New York, il bénéficie de l'immunité légale. Toute convocation de police pourrait constituer une gêne pour le procès en cours, et doit être remise jusqu'au jour du jugement.

Mais le jeune homme ne voulait pas se laisser intimider.

— Vous êtes son avocat ? demanda-t-il.

— Non. Je suis nommé par la cour, annonça Domino en exposant ses papiers d'identité. A la requête de M. Sciaparelli, nous assurons son transfert à New York. Je suis sûr que vous êtes au courant de ce qui se passe actuellement à Atlanta. La vie de M. Sciaparelli est menacée.

— Quand partez-vous ? demanda le jeune homme.

— Nous partions lorsque vous êtes arrivés.

— J'avais plutôt l'impression qu'on faisait des cartons dans le parc quand nous sommes arrivés, rétorqua Ecclefield. Vous êtes de curieux *U.S. Marshals*. Ça ne vous ennuierait pas si je faisais vérifier vos papiers ?

— Pas le moins du monde, lança Domino. Sciaparelli vous permettra certainement d'utiliser le téléphone.

Le jeune homme rendit les papiers à Domino, et tendit brusquement la convocation à Sciaparelli.

L'imbécile la lui prit des mains !

— Il n'y a rien là-dedans qui puisse mettre en cause le procès en cours à New York, dit le jeune homme. En ce qui concerne le nôtre, il est déjà commencé. Cette convocation est une simple routine. Je vous verrai au procès, monsieur Sciaparelli. Bonne journée.

Sciaparelli avança d'un pas et s'écria :

— Attendez, je vous accompagne ! Tout de suite !

Le jeune homme fixa Domino, le regard intrigué.

Domino avait l'impression qu'une main glaciale lui enserrait le cœur. Il fit un clin d'œil au jeune homme et lui dit d'une voix

paternaliste :

— Il ne peut pas faire ça. Il doit passer devant le tribunal à New York. Je suis nommé par la cour pour garantir sa présence. Notre avion nous attend.

Le jeune homme contempla Sciaparelli et sa voix avait un ton spécial lorsqu'il lui adressa la parole :

— Dois-je comprendre que vous demandez à m'accompagner jusqu'à mon bureau. Tenez-vous à faire une déposition ?

Sciaparelli transpirait; la sueur dégoulinait de son front. Il s'essuya avec un mouchoir et répondit :

— Exactement. Je n'aime pas traîner avec ces affaires-là.

Il jeta un coup d'œil à Domino.

— L'avion pourra bien attendre une heure de plus. Je ne veux pas partir avant que cette histoire ne soit réglée.

Il commença à s'éloigner vers la voiture du jeune homme.

Il allait s'en tirer, il allait s'échapper ! La situation se dégradait et Domino avait les tripes en bouillie.

— Sciaparelli ! aboya-t-il. Vous comprenez que si vous persistez je ne pourrai pas assurer votre sécurité ! Les répercussions à New York pourraient être extrêmement sérieuses.

— Oui, je comprends, marmonna Sciaparelli.

Il monta dans la voiture. Le jeune homme contempla Domino et lui sourit froidement.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, mon vieux, ironisa-t-il.

Tu parles !

Domino s'approcha de la voiture d'un pas décidé et se pencha près de la vitre pour fixer durement Sciaparelli.

— Ce que je vous ai dit est valable pour Mme Sciaparelli aussi, dit-il froidement. Elle n'est plus couverte par l'immunité, si vous partez.

Sciaparelli ne bougea pas, le regard défait. Le jeune homme se glissa près de lui et dit au chauffeur :

— Allons-y.

Domino ne pouvait rien faire. Il s'était fait blouser par une petite frappe d'agent fédéral ! C'était encore un môme, mais il avait un regard d'acier et plein d'hommes armés avec lui. Ce n'était pas le moment d'échanger des coups de feu avec une horde de types du F.B.I. Les journalistes n'en finiraient plus d'en parler.

Il recula d'un pas et laissa filer la voiture.

Les autres véhicules la suivirent et le convoi s'éloigna en direction d'Atlanta.

James lui lança :

— Tu vas le laisser faire ?

— Bien sûr que non ! répondit Domino. Envoie Paul. Et dis à Paul que je ne veux pas qu'il revienne seul.

— Entendu, fit James en s'éloignant.

John s'approcha pour faire son rapport.

— C'était bien Bolan.

— Evidemment que c'était Bolan, gronda Domino qui se sentait de plus en plus mal. Mais qu'est-ce qu'on y pouvait ? Le jardin était bourré de fédéraux ! Tu as bien fait, John. Ne t'inquiète pas.

— Le type du toit dit qu'il a emporté une femme sur le dos. Il doit être loin maintenant.

— Probablement, dit calmement Domino malgré le feu qui lui brûlait les entrailles. Qu'a dit le type du toit sur les gardes du jardin ?

— Qu'ils sont tous morts, annonça John d'une voix neutre.

— Spider aussi ?

— Aussi. Ainsi que deux des types de Ship qui se trouvaient dans la maison.

Le convoi fédéral avait atteint la route principale et virait vers la ville à l'ouest. Domino se tourna vers John.

— J'ai envoyé Paul chercher Ship. Emmène quelques hommes dans le jardin retrouver les traces de ce type. Il a dû en laisser. Je veux absolument qu'on l'attrape. C'est la seconde fois qu'il nous ridiculise. Je veux qu'on le prenne vivant. Peu importe l'état dans lequel il sera, pourvu qu'il puisse encore parler. Et hurler. Je veux l'entendre nous supplier de l'achever. Une fois mort, il ne causera plus de soucis.

— Bien, dit John. Qu'est-ce qu'on fait au sujet des femmes ?

— Trouve Bolan et tu auras trouvé les femmes. Ne reviens pas sans elles, John.

— Entendu, fit John en s'éloignant.

Domino se retrouva seul, planté au centre du gazon. Il ne parvenait pas à y croire. Pour la première fois depuis son enfance, il avait envie de pousser des cris de rage et de s'arracher les cheveux.

Ce type ! Ce Bolan ! Il était responsable de tout…

Comment y arrivait-il ?

Jusqu'à présent, les rumeurs, les anecdotes et la légende lui avaient paru ridicules. Du romantisme pour les soldats de la rue. Mais à présent la réalité de tous les racontars l'effrayait.

Pour la première fois il eut peur, pas peur de mourir, mais peur de faillir. Comment pourrait-il rentrer au bercail après un pareil échec ?

Il frissonna.

Mais après tout, au diable Bolan !

Bolan n'était pas le but de sa mission. Bolan était un handicap supplémentaire et inattendu dont il n'était pas responsable. Sa seule responsabilité était de ramener Sciaparelli et les deux femmes. Si en cours de mission il arrivait à supprimer Bolan, ce serait un grand coup, mais un grand coup secondaire. Bolan ne devait plus compter.

Il fit signe à deux de ses hommes et courut jusqu'à sa voiture.

*

* *

Dès qu'ils eurent quitté la propriété, Ecclefield dit à son chauffeur :

— Branchez la C.B. sur la fréquence 19 et passez-moi le micro.

La fréquence des camionneurs était assez embouteillée. Ecclefield attendit un instant puis annonça :

— Ici l'Aigle américain qui cherche le Grand Homme. Est-il à l'écoute ?

Il fut enchanté d'entendre aussitôt une réponse :

— Ici Grand Homme. Je vous écoute, Aigle.

— Je propose un dix-vingt-sept [iii] sur la 7.

— Dix-quatre, je change.

Le chauffeur brancha la fréquence 7. Ecclefield reprit :

— Ici l'Aigle.

— C'est mieux, je vous entends.

— Comment est-ce que ça a marché ? Je vous ai entendu arriver, mais pas repartir.

— Tant mieux. Ça a bien marché. L'intervention était parfaitement minutée.

— Bien, bien. J'ai une chose intéressante à vous apprendre.

— Ça peut se dire en public ?

— Avec un peu d'autocensure, oui. Le croirez-vous si je vous dis qu'un certain V.I.P. de sexe masculin a absolument tenu à repartir

avec moi pour louer une chambre à l'hôtel ?

— Ça ne me paraît pas trop étonnant.

— Serait-il l'homme discret au service de la grande famille ?

— Exactement. Vous n'êtes pas surpris ?

— Ça colle avec plusieurs choses que je viens d'entendre, Aigle. Je vous conseille de lui trouver une chambre au frais. Il craint la chaleur.

— Oui, je comprends.

— Et faites attention à quelque chose qui vous colle au train depuis votre départ.

— Dix-quatre, entendu. Que pensez-vous de mon pensionnaire ?

— Je crois qu'il ne doit pas se sentir en sécurité en ce moment. Certains cousins de la grande famille sont de fort mauvaise humeur à l'heure actuelle. Vous pourriez peut-être en toucher deux mots à notre ami commun.

— Je n'y manquerai pas, Grand Homme. Je serai près du fil toute la journée si vous avez besoin de me joindre.

— Entendu. Dix-soixante-quatre [iv].

Ecclefield poussa un petit soupir en tendant le micro au chauffeur.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? gronda Sciaparelli. Vous croyez peut-être que personne ne comprend ce charabia ?

— Soyez poli avec moi, sinon je vous fais descendre de cette voiture tout de suite.

— Vous avez bien entendu ce qu'a dit votre patron. Trouvez-moi une chambre au frais.

Ecclefield sourit joyeusement à son pensionnaire. Il avait presque envie de lui révéler la véritable identité du Grand Homme. Enfin, presque. En effet, si sa collaboration avec Mack Bolan venait à être connue, il aurait du mal à ne pas se retrouver lui aussi en cellule.

— Au frais ? demanda-t-il. Vous allez directement au fond du congélateur.

— Tant mieux, fit Sciaparelli. Plus j'y serai au froid, plus je serai content.

— Mais ça ne sera pas gratis.

— Ouvrez-moi la porte du frigo, petit, et je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

— Je peux y compter ?

— Tant que je pourrai compter sur vous, vous pourrez compter sur moi.

David Ecclefield n'en revenait pas. Il avait décroché le gros lot. Il avait découvert un chef de la mafia qui allait parler.

— Il y a quelque chose devant, lança subitement le chauffeur.

— N'arrêtez pas ! s'écria Ecclefield. Contournez !

Trois voitures étaient rangées en travers de la route et formaient un véritable barrage.

La voiture vira lourdement de côté, monta sur le trottoir et fonça à travers la broussaille. Une nuée de balles s'abattit sur le véhicule et l'univers de David Ecclefield parut disparaître.

Il avait raté son coup. Il eut la sensation déplaisante et humide du sang qui coulait sur son visage.

Le micro de la C.B. pendait juste au-dessus de sa tête. Il le saisit et parvint à brancher l'émetteur pour chuchoter :

— Grand Homme, dix-trente-trois [v]. Deux minutes à l'ouest de la maison. Dix-trente-quatre [vi], terminé…

A demi conscient il se demanda pourquoi il avait eu ce réflexe. Etait-ce parce qu'il avait échoué ? Etait-ce pour dire à Bolan que sa méthode était la bonne, et qu'il fallait continuer ? Ou alors était-ce une sorte d'adieu ?

C'est difficile de raisonner alors qu'on va mourir.

CHAPITRE XV

Lorsque Ecclefield lança son appel de détresse, Bolan roulait sur une route secondaire qui était parallèle à celle qu'empruntait le convoi des fédéraux. Sa réaction fut immédiate et instinctive, il vira instantanément vers la zone de combat et commença à reconstituer mentalement l'embuscade.

La Corvette bondit en avant avec un rugissement sauvage et le plaqua contre le dossier de son siège. Il n'avait jamais ressenti une telle puissance en voiture.

Le centre de gravité du véhicule était exceptionnellement bas et la tenue de route incroyable. Les virages n'existaient que pour effrayer le conducteur, car rien ne pouvait faire dévier le bolide de sa course.

Il atteignit sa destination en moins de trente secondes, l'aiguille du compte-tours frisant dangereusement la deuxième zone d'alerte. La jeune femme assise, ou plutôt avachie, à ses côtés était inconsciente. Elle était revenue à elle un moment, s'était montrée un instant hystérique puis s'était évanouie de nouveau. C'était aussi bien. Elle avait vécu des mois entiers dans un désarroi moral complet; si elle ressentait le besoin de s'éclipser momentanément, ce n'était pas Bolan qui allait le lui reprocher. Au contraire, une femme en état de crise de nerfs l'aurait sérieusement handicapé.

Il laissa la voiture dans un virage à une centaine de mètres de la zone de combat, dissimulée dans un petit bosquet au bord de la route, hors d'atteinte des balles perdues.

Le quartier était luxueux, les villas plus belles les unes que les autres, entourées d'immenses parcs privés. La bataille faisait rage dans un virage près d'un gigantesque lotissement vide. Il n'y avait que des arbres et des buissons.

Les trois véhicules qui bloquaient la route étaient des voitures de patrouille. Une fusillade inouïe faisait rage. Les voitures des fédéraux étaient toutes bloquées devant le barrage, sauf une qui gisait sur le flanc aux abords du terrain vague, criblée de balles.

Les fédéraux se trouvaient en mauvaise posture. Trois hommes armés de mitraillettes Thompson s'abritaient derrière les voitures de patrouille lâchant de fréquentes rafales. Une autre force invisible tirait sur les policiers depuis le bois.

Bolan accourait vers le barrage lorsqu'il se rendit compte que les voitures appartenaient aux forces de l'ordre. Il hésita un instant.

Ce ne pouvait être qu'une effroyable erreur d'identification. La police tirant sur le F.B.I. ? Impensable.

Peut-être le barrage était-il le résultat de la fusillade sur Paces Ferry Road.

La réponse ne se fit pas attendre. L'un des tireurs se retourna à moitié, la Thompson encore fumante, et Bolan reconnut aussitôt l'un des chasseurs de têtes de l'aéroport.

L'Auto-Mag tonna d'instinct. La tête du tueur explosa littéralement, inondant la portière de la voiture de patrouille de sang. La décalcomanie disparut dans un flot gélatineux et rougeoyant.

Un autre type se retourna brusquement en tirant une rafale. La seconde balle coupa brusquement la rafale meurtrière et souleva l'homme qui retomba violemment entre deux voitures.

Le troisième homme était occupé ailleurs. Il s'était dressé pour mieux viser un agent fédéral qui avançait assez stupidement au centre de la route près des voitures du convoi. Bolan tira deux fois. La première balle défonça la nuque du tueur en le soulevant du sol et la seconde le plaqua brutalement en travers du capot de la voiture.

Un homme sortit brusquement du bois en courant, une grosse carabine dans les mains, puis il s'arrêta net en voyant l'homme au gros pistolet fumant. Il portait un uniforme kaki d'assistant-shérif, et son visage paraissait anormalement pâle.

Il y avait certaines choses que Bolan faisait instinctivement, et d'autres qu'il ne faisait pas. Il ne tirait jamais sur les flics.

C'était la seule chose qu'il se refusait absolument de faire.

Les deux hommes hésitèrent. Puis, quelqu'un dans le bois cria :

— Vas-y, Billy Bob ! Descends-le !

L'assistant murmura tout doucement sa réponse à la requête, et Bolan, seul, l'entendit.

— Je t'emmerde.

Puis il tourna lentement le dos à Bolan et repartit dans le bois d'où il était venu.

Bolan partit dans l'autre sens, vers la voiture renversée.

La bataille s'était calmée depuis que Bolan avait anéanti ceux qui faisaient face aux agents fédéraux. Les forces de l'ordre en profitaient pour se regrouper et diriger leur attaque contre les tueurs qui se dissimulaient dans le bois. Les coups de feu s'espaçaient.

La portière arrière de la voiture était restée ouverte et se dressait vers le ciel comme un drapeau. Bolan se hissa pour voir qui était dans la voiture.

Il y avait deux hommes.

David Ecclefield avait du sang plein la tête. Il était étendu en travers du dossier de la banquette avant.

L'autre était coincé sous le volant.

Tous deux étaient évanouis.

Bolan se mit rapidement au travail, et les avait tirés de la voiture et allongés sur l'herbe lorsque deux agents fédéraux arrivèrent en courant.

Bolan faisait du bouche-à-bouche au conducteur. L'un des agents prit la relève, et l'autre examina rapidement Ecclefield.

— Je crois que ça ira, chuchota Bolan qui arrivait difficilement à reprendre haleine. Il a beaucoup saigné, mais je pense que ce n'est qu'un léger traumatisme.

L'agent tenait un gros .38 de service. Il contempla longuement Bolan puis rangea son arme.

— Du joli travail, dit l'agent. Vous tirez exactement comme on le prétend. Mais vous feriez bien de calter. Je ne tiens pas à expliquer votre présence lorsque les vrais flics vont arriver.

— Où est Sciaparelli ? demanda Bolan.

L'agent écarquilla des yeux, se redressa vivement.

— Mais… je pensais qu'il était dans la voiture avec Ecclefield.

— Il n'y est plus en tout cas, gronda Bolan.

— Personne ne s'est approché de la voiture, s'écria l'agent. Je l'avais couverte, personne n'aurait pu s'en approcher sans que je les voie. Il n'y a eu aucun mouvement dans ce secteur.

Bolan se retourna pour examiner la broussaille derrière la voiture.

— Vous n'auriez pas pu voir ce qui se passait dans les herbes. Peut-être a-t-il rampé jusqu'au bois. Il est peut-être blessé. Vous devriez faire fouiller le terrain.

— Vous devriez partir, répéta l'agent.

Il sourit brièvement et Bolan lui rendit son sourire, et partit.

David Ecclefield s'en sortirait avec une grosse bosse.

Tous les autres agents, à part le chauffeur, semblaient intacts. Quelques-uns avaient de très légères blessures.

Le seul qui semblait en mauvais état était le chauffeur. Mais il commençait déjà à réagir lorsque Bolan lui faisait du bouche-à-bouche. Il avait sûrement des lésions internes, mais s'en sortirait.

Il ne restait qu'une seule question : la disparition de Sciaparelli. Où était-il passé ? Bolan se souciait peu de ce qui aurait pu arriver à cette crapule. S'il avait rencontré une mort atroce, il n'avait eu que ce qu'il méritait. Bolan avait vu les réactions d'une jeune femme qui, à vingt-six ans, paraissait en avoir quarante, et qui ne serait peut-être plus jamais complètement normale. Cela lui suffisait largement pour écarter tout sentiment de pitié.

Pis encore, les ennuis de la jeune femme n'étaient pas finis.

Un véhicule s'était rangé dans les buissons près de la Corvette. Trois types se tenaient près de la voiture de Bolan. Deux d'entre eux étaient à côté de la portière et essayaient de traîner la jeune femme hors de la décapotable. Le troisième les regardait faire, le visage glacial et inexpressif.

Un visage presque familier que Bolan avait déjà vu.

Domino.

CHAPITRE XVI

L'Auto-Mag parut bondir en avant, l'immense canon aligné sur l'œil droit de Domino.

— Laissez-la, ordonna Bolan.

Les types qui se penchaient sur la jeune femme s'immobilisèrent, mal à l'aise.

Domino avait un pistolet coincé dans sa ceinture, mais il ne fit aucun geste pour s'en saisir.

Il était trop intelligent pour tenter l'impossible.

— C'est sûrement le grand Bolan, murmura-t-il.

Bolan ne tenait pas à une confrontation. Pas ici. Les cibles étaient trop dispersées, et la jeune femme était mal placée.

— Relâchez cette jeune femme, dit Bolan. On en restera là. Partez.

— Mais on ne peut pas, Bolan, répondit Domino. On ne peut pas en rester là. C'est trop grave. Et puis, tu ne pourras pas nous descendre tous les trois. Alors que vas-tu faire ?

— Je vais commencer par toi, annonça Bolan. Tu pars ou tu meurs. Choisis.

— C'est trop bête. On peut s'arranger.

— Comment ?

— Tu me laisses la femme. Je te laisse Sciaparelli.

— Je n'ai pas Sciaparelli et tu n'as pas la femme. Alors comment s'arranger ?

Bolan le fixait durement. Il vit enfin les yeux de Domino le trahir. Ils perdirent de leur éclat, devinrent légèrement opaques. Domino était à bout, il perdait le contrôle de lui-même.

— Je vais tirer, Domino.

— Attends, ce n'est pas ce que tu penses. Sciaparelli a trahi. Il est parti avec les fédéraux. J'ai perdu la partie ici. Mais je vais encore trinquer plus en rentrant à New York. Tu le sais. Nous sommes de la même trempe, toi et moi. Hein ? Je veux seulement m'en tirer avec un peu de dignité. La femme me rendra ma dignité. Elle ne risque rien, on ne lui fera aucun mal. Avec un peu de chance, on ne m'en fera pas non plus. Ce n'est plus ton problème. C'est mieux que de crever, non ?

— C'est elle qui y restera, dit Bolan.

Les deux gardes près de la voiture ne bougeaient pas, mais écoutaient en silence dans le vague espoir que les choses s'arrangeraient. Ils étaient de simples chasseurs de têtes, pas des tueurs d'élite. Ils ne pouvaient perdre que leur vie.

Mais Domino risquait de perdre bien plus.

— Elle ne vaut pas un sou, sauf pour moi. Je ne la laisserai pas, Bolan. Je préfère encore la mort.

Bolan tenta le coup.

— Elle ne peut pas t'aider. Elle ne sait rien sur son père. Sciaparelli lui fait peur depuis des années avec des menaces qui ne tiennent pas debout. Elle ne sait rien. Elle ne connaît que la peur.

— Alors tu sais. Je me demande où tu trouves tes renseignements.

— Je me débrouille, dit Bolan. Toi, tu te débrouilles mal.

Le visage de Domino s'affaissa un peu plus. Ses yeux étaient devenus ternes.

— Tu as tort. Tu ne sais rien. La seule chose dont nous ayons besoin, c'est la présence de cette fille pendant le procès.

— Quel procès ?

— Allons, tu sais très bien. Tu sais ce qui se passe entre les familles en ce moment. N'est-ce pas ?

— Peut-être, fit Bolan. Et alors ?

— Alors le moment est venu pour Sciaparelli de payer ses dettes. On le lui a demandé. Si je n'arrive pas à ramener Ship, la présence de sa femme constitue une sorte de garantie. On en a besoin.

— On, c'est qui ?

— Tu le sais parfaitement.

Bolan savait parfaitement que le « on » était un groupe de vieillards, méchants et dérangés, qui jouaient à Dieu du haut de leur gratte-ciel. Ils proclamaient inlassablement leur amitié fraternelle, mais apparemment le « on » s'était scindé en « nous » et en « eux ». Les intrigues et les tueries s'ensuivaient.

— Vous allez rappeler une dette vieille de quinze ans ? Allons, sois sérieux. C'est peut-être pour faire chanter quelqu'un, mais rien d'autre.

Domino se dégonfla davantage; il paraissait désespéré. Bolan ne bougeait pas d'un millimètre et le canon de l'Auto-Mag semblait rivé à l'œil de l'as noir.

— L'incident en question n'était pas important à l'époque. On a attendu. C'est important, aujourd'hui.

— Merci, Domino, fit Bolan. Tu m'as donné exactement ce que j'espérais.

L'Auto-Mag rugit, et la tête du tueur explosa. Domino n'eut pas le temps de voir la mort venir.

Les deux autres restèrent figés et n'osèrent même pas regarder tomber le cadavre de leur chef. Ils étaient en état de choc.

— Le marché tient toujours, leur dit Bolan. Filez.

— C'est vrai ? demanda l'un d'eux d'une voix incrédule.

— C'est vrai. Filez.

Ils coururent jusqu'à leur voiture, et s'en allèrent sans demander leur reste.

Bolan s'agenouilla près du cadavre de Domino et examina le visage du mort.

Il était plus âgé qu'il n'en avait l'air. Il y avait de minuscules cicatrices qui prouvaient qu'il avait subi de nombreuses opérations. Il ne se rappelait peut-être pas le nom qu'on lui avait donné à sa naissance, tellement il avait dû en changer au cours de sa vie professionnelle. Il n'y avait plus de quoi relever des empreintes; ses doigts étaient artificiellement lisses.

Bolan poussa un soupir et disposa une médaille de tireur d'élite sur la poitrine du mort.

— Tu l'as bien méritée, connard, murmura-t-il doucement.

Il se leva et s'approcha de la Corvette.

La jeune femme était consciente et le contemplait d'un regard doux. Il l'aida à se redresser.

— Est-ce que vous avez entendu une partie de tout ça ? demanda-t-il.

— J'ai tout entendu, répondit-elle avec calme.

— Vous avez compris ?

— Oui.

— Ça va ?

— Oui, ça va. Je vous ai cru lorsque vous me l'avez dit la première fois. Que tout irait bien.

Bolan n'en était pas encore persuadé. Domino et l'un de ses as étaient morts. Mais il en restait encore deux pouvant lui nuire. La disparition de Sciaparelli l'ennuyait.

Il n'avait pas l'intention d'avouer ses doutes. La jeune femme n'était pas encore suffisamment forte. Il monta dans la Corvette et démarra. Il passa un bras autour de la jeune femme et lui jeta un

coup d’œil. Elle le dévorait des yeux, mais son regard était celui d’un enfant qu’on rassure d’une caresse.

CHAPITRE XVII

Le Cow-boy et la fille s'étaient déjà préparés pour partir lorsque Bolan revint au camp et s'approcha de la cabane.

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, en silence. Bolan attira le Cow-boy et envoya les deux jeunes femmes dans la cabane.

La ressemblance n'avait pas échappé au Cow-boy; il avait compris qui était l'autre.

— C'est pour elle que tu y es retourné ? demanda-t-il.

— Pour elle, répondit Bolan.

— Ça n'a pas dû être facile.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Ecoute, les choses vont se corser. Il va falloir que je fasse vite si je veux m'en sortir. J'ai besoin de ton assistance.

— Sans problème, dit le Cow-boy.

— Tout à l'heure tu m'as parlé d'un ami d'enfance qui s'appelle Billy Bob.

— Oui ?

— Il faisait partie d'un groupe qui a voulu décimer un convoi fédéral. Il est corrompu jusqu'à la moelle. Ça te surprend ?

La surprise et l'étonnement douloureux de Reynolds étaient trop réels pour ne pas y croire.

— Merde ! s'écria-t-il doucement. D'abord Shorty et, maintenant, Billy Bob. C'est... c'est... Bon, si tu le dis, ça doit être vrai. Comment l'as-tu su ?

— Ça ne pouvait pas être une coïncidence, dit Bolan. Je me suis trouvé nez à nez avec un assistant-shérif de Cobb County, carabine à la main. Quelqu'un a crié son nom, et lui a dit de me tuer. Il en a décidé autrement. Il m'a tourné le dos et il est reparti dans le bois.

— O.K. ! je vois. C'était sûrement lui; il a toujours admiré ce que tu fais. Il a même fait une collection de coupures de presse te concernant.

— Tu m'as dit qu'il faisait un autre travail. Au noir.

— Exact. Avec une agence de sécurité. La plupart des types sont des flics qui travaillent en dehors des heures de service.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas, dit Bolan. Quoi ?

— Ils montent la garde dans les entrepôts et les hangars à marchandises, dit doucement Reynolds. Ça colle ?

— Comme de la glu, fit Bolan. Mais il y a encore quelque chose qui me froisse. Je comprends que Domino ait recruté les hommes de Sciaparelli, mais ça me paraît très étrange qu'il ait fait appel aux flics marrons qui travaillent dans les entrepôts.

— Qui est Domino ?

— Un tueur d'élite qui a été envoyé par New York. Billy Bob travaillait en accord avec ces types. Il faut que je sache pourquoi. Tu peux te renseigner ?

— Attends une minute, promit Reynolds. Tu sauras tout. Il faut que je téléphone.

— Tu risques de ne pas le trouver. La dernière fois que je l'ai vu, lui et les autres battaient en retraite dans le désordre. Je parie qu'ils se sont terrés.

— Moi je sais où les trouver, gronda Reynolds.

Il entra dans la cabane.

Bolan vérifia ses armes, remplit les chargeurs vides puis s'adossa contre la Corvette pour récupérer ses forces.

Lorsque Reynolds ressortit de la cabane quelques instants plus tard, Bolan dormait paisiblement, debout.

— Mais qu'est-ce que..., fit Reynolds.

Bolan ouvrit les yeux.

— Ça va, fit-il. Alors ?

— J'ai eu Billy Bob. Il te prie d'accepter toutes ses excuses et il te souhaite bonne chance. Il m'a dit qu'il allait parler, mais qu'il ne savait pas encore à qui il fallait s'adresser.

— Au type dont je t'ai donné le nom, dit Bolan.

— Le type du F.B.I. ?

Bolan acquiesça puis demanda :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Billy Bob n'a jamais rencontré le chef. Mais il est persuadé que ce n'est pas Sciaparelli. Il prétend que c'est une combine à New York. Billy Bob et les autres ne travaillaient pas comme gardes. Ils vérifiaient les marchandises.

— Les marchandises ? s'étonna Bolan.

Pourtant c'était logique. Sciaparelli n'était vraiment qu'un homme de paille pour les intérêts new-yorkais. On le soupçonnait.

On l'avait fait surveiller parce qu'on pensait qu'il volait, trichait ou usurpait un pouvoir qu'on ne lui avait pas accordé.

— Il était au courant de ce que voulait faire Shorty, annonça Reynolds.

— Qu'est-ce qu'il savait ?

— Il a laissé glisser devant Shorty qu'il travaillait pour des types à New York. Par inadvertance. Il s'est douté que Shorty avait prévu un mauvais coup lorsqu'il l'a vu commencer à fréquenter Jennifer. Shorty avait été un bon flic, tu sais. Efficace. Il avait pris des renseignements. Billy Bob ne savait pas exactement lesquels, mais Shorty lui a fait comprendre qu'il lui remettrait une part dès qu'il aurait abouti. Shorty lui a téléphoné hier dès notre retour de Détroit. Il lui a dit que l'argent allait pleuvoir. Beaucoup d'argent. Puis, le soir, vers neuf heures, Billy Bob supervisant le chargement d'un camion à Bluebird m'a dit qu'un type qui s'appelle Lago et d'autres ont tiré Shorty de la cabine du camion et l'ont emmené de force. Billy Bob n'a pas bronché. Il ne pouvait pas se découvrir. Mais il n'a pas été surpris lorsque je lui ai appris que Shorty était mort.

— O.K. ! dit Bolan. Je commence à comprendre. C'est aux environs de neuf heures que Domino a été envoyé par les hommes de New York. Oui, c'est logique.

— C'est plus clair pour toi que pour moi, j'espère.

— Je ne peux pas t'en dire plus, Cow-boy. Pour des raisons qui ne nous concernent ni l'un ni l'autre directement. Tu veux bien continuer ?

— Je commence seulement à m'amuser.

Bolan lui sourit.

— J'en avais l'impression. Tu m'as parlé tout à l'heure d'un groupe pause-café. Comment est-ce que ça se goupille ?

— On annonce l'événement à la C.B., c'est tout. Avant d'avoir raccroché le micro, le café est déjà plein.

— Y a-t-il des routiers aussi.

— Surtout des routiers. Le nombre est encore plus impressionnant si c'est une chatte qui lance l'appel d'une belle voix sexy. A quoi penses-tu ?

— A une réunion de routiers, dit Bolan. Tu connais mieux que moi cette région. Quelles sont les chances de mettre un embargo sur toutes les marchandises de Sciaparelli ? On pourrait même faire un

blocus, si on arrive à ameuter assez de participants. Qu'en penses-tu ?

— On pourrait avoir des participants, observa Reynolds. Mais je ne vois pas comment on va organiser la chose.

— Sur les ondes ? demanda Bolan en souriant.

Reynolds lui sourit aussi.

— Un embargo grâce à la C.B. ? Pourquoi pas ? On a déjà tout fait sur la C.B., sauf un embargo.

Bolan tira un petit carnet du fond de sa poche et le tendit au Cowboy.

— Voici la liste des entrepôts et des transporteurs dont il faut bloquer les marchandises. Monte dans ton camion. Il est rangé dans le virage derrière un bosquet. Je resterai à l'écoute sur la 19. Faisons vite. Il faut que tout soit terminé d'ici ce soir.

Reynolds partit aussi sec, la mine réjouie, une expression de fierté sur le visage.

Bolan le comprenait. C'était extraordinaire de se rendre compte qu'on n'était plus un perdant, qu'on pouvait réagir et lutter, qu'on n'avait plus peur.

La terreur et l'échec peuvent détruire un être. Des années de terreur avaient fini par abattre la fille sensible qu'était Susan James Rossiter Sciaparelli.

Jennifer était si jeune au moment de la mort de son père qu'elle ne s'en souvenait presque pas.

Mais Suzy n'avait rien oublié. Elle se souvenait également fort bien de la nuit durant laquelle son père avait été emporté en poussant des hurlements de terreur. On ne l'avait jamais revu, sinon en petits bouts.

Elle se souvenait de la nuit du départ paniqué quand des inconnus étaient venus les chercher, sa mère, sa petite sœur et elle; elle se souvenait de leur voyage en Georgie, de leur changement d'identité, des modifications inexpliquées de leur nouvelle vie.

Sa mère s'était effondrée moralement; elle ne s'était jamais remise de la nuit du rapt et de la disparition brutale de son mari. Suzy avait dû veiller sur sa petite sœur et la protéger. Il avait fallu lui inculquer des mensonges destinés à leur garantir la sécurité.

Il y avait un détail pourtant sur lequel sa mère s'était montrée intraitable; les petites devaient garder leur prénom. Seul le nom de famille était changé : Rossiter.

La vie matérielle n'avait pas été un problème, et il y avait toujours suffisamment d'argent. Tous les mois un chèque d'assurance-vie leur parvenait. D'autres chèques arrivaient à Noël et pour chaque anniversaire.

Peu à peu la vie reprenait son train-train, et Suzy avait retrouvé un semblant de naturel. Il lui arrivait seulement de faire des cauchemars. Parfois une scène à la télévision ou au cinéma lui rappelait le passé. Parfois encore, le regard de sa mère la troublait.

Sciaparelli débarqua lorsqu'elle était étudiante à l'université. Il lui rendit visite dans le bureau du directeur et se présenta comme le « père Noël ». C'était lui, avait-il expliqué, qui avait toujours veillé sur elle et sa famille, c'était lui qui était l'exécuteur testamentaire de son père.

Il lui fit comprendre qu'elle allait bientôt hériter et qu'il y avait des choses qu'elle devait savoir.

En fait, elle hérita surtout de Charles Sciaparelli. Ils devaient se marier. Il n'y avait pas de choix possible; les messieurs de New York qui les avaient protégées depuis des années en avaient décidé ainsi. Les conséquences seraient graves si Suzy n'obéissait pas. Elle devait se sacrifier pour la famille. Si elle refusait, la famille n'aurait plus droit à la protection bienveillante des messieurs de New York, et la source d'argent s'assécherait. Sciaparelli lui fit comprendre que les femmes James pourraient éventuellement subir le même sort que leurs mari et père.

Jusqu'alors Susan James Rossiter avait été une jeune fille parfaitement normale. Elle avait vingt-deux ans. Elle avait tendance à être timide et à ne pas fréquenter de garçons, mais c'était le résultat de son passé secret. Elle était pourtant très entourée. Ses espérances étant tout à fait normales, elle s'attendait un jour à tomber amoureuse et à se marier. Un jour…

Charles Sciaparelli, un étranger qui avait plus de trente-cinq ans, ne répondait pas exactement aux critères qu'elle s'était établis.

Mais elle avait le sens du devoir et le sens pratique très développés. Elle accepta la situation sans illusions. Elle eut l'impression de se réveiller brutalement. La vie assez plaisante qu'elle avait menée jusqu'alors se transforma en cauchemar. Le mariage l'avait brusquement replongée dans son terrifiant passé. La seule différence étant qu'elle était maintenant une femme avec des devoirs d'épouse.

Elle n'avait rien dit à Jennifer pour la protéger, mais les mensonges avaient fini par lui rendre la vie impossible.

Lorsque leur mère était morte, toutes les responsabilités étaient tombées sur les épaules de Suzy, et le stress l'avait énormément éprouvée. Elle avait craqué comme sa mère, puis s'était réfugiée dans la maladie pour s'isoler dans sa chambre, effrayée par tout ce qui l'entourait. Jennifer l'avait crue en adoration devant son mari, mais elle était seulement victime d'une situation sur laquelle elle n'aurait aucune prise, un otage humilié.

Le pire, pensait Bolan, était que les deux jeunes femmes n'avaient jamais été en danger. Il en était sûr. Il n'était même pas certain que leur père ait été le coupable. Les femmes James étaient d'innocentes victimes, des pions cyniquement manœuvrés par les vieillards new-yorkais dans Dieu sait quel but maléfique.

La raison pour laquelle les femmes avaient été transférées en Georgie et cachées sous la couverture d'une nouvelle identité, lui était encore totalement inconnue. Mais Charles Sciaparelli le savait sûrement.

A l'époque de l'attentat, Sciaparelli n'était qu'un simple conseiller financier. Il avait rapidement gravi les échelons du pouvoir dès qu'il avait eu la responsabilité des femmes James.

Logiquement, ceux qui voulaient protéger les femmes James n'étaient pas ceux qui avaient voulu faire assassiner Jake Pelotti.

Mais les machinations crapuleuses de la mafia semblent défier toute logique.

Si les femmes avaient été un danger pour les auteurs de l'attentat, elles seraient mortes en même temps que James.

Ainsi c'étaient ceux qui avaient ordonné le meurtre de Pelotti qui avaient payé pour les femmes James depuis des années.

Domino l'avait expliqué : « Ce n'était pas important à l'époque. C'est important maintenant… »

Bien sûr, les instigateurs de l'attentat avaient payé depuis des années, mais des livres de comptes truqués prouveraient que l'argent avait été donné par la faction ennemie. Celle qui, en fait, était étrangère à cette affaire d'assassinat.

Inimaginable, mais néanmoins un procédé cohérent dans un monde où la vérité est celle qu'on veut bien fabriquer.

Evidemment, Sciaparelli était leur complice. Il allait trahir ceux qui l'avaient parrainé. Il allait les abandonner pour arriver au

pouvoir absolu en compagnie de ceux qui avaient monté l'attentat. On lui demandait à présent de révéler son vrai visage.

Mais apparemment la ligne qui séparait la première faction de la seconde n'était pas encore très bien définie. Les choses se modifiaient d'une heure à l'autre, les participants changeaient de camp sans donner de préavis. Il était encore trop tôt pour annoncer la couleur.

Il était normal que Sciaparelli se montrât hésitant.

Maintenant Bolan commençait à tout comprendre, et il arriva aussitôt à une horrible conclusion.

Pour la première fois depuis quinze ans, les filles étaient vraiment en danger de mort. Comme Sciaparelli était en liberté et capable de dénoncer l'escroquerie, le sort des filles était très compromis. D'une part, les hommes du camp à qui on avait attribué les paiements pour la famille James voudraient voir disparaître les filles, même s'ils étaient innocents. La vérité compterait trop peu dans l'affaire. Il était surtout question de « preuves ».

D'autre part, les hommes de l'autre camp, ceux qui avaient monté l'affaire, voudraient absolument préserver les filles pour s'en servir comme « témoins ». Bolan préférait encore les voir mortes que dans cette situation peu enviable.

Toute l'affaire dépendait de Sciaparelli, et Bolan ne savait pas comment le débusquer. Il lui faudrait jouer le jeu des vieillards. Faire pression sur le fugitif et attendre qu'il explose. Ensuite Bolan ferait table rase.

La purge aillait commencer.

CHAPITRE XVIII

— Dix-trente-trois [vii], appel général à tous les routiers de la région ! Mettez du volume et ouvrez les oreilles ! Ici le Cow-boy de Georgie qui demande un dix-trente-quatre [viii] pour un type qu'on aime et qu'on admire tous. En général, il porte des frusques noires, il se balade le poing en avant et il fait du bruit. Le Grand Homme est à Atlanta et vous en avez tous entendu parler. Je répète, silence radio sauf pour un dix-trente-trois. Le Grand Homme a besoin d'un coup de main, et je propose qu'on le lui donne. Je vais quitter les ondes pour un petit brin de conversation et attendre que le dix-trente-trois soit relayé, puis je reviendrai avec les détails pour le dix-trente-quatre. Du calme les gars, pendant que le message voyage ! Le Cow-boy se tait et attend.

— Dix-quatre [ix], pour le dix-trente-quatre. Tu écoutes, Grand Homme ? C'est Sam le Vandale qui te guette et t'écoute.

— Dix-quatre pour le Cow-boy et le Grand Homme. C'est le voyageur du Sud qui attend vos ordres !

— Ici le Bolide de la Floride qui vogue vers Atlanta, pied au plancher ! Mais je ralentis sur l'herbe pour le dix-trente-quatre. Je ne roule plus, j'attends.

— Ecoutez tous ! susurra une voix féminine. Ici la Cuillère d'Amour qui cherche le Grand Homme. Tu entends, beau gars ?

— Silence, pauvre chatte ! Ce n'est pas le moment de mouiller ton baquet ! Ecoutez tous ! Gardez le silence pendant le dix-trente-trois !

— Dix-quatre ! Le dix-trente-trois couvre, toute la région d'Atlanta. Faites circuler le message sur les fréquences secondaires. Nous sommes à l'écoute, nous, le Diable de Decatur.

— Dix-quatre ! Ici la base Rosebud. Dix-trente-trois sur cette fréquence…

— Le fumier a failli me faire éclater les tympans ! Il ne diffuse pas à quatre watts…

— Arrête d'émettre sur cette fréquence, idiot !

— Laissez-le tranquille ! Il atteint les routes éloignées ! Dix-vingt-trois [x] demandé, pour les instructions.

— Ici le Chasseur de Chattes, Cow-boy de Géorgie. Patientez un instant pour instructions. Nous sommes au croisement de la 285 Sud. Harry la Hampe est dans le resto pour alerter les gars qui ne sont pas branchés. Ici le Chasseur de Chattes qui écoute.

— Ecoutez tous ! Ici le Cow-boy de Georgie pour le dix-trente-quatre. Base Rosebud, restez à l'écoute pour diffuser le message dès qu'il est terminé. A tous les jockeys de tracteurs roulant pour le compte des sociétés dont les noms vont suivre, le Grand Homme vous demande d'abandonner vos remorques sur le bas-côté. Voici la liste des merdiques : Atlanta Coopérative Association, la A.C.A. Les Brasseries Georgia Perfect…

Bolan coupa la radio et se frotta les yeux du revers de la main, puis il pénétra dans la cabane.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jennifer. Tu as quelque chose dans l'œil ?

Oui, il avait quelque chose dans l'œil. De la fierté, de l'émotion et il n'en avait pas honte. Ces hommes allaient perdre du travail et de l'argent, mais ils le soutenaient de toutes leurs forces. Bolan n'en doutait plus; l'embargo marcherait.

Il pensa à David Ecclefield qui s'était réjoui d'avoir trouvé un ami.

Il y avait toutes sortes d'amis dans le monde. Il suffisait de s'en rendre compte.

Quelle chance !

Ecoutez tous…

*

* *

Ils se mirent d'accord sur un petit motel tranquille puis Bolan fit monter les femmes dans la Corvette. Après leur départ il remonta dans la caravane et prit le téléphone. Il composa le numéro d'Ecclefield.

Le jeune fédéral était à son bureau et travaillait, mais son humeur s'en ressentait.

— Et le crâne ? demanda Bolan.

— En meilleur état qu'on le supposerait. Quelle cruche j'ai été ! Je ne…

— Attendez d'être vieux et gâteux pour gémir sur les erreurs que vous aurez commises. Il y a encore des choses à faire. Vous êtes sûr que ça va ?

— Oui, oui. Mais je voudrais bien savoir ce que vous manigancez. La région est presque sinistrée. Les flics parcourent les routes comme des brutes. Il paraît qu'il y des cinquantaines de camions arrêtés au bord de la route, immobiles. Les restaurants des routiers sont tous pleins et sens dessus dessous. Toute la ville…

— Oui, je sais, fit Bolan. Branchez la C.B. et vous comprendrez. Mais écoutez-moi d'abord. C'est la plus grande découverte depuis les débuts de la radio. Si les flics ne commencent pas à s'en servir d'une façon utile, ce sera le plus beau gâchis du siècle. D'ici peu, mon ami, vous allez vous rendre compte qu'il y a des camions abandonnés sur toutes les routes entre le Mexique et le Canada. Le plus intelligent serait de saisir ces camions ou les remorques abandonnés. Il y a de la marchandise illégale à bord.

— Attendez, attendez ! De combien de camions parlez-vous ?

— Je n'en ai aucune idée, David. Combien de camions faut-il faire rouler pour transporter annuellement plus d'un milliard de dollars de contrebande ?

— Un mouvement continuel, je pense.

— Sans doute. Vous êtes au cœur de la mêlée, mon ami. Il faut réagir. Le commerce entre Etats tombe sous votre juridiction. Le transport de marchandises volées ou de contrebande vous concerne donc directement. Vous feriez bien d'alerter toutes les agences concernées. Si vous réussissez ce coup, l'incident Sciaparelli sera oublié. Plus personne ne s'intéressera à lui. Saisissez ces remorques pendant qu'elles sont encore immobiles, David. Vous briserez les reins de ceux qui ont monté cette opération. Ils ne s'en remettront jamais.

Le jeune agent fédéral y réfléchissait calmement.

— Comment y êtes-vous arrivé ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas moi, ce sont les routiers qui ont tout fait. On leur a simplement communiqué la liste des sociétés bidon.

— Je ne vois toujours pas comment ça s'est fait. Ces radios ont un rayon de quinze kilomètres seulement. Je ne comprends pas…

— Le signal dix-trente-quatre veut dire qu'il faut relayer le message. C'est une réaction continue. La liste circule déjà en Californie à l'heure actuelle.

— C’est très étonnant, si c’est vrai.

— Je crois que c’est vrai, dit Bolan. Je connais une jeune femme qui a voulu faire un essai. Le message lui est revenu, un peu changé bien sûr, un peu embrouillé, mais l’aller retour Atlanta-Los Angeles a pris trois heures.

— J’irai plus vite avec le téléphone, rétorqua Ecclefield sèchement.

— Bien sûr, mais vous ne pouvez pas contacter tous les bureaux dans les petites villes et les villages.

— Vous avez peut-être raison. O.K ! Je vais alerter mes agences. Mais elles doivent déjà être au courant. La police écoute constamment la C.B.

Bolan s’esclaffa doucement.

— Je sais. Mais autant que le crédit revienne à quelqu’un. Lancez-vous sur les ondes, mon vieux, et prévenez tout le monde. La gloriole vous fera oublier votre échec récent.

— Je ne fais pas mon métier pour la gloriole, déclara sèchement Ecclefield.

— Ça aide drôlement quand on demande quelques dollars de plus pour son budget.

— Ah !... Je vois ce que vous voulez dire. Il y a tant de choses à apprendre, n’est-ce pas ? Je m’instruis.

— Je n’en doute pas, dit Bolan. Je rappellerai.

Il raccrocha et prit le volant de la caravane. Le moment était venu de bouger. La pression sur Sciaparelli devait être incroyable à l’heure actuelle. Il allait bientôt exploser.

Et Bolan pensait savoir où il exploserait.

CHAPITRE XIX

La ville était sens dessus dessous.

Tous les flics de la région étaient de service. Ils patrouillaient dans les rues, les boulevards périphériques et les routes d'Etat. Bolan savait que la plupart des voitures de police étaient équipées d'un récepteur C.B., et que les policiers entendaient la quasi-totalité des émissions entre routiers. Il lui faudrait être d'une prudence extrême.

Decatur est une petite ville typiquement sudiste, qui se trouve juste à l'est d'Atlanta. L'atmosphère était plus calme à Decatur, mais Bolan remarqua un nombre anormalement élevé de voitures de patrouille.

Il trouva sans mal la maison. Le vieil Henry était sur le pas de la porte lorsqu'il arriva.

— C'est monsieur Frankie, je vois.

— C'est moi, Henry. Je cherche Sciaparelli.

Le vieux Noir s'esclaffa.

— Vous auriez dû passer dix minutes plus tôt, monsieur. Vous m'auriez fait économiser cinquante dollars.

— Il était ici ?

— Oh ! oui. Il est arrivé en taxi. Pâle comme la mort, il était, monsieur. Il m'a emprunté tout l'argent que j'avais. Et ma voiture.

— Quelle marque de voiture ?

— Une Chevrolet bleue et blanche. Mais le bleu est devenu gris depuis le temps. Elle est de 65 ou 66… j'oublie. Je commence à être trop vieux pour conduire, monsieur. Comment vont miss Susan et miss Jennifer ?

— Ne vous inquiétez pas, Henry, elles seront vite de retour. Toutes les deux. Miss Jennifer m'a dit de vous dire soixante-treize. Je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire, mais je fais la commission.

Le vieil homme sourit d'une oreille à l'autre.

— C'est une merveilleuse petite fille, monsieur.

— Avez-vous une idée de l'endroit où a pu se rendre Sciaparelli ?

— Non, monsieur. Il a seulement dit qu'il avait un rendez-vous important. Pâle comme un linceul, monsieur. Il n'a pas dit où il devait aller. Mais il était très pressé. Je suppose qu'il savait qu'il y avait ces messieurs qui le suivaient.

— Quels messieurs ?

— Ils partaient lorsque vous êtes arrivé, monsieur. Deux grosses voitures toutes neuves, très chargées. J'imagine que je serais pressé aussi, monsieur, si j'avais ces messieurs à mes trousses.

De vrais professionnels. Ils ne rateraient pas une occasion pour liquider ou pour prendre Sciaparelli. Ce serait une course entre les chasseurs de têtes et Bolan.

Le vieux Noir avait beaucoup de classe. Il savait parfaitement ce qui se passait, mais il gardait toujours l'élégance discrète du gentleman.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous à la télévision, monsieur Frankie, dit Henry. Mais évidemment ils ne vous appellent pas par ce nom-là.

Il s'esclaffa et Bolan se mit à rire aussi.

— Merci pour les renseignements. Henry, je ne vous racontais pas d'histoires. Les filles seront bientôt de retour.

— C'est moi qui vous remercie, monsieur.

Bolan regagna la caravane et démarra rapidement.

Tandis qu'il traversait le quartier commerçant de Decatur, il étudiait ses possibilités d'action. Puis il vit un policier assis dans une voiture de patrouille garée près d'un croisement.

Au hasard il brancha la C.B. et prit le micro.

— Est-ce que l'uniforme écoute ? demanda-t-il.

Il vit que le policier se penchait en avant pour saisir le micro.

— Je suis tout ouïe, citoyen, déclara le policier d'une voix aimable.

— Vous connaissez Henry Jackson ? Un Noir d'environ soixante-dix, soixante-douze ans ?

— Oui, je connais Henry. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a prêté sa voiture à un ami, et j'essaie de la retrouver. Vous ne l'avez pas vue passer ?

— Si. Un Blanc au volant. Il y a dix minutes. Il n'a pas volé la voiture d'Henry, au moins ?

— Non, c'est un ami de la famille. Mais Henry a besoin de récupérer sa voiture. J'avais l'intention de lui donner un coup de main, de jeter un œil.

— J'avais l'impression qu'il roulait vers la 285. Vous voulez que je fasse quelque chose ?

— Non, merci. Je crois que vous avez déjà les mains pleines, aujourd'hui.

— Ne m'en parlez pas, citoyen. Je suis réquisitionné pour le dix-trente-trois. Bonne journée.

Le policier l'avait observé durant toute la conversation lorsque le feu se mit au vert, Bolan démarra. Il lui fit un petit signe amical en le croisant et le flic agita la main.

Le renseignement manquait de précision. La 285 contournait Atlanta. Avec ses dix minutes d'avance, Sciaparelli pourrait se trouver n'importe où. Il roulait peut-être vers le nord, peut-être vers le sud, peut-être encore sur l'une des nombreuses petites routes qui croisaient la 285.

Il n'avait plus de choix, malgré le risque que cela comportait. Il ne lui restait plus assez de temps pour flâner.

Lorsqu'il arriva près de la 285, il prit le micro et annonça :

— J'ai besoin d'assistance visuelle sur la 285.

— La fréquence est réservée à un dix-trente-trois. On demande le silence.

— Ça en fait partie du dix-trente-trois, répondit Bolan. Je veux savoir où se trouve une Chevrolet bleue et blanche, 65 ou 66, avec un seul homme à bord. Un Blanc. La dernière fois qu'il a été vu, il quittait Decatur et roulait en direction de la 285.

Une troisième voix s'éleva :

— Négatif ! Ne lui réponds pas ! C'est un flic !

— Négatif, dit Bolan. C'est le Grand Homme et j'ai besoin d'aide. Trouvez-moi la Chevrolet.

— Mais qu'est-ce que je fais ? demanda le premier routier. Je ne sais pas à qui je parle.

L'éternel problème d'identifier ami ou ennemi.

Les routiers étaient perplexes et hésitants; ils croyaient que Bolan recherchait Bolan.

Il prit la rampe ascendante du côté qui allait au nord et rejoignit le flot des voitures. Il y avait des flics partout. Il ralentit à côté d'un gigantesque semi-remorque et klaxonna un petit coup. Le routier lui jeta un coup d'œil. Bolan lui montra son micro et commença à parler :

— C'est le Grand Homme. Il faut que je sache où se trouve la Chevrolet. Ne décrivez pas mon véhicule. Pouvez-vous m'aider ?

Le routier souriait de toutes ses dents et avait déjà saisi le micro avant la fin de la demande de Bolan.

— Je viens de z'yeuter le Grand Homme lui-même, les gars. Il vient de me parler, et je peux vous garantir qu'il ne se trouve pas dans une Chevrolet bleue et blanche. Donnez-lui ce coup de main, les gars. Le conducteur est seul. C'est un Blanc. On vous écoute.

L'un des flics qui roulaient derrière eux dut croire qu'il avait découvert quelque chose, car il écrasa l'accélérateur et bondit en avant, dépassant rapidement la caravane et le semi-remorque.

Le routier qui se trouvait juste derrière la caravane, s'esclaffa :

— Je crois que l'uniforme a vu un suspect !

Très vite il y eut comme une explosion de crépitements sur les ondes. Tous les routiers dans les environs relayaient le message concernant l'identification de la Chevrolet. Puis le bruit cessa presque aussi rapidement qu'il avait commencé. Au loin, on pourrait encore entendre des répétitions du mot d'ordre, mais les communications plus proches redevinrent de nouveau possibles.

Le routier derrière lui lança :

— Bonne chance, Grand Homme. Fais sauter la baraque !

— Merci. Ce sera grâce à toi et à tes camarades !

Le routier rigola puis annonça à la ronde :

— Le Grand Homme est un chouette mec, les gars. Donnez-lui ce coup de main. Je suis le Dynamo du Delta, et j'écoute pour lui.

C'était incroyable, le message avait déjà fait le tour de la ville sur la 285, et Bolan entendait son appel lui revenir de plus en plus fort.

Les dix minutes d'avance donnaient à Sciaparelli un avantage d'une quinzaine de kilomètres, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. La portée normale d'une émission C.B. est justement d'une quinzaine de kilomètres, sauf en terrain accidenté où les émissions ne portent qu'à un ou deux kilomètres; et parfois moins. Il n'y avait aucune garantie de succès. Pourtant Bolan attendait avec optimisme. La réponse ne se fit pas languir. Le message lui parvint tout bas, distant :

« Dix-trente-trois optique, annonça la voix. La Chevrolet roule en direction de l'ouest sur la 285, vers la sortie de Sandy Springs.

Le routier derrière Bolan intervint aussitôt :

— T'as entendu, Grand Homme ? C'est en haut sur le périf. Il va pouvoir virer au nord ou au sud sur la I-75.

— Dix-quatre et merci, répondit Bolan.

— Il a eu le message, les gars. Le Grand Homme vous dit à tous : dix-quatre. Continuez à surveiller la Chevrolet. Voyons ce qu'elle fait en arrivant près de la 75.

La machine était en marche, et Bolan n'aurait plus besoin de dire un mot. La surveillance continuerait toute seule sans son assistance.

Evidemment, il était possible que la Chevrolet repérée ne soit pas celle d'Henry Jackson. Bolan faisait confiance aux regards professionnels des routiers, mais les Chevrolet bleues et blanches ne manquaient pas dans la région.

Aussi, si c'était bel et bien la voiture dans laquelle roulait Sciaparelli, il était évident que les policiers essaieraient de l'identifier. Ils monteraient leur propre surveillance, tendraient leur propre piège et attendraient tranquillement que Bolan fonce sur Sciaparelli.

Mais la cause n'était pas encore perdue. Mack Bolan n'avait pas l'habitude de renoncer. Il essayait toujours de faire tout son possible pour réussir, et Dieu sait s'il disposait de moyens.

Il brancha le récepteur à tête chercheuse et trouva la fréquence de la police. La console s'illumina d'une multitude de petites lampes-témoins. Les premiers rapports commencèrent à affluer.

Les policiers n'étaient pas seuls à écouter aux portes.

Il s'adressa à son compagnon de route :

— Salut. Je file. Et un grand merci !

Il écrasa l'accélérateur, et la caravane bondit en avant.

La partie n'était pas encore perdue.

CHAPITRE XX

La course folle le dirigeait vers le nord, sur la même route que Bolan avait empruntée plus tôt pour se rendre à Decatur, puis il vira brutalement au sud sur la I-75 vers Marietta.

Bolan se trouvait encore à trois kilomètres du panneau indiquant la sortie de Marietta lorsqu'il entendit sur la fréquence utilisée par la police que le civil tournait à l'ouest. Quelques secondes plus tard, la même information fut diffusée par les routiers. La fréquence de la police commença alors à crépiter; des ordres fusaient dans tous les sens. La cible virait au nord sur la U.S. 41 après Marietta.

Bolan brancha la carte électronique de la région entourant la ville de Marietta. Tout à coup il entendit une voix familière; une voix douce et sensuelle qui rappelait le champagne et les chandelles, les draps en satin et le doux parfum de la féminité. Il n'y avait pas à se tromper.

— C'est fou ce que tous ces grands hommes sur la I-75 me sécurisent. Je roule en direction de Chattanooga et j'espère rencontrer des copains en route. C'est la Super-chatte qui cherche à se faire rattraper. Annonce la couleur, Macho.

Plusieurs types commencèrent à l'engueuler pour avoir envahi les ondes avec ses propos futiles. Bolan reconnut aussitôt la voix du Cow-boy.

— Branche-toi sur la 7, si tu veux causer, conclut le Cow-boy.

Bolan brancha immédiatement la 7 et annonça :

— Je vais parler à la Super-chatte. Claironne, douceur.

— Salut, Macho. Tu veux me suivre ?

— Jusqu'où vas-tu, ma jolie ?

— Aussi loin que tu voudras. Suis la petite caisse rouge.

— Essaie donc de me distancer, fit Bolan.

Il était furieux et ravi. Furieux parce que Jennifer devait se trouver dans le motel où ils avaient convenu qu'elle resterait durant les hostilités; ravi, parce que ses amis avaient compris son problème et étaient accouru pour lui prêter main-forte.

Les policiers avaient été déviés sur la U.S. 41 par Dieu sait quelle méthode. Bolan soupçonnait les routiers d'avoir trouvé une fausse

cible pour les berner, car des informations bidon n'auraient eu aucun effet.

En tout cas, les flics étaient lancés dans une mauvaise direction. Mais à Bolan on avait indiqué la bonne route. Raison de plus pour être ravi.

— Me vois-tu, Macho ?

— Négatif. Où es-tu ?

— Je viens de passer devant le panneau de Marietta. Tu ne vas pas me lâcher quand même ?

— Pas question. Je suis à deux kilomètres derrière toi, j'arrive. Est-ce que nous sommes dans un convoi ?

Le Cow-boy annonça :

— Dix-quatre [xi] pour le convoi. C'est Shaky Jake en tête, pied au plancher. Arrive. Il n'y a personne en vue, pas un seul uniforme. Je file l'homme de paille.

Le Cow-boy avait changé d'identité pour tromper la vigilance des policiers. « L'homme de paille » était Sciaparelli.

— Dix-quatre, Shaky Jake. Ici le Jivaro jubilant qui arrive dans ton dos. Tiens-moi au courant.

— Dix-quatre, Jivaro. J'ai entendu parler d'un convoi de semi-remorques qui roule vers le sud depuis Dalton pour rencontrer la paille, puis il y aura un changement de direction vers Calhoun.

— Ce sont des dix-huit roues ?

— Dix-quatre, des dix-huit roues qui foncent vers le sud.

— Qu'est-ce qu'ils trimballent, Jake ?

— De la marchandise dure, et les jockeys viennent de New York. Dix-quatre ?

— Dix-quatre, et merci pour le renseignement. Les jockeys sont équipés ?

— Dix-quatre et comment ! Jusqu'aux dents. Il y en a un qui caracole en tête, un autre à l'arrière. Au milieu, il y a deux chariots. Le tout vachement bien équipé. Terminé.

Bolan posa le micro pour réfléchir.

Quatre semi-remorques chargés de marchandises de contrebande et des hommes armés au volant. Ils prévoyaient de rencontrer Sciaparelli. Mais comment avait fait le Cow-boy pour le savoir ?

— Reviens, Shaky Jake.

— J'écoute.

— Comment le sais-tu ?

— Je connais une paire d'oreilles à Dalton.

— Quelles oreilles, Jake ?

— Tu te souviens du copain d'enfance avec le nom inoubliable ? fit le Cow-boy après avoir hésité. Dix-quatre ?

— Dix-quatre, fit Bolan.

Il poussa un soupir en pensant aux bizarreries du monde.

— Depuis votre rencontre, il a beaucoup travaillé, annonça le Cow-boy. Creusant dans le bac à sable, il a trouvé les racines de l'arbre à dollars. La paille couvrait beaucoup de marchandises qui n'apparaissaient pas dans la comptabilité. Dix-quatre ?

— Dix-quatre, soupira Bolan.

— Deux et deux font quatre, Jivaro. Le convoi roule vers le sud et la paille roule vers le nord. La rencontre se fera probablement à Calhoun comme d'habitude. J'imagine que la paille va chercher à se faire escorter dans une région moins brûlante.

— Dix-quatre, fit Bolan.

C'était logique et bien pensé. Les routiers, et le Cow-boy en particulier, étaient des flics extraordinaires. Quel gaspillage de talent !

— Tu diras au nom inoubliable, quand tu le verras, que les comptes sont en équilibre en ce qui me concerne. Dis-lui que le Jivaro pense qu'il est inutile qu'il dévoile au public son demi-tour. Nous avons déjà suffisamment de héros dans ce jeu. Encore un qui ne changera pas le cours du monde, n'est-ce pas ?

— Il t'a entendu, Jivaro, dit le Cow-boy. La Monture meurtrière galope devant la Trottinette rouge.

Billy Bob dit aussitôt :

— Merci, Jivaro. Je vais y réfléchir.

— Ça pourrait chauffer à Calhoun. Je suggère que le convoi passe par une route plus calme. Le Jivaro va passer à l'avant pour aller battre la campagne.

— Négatif ! hurla le Cow-boy. La Trottinette rouge peut se mettre au vert. Je suis entièrement dix-quatre là-dessus. Mais pas nous ! J'enfonce le clou avec mon marteau. Et on fonce. Terminé.

Il n'y avait rien à redire. Bolan se tut.

— Est-ce que tu vois la petite tache rouge ? demanda Jennifer.

— Affirmatif. Je vais te dépasser.

— C'est *toi* ? Dans ce *machin* ?

— C’est moi.

— Tu n’arriveras jamais à me doubler avec ta tire !

— Eh bien ! regarde donc, lança Bolan en écrasant l’accélérateur.

L’immense moteur Toronado rugit et la caravane prit de la vitesse. Il les rattraperait tous avant Calhoun, et il les dépasserait. Si ses amis tenaient à couvrir ses arrières, tant mieux.

La Corvette rugit à son tour et bondit en avant. Elle se mit à rouler à côté de lui dans la file médiane.

— Ralentis, Super-chatte, dit Bolan. Et prépare-toi à te mettre au vert.

— Pas question, fit-elle avec un large sourire. Terminé !

Elle raccrocha lentement le micro en le fixant avec ce délicieux et ironique sourire.

*

* *

Tout se passa comme dans un ballet. Bolan n’aurait pas pu régler la rencontre avec plus de précision s’il avait eu un mois pour répéter.

Il dépassa la remorque du Cow-boy dans un virage et commença à descendre vers le panneau de Calhoun dans la vallée.

La Corvette le serrait toujours. Jennifer l’avait doublé sur la droite juste avant qu’il ne dépasse le tracteur du Cow-boy. Puis la petite voiture rouge l’avait précédé dans la file de gauche.

Bolan vit momentanément le visage consterné du Cow-boy. Celui-ci saisit son micro pour tonner :

— Ralentis, Super-chatte ! Laisse-le passer !

Elle agita la main puis se rangea à droite et Bolan la dépassa.

— Range-toi derrière le Cow-boy, dit Bolan. Tu peux nous accompagner, mais sois raisonnable.

Elle fit de nouveau un signe de la main et ralentit. Bolan la vit disparaître derrière la remorque au même moment qu’il aperçut devant eux la vieille Chevrolet qui ralentissait puis s’arrêtait près de quatre gros semi-remorques qui stationnaient sur le bas-côté de la route.

— Ça y est ! lança Bolan. On va y aller ! Vous êtes équipés, derrière ?

— Comme eux, jusqu’aux dents !

— Je fonce au centre, annonça Bolan. Prenez les flancs.

— Dix-quatre !

En face, un gros dix-huit roues grimpait vers eux. Il était évident qu'il avait entendu leurs émissions, car il prit son micro et lança au passage :

— Fais gaffe aux serpents dans l'herbe derrière les semi-remorques, Grand Homme. Deux caisses. Pleines à craquer de mauvais éléments.

— Merci, lança Bolan.

De vrais professionnels qui ne laisseraient rien passer. Il dit à ses compagnons :

— Embuscade ! Attention aux bagnoles planquées !

Les routiers allaient jouer le rôle de la police qui avait été lancée sur une fausse piste à Marietta. Quelle tuerie en perspective. Et c'était lui, Bolan, qui provoquerait la première explosion sanglante.

Il appuya sur le frein, plaçant son véhicule sur la ligne médiane pour bien centrer la Chevrolet dans sa trajectoire. Il se dirigea droit sur Sciaparelli au moment où celui-ci descendait de la voiture. Le truand, entendant arriver la caravane, tourna brusquement sur lui-même. Leurs regards se croisèrent un instant, comme lors de leur première confrontation, le matin même.

Cette fois Sciaparelli était armé, et il savait à qui il avait affaire. Dans un réflexe, il leva le bras mais c'était déjà trop tard.

Bolan le heurta de plein fouet, lui passant sur le corps, l'écrabouillant sur le macadam.

Allongé sur l'herbe, de l'autre côté de la route, un tueur au regard dur avait suivi la scène. Il tira un coup de semonce et plongea pour se couvrir. Un autre avec lui répondit et la balle s'aplatit contre la paroi de la caravane à la hauteur du genou de Bolan.

Il jaillit de sa caravane; l'Auto-Mag à la main, avant que le second tireur n'ait eu le temps de lui envoyer une nouvelle balle. Le Cow-boy et Billy Bob accouraient, carabines crachant coup après coup.

Malgré la fusillade, Bolan entendit démarrer les deux limousines qui firent demi-tour pour foncer roue à roue sur lui.

L'auto-Mag tonna par deux fois; les deux pare-brise éclatèrent avec un ensemble parfait.

Les deux conducteurs perdirent le contrôle de leur véhicule simultanément. Cognant d'abord l'une contre l'autre, les limousines s'écartèrent. La première rebondit par-dessus le terre-plein, fit un tonneau, retombant sur ses roues de l'autre côté de la chaussée. La

seconde chassa à droite, grimpa sur le talus, puis bascula en arrière et atterrit sur le toit.

Bolan s'élança, changea de chargeur et vida l'Auto-Mag sur la voiture qui se trouvait sur l'autre voie pour achever les hommes encore abasourdis.

L'un des hommes vivait encore lorsque Bolan atteignit la voiture. Il était coincé entre deux cadavres décapités. Son regard était terne comme celui d'un homme qui sait que seule la mort l'attend.

— Lequel es-tu ? demanda Bolan.

— John, murmura l'autre sans bouger.

— C'est mignon, dit Bolan. Salut, John.

Puis il lui fit sauter la cervelle.

La seconde voiture s'enflamma au même instant. Bolan la rejoignit en courant. Un homme essayait de se dégager des flammes. Il poussait des cris effroyables, les jambes en feu. Bolan l'abattit aussitôt.

Un autre type avait été éjecté de la voiture pendant le tonneau. Il gisait au milieu de la chaussée, le visage en bouillie.

Bolan le retourna avec le pied. C'était l'autre tueur d'élite. Il était visiblement mort mais Bolan lui tira une balle dans la nuque pour s'en assurer. Puis il laissa tomber une médaille de tireur d'élite sur le cadavre.

— Salut, James ou Paul. Cette fois c'est terminé.

Le Cow-boy et Billy Bob avaient réussi à désarmer les « jockeys » new-yorkais. Ils étaient alignés près des camions, les jambes écartées, les mains derrière la nuque.

Bolan fit demi-tour, dépassa la caravane pour rejoindre Jennifer qui se trouvait un peu plus loin, près du cadavre écrasé de Charles Sciaparelli.

— Regarde, dit-elle. Il est mort comme un serpent. Aplati.

— C'est une question de caractère, dit Bolan.

Il jeta une médaille sur le corps méconnaissable puis reconduisit la fille jusqu'à la Corvette.

— C'est fini maintenant, lui dit-il. Tu peux rentrer chez toi.

— Je veux… Mais où vas-tu ?

— Loin d'ici, Jenny. Au-delà de l'horizon.

— Mais est-ce qu'on ne pourrait pas ?…

Il lui sourit avec lassitude; il était subitement épuisé.

— Oublie tout ça. Refais ta vie correctement.

Elle baissa la tête, les yeux humides.

— Qu'est-ce que je dois faire ? fit-elle d'une petite voix.

— Aider Suzy.

Il la laissa au bord de la route et remonta dans la caravane.

Il roulait au nord lorsqu'il entendit la voix du Cow-boy. Celui-ci avait remarqué son départ discret et était monté dans un des camions pour prendre le micro.

— Merci d'être venu nous voir, Mack. Reviens quand les choses iront mieux.

— En regardant autour de moi, dit Bolan, les choses me paraissent déjà pas mal. Bonne chance à tous, et bonne route !

— Dix-quatre, Mack.

— Reviens un de ces jours, Macho, susurra une voix sensuelle que Bolan n'oublierait pas de si vite.

Un jour, se dit Bolan.

Pourquoi pas…

EPILOGUE

Lorsqu'il atteignit Chattanooga, Bolan composa le numéro de David Ecclefield. Il le trouva juste au moment où celui-ci s'apprêtait à partir.

— Comment ça se passe ? demanda Bolan.

— J'ai l'impression que vous aviez raison, répondit le jeune agent. Le blocus marche dans toute la région. Vous n'avez pas remarqué ?

— Je suis déjà loin, dit Bolan. Mais j'ai vu plusieurs remorques arrêtées sur le bas-côté de la route. Terminez correctement ce travail, David.

— Vous savez bien que je le ferai. Si jamais vous avez besoin d'un ami… faites-moi signe.

Bolan rit doucement.

— C'est moi qui vous appellerai.

— Oui, oui, je sais. En attendant j'ai de quoi m'occuper.

— C'est vrai, dit Bolan.

Il coupa la communication.

Tout le monde avait de quoi s'occuper. Lui aussi.

Demain il devait être à Pittsfield.

---

[i] O.K.

[ii] Voir : *Le Nivellement de New Orléans*.

[iii] Rendez-vous.

[iv] Terminé.

[v] Mobilisation générale.

[vi] Relais d'assistance sur tout le territoire américain.

[vii] Mobilisation générale.

[viii] Relais d'assistance sur tout le territoire américain.

[ix] Bien reçu.

[x] Silence.

[xi] Affirmatif.